

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

HEBDOMADAIRE

SAMEDI 8 NOVEMBRE 1902

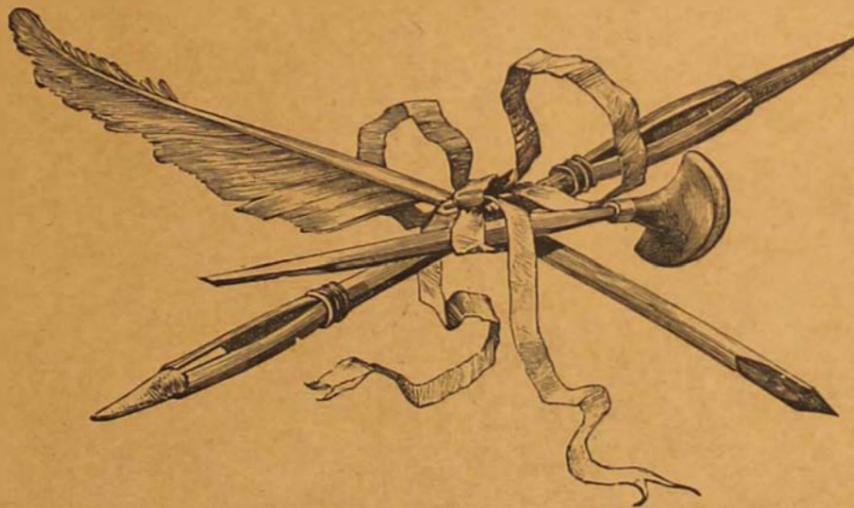
ABONNEMENTS

FRANCE

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. — Trois mois, 9 fr.

ÉTRANGER

Un an, 48 fr. — Six mois, 24 fr. — Trois mois, 12 fr.



PARIS

BUREAUX: 13, RUE SAINT-GEORGES (9^e)

RECOLORATION DES CHEVEUX
MELANOL
 SEUL PRODUIT INOFFENSIF
 NE SALIT NI LA PEAU NI LE LINGE
 40, Rue Trévise
 PARIS

FERNET-BRANCA
 des FRATELLI BRANCA de MILAN
 AMER TONIQUE — APERITIF — DIGESTIF
 Se Méfier des Contrefaçons

ÉPILATEUR NIL Détruit Instantanément et sans douleur les Poils et Duvets disgracieux du VISAGE et du CORPS. Pas d'inflammation. Rend la peau douce et veloutée. En usage chez les artistes et l'isotomie. Approuvé des sociétés médicales.
MEDAILLE D'OR, Exposition Universelle de 1900, Paris.
 47, Rue de Lévis, Paris (XVII^e arrondissement).

France à l'essai. — Spécimen des
MONTRES TRIBAUDEAU
 et BIJOUX
 à l'essai, 100, rue Vivienne, Paris.
 100, rue Vivienne, Paris.
 Bijoux, Chronomètres, Bijoux,
 Pendules, Orfèvrerie, Réparations. Franco Tarifs Illustrés

CREMOLINE POMPADOUR la meilleure des crèmes de toilette, ne graisse pas.
RIZOLINE ALBOL la plus fine, la plus adhérente des poudres de riz.
LOTION RIRBA ALBOL, 22, Avenue de l'Opéra.

Bureau Factoul, Classeur Américain
A. WEEKS, 33, Rue Vivienne (Bourse).
 Bureaux "STANDARD"
 GRAND PRIX 1900
 Envoi franco du Catalogue illustré.
 INSTALLATIONS COMPLETES

Parfumerie ORIZA de L. LEGRAND
GARDÉNIA-FLORE PARFUM NATUREL de la FLEUR
 11, Place de la Madeleine.

Imitation parfaite ayant l'éclat et la durée du vrai diamant.
DIAMANT LÈRE-CATHELAIN
 Se méfier des nombreuses contrefaçons. Exiger la facture avec le nom.
 Seules Maisons de Vente
 21, B^e Montmartre ; 97, B^e Sébastopol.
 Catalogue illustré franco.

Quelle heure avez-vous?
 Chacun consulte sa montre et... personne n'est d'accord !
 Pour avoir l'Heure exacte, n'achetez que la Montre "NE VARIETUR" et les Modèles similaires de la Maison
J. GIRARD & C^{ie} Successeurs de E. GIRARD & A. BOITTE,
 42, Rue de l'Échiquier, PARIS
 Plus de 60 Variétés de Montres merveilleuses depuis 20^{fr} jusqu'aux Chronomètres de prix avec Bulletin de marche vendus avec
20 MOIS de CRÉDIT
 RIEN À PAYER D'AVANCE.

Fabrique de Montres en tous genres
 SPÉCIALITÉ DE
MONTRES RICHES
 HAUTE PRÉCISION
 Comptoir Général d'Horlogerie
 BESANCON (Doubs)
 Envoi franco sur demande des CATALOGUES ILLUSTRÉS
 Montres, Bijouterie et Pendules

PRETS
 d'ARGENT, quelle que soit l'importance de la somme, avec versements immédiats de fonds, depuis 3 1/2 % d'intérêt, sur IMMEUBLES, jusqu'aux trois quarts de leur valeur, avec remboursement des NUES-PROPRIÉTÉS à l'insu de l'usufruitier jusqu'à son décès; TITRES NUMÉRATIQUES, même s'ils sont entre les mains d'un parent ou d'un notaire; sur SUCCESSIONS OUVERTES et BIENS INDIVIS sans le concours des cohéritiers et jusqu'au partage; sur TITRES INCESIBLES et INSAISSABLES, grevés de RESTITUTION ou de RETOUR, et sur toutes Garanties sérieuses. ACHAT de CRÉANCES Civiles et Commerciales. Avances sur USUFRUITS, RENTES VIAGÈRES, POLICES d'ASSURANCES-VIE, même des Compagnies étrangères, etc.
MAISON DE CONFIANCE
 Nos opérations se réalisent directement et rapidement et nous ne demandons aucune avance ni indemnité en cas de non réussite. RENSEIGNEMENTS GRATUITS. — De 1 h. à 6 heures.
Banque spéciale de Prêts, 38, R. de Châteaudun, Paris
 Nos enveloppes de lettres sont sans en-tête. — TELEPH. 225.05.

LA SEMAINE COMIQUE, par Henriot.



— Transformation des omnibus inutiles en voitures cellulaires de luxe pour les inculpés de marque.
 — Notre client ne peut pas se battre, étant membre de la ligue contre le duel; mais, pour ne pas fuir le combat, il se fera remplacer par un maître d'armes.
 — Pour sûr, je sais ce que c'est que les grèves; j'étais à Dunkerque l'autre jour.
 — Qu'est-ce qui vous a le plus frappé?
 — C'est une brique!
 — C'est une blague, ces pronostics du temps. Est-ce qu'on n'avait pas annoncé qu'il ferait très froid cette semaine? Or, le temps est doux.
 — Attendez seulement quinze à vingt jours!
 — Je vous demande pardon, il y a en bas deux agents de la Sûreté qui attendent un monsieur et une dame. C'est-il pas vous, par hasard?

ROYAL WINDSOR
 LE CÉLÈBRE
 RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX
 AVEZ-VOUS DES CHEVEUX GRIS?
 AVEZ-VOUS DES PELLICULES?
 VOS CHEVEUX TOMBENT-ILS?
 SI OUI
 Employez le ROYAL WINDSOR. Ce produit par excellence rend aux Cheveux gris la couleur et la beauté naturelles de la jeunesse. Il arrête la chute des Cheveux et fait disparaître les Pellicules. Résultats Inespérés. Exiger sur les flacons les mots ROYAL WINDSOR. Chez les Coiffeurs-Parfumeurs, en flacons et demi-flacons. — Envoi franco sur demande du prospectus contenant détails et attestations. — Entrepôt: 28, rue d'Enghien, PARIS.

CORS AUX PIEDS
 GUÉRISON certaine en 6 jours par le **TOPIQUE DES CHARTREUX**
 1^{fr}25; 5^{fr} contre 1^{fr}80 à Frédéric MOREAU, à NANTES.
NOUVEAU BANDAGE MEYRIGNAC
 Bandage avec lequel on peut garantir la contention des HERNIES, quel qu'en soit leur volume ou ancienneté. — Par la pression constante exercée sur la Hernie, elle disparaît rapidement. — Il se porte sans gêne, supprime le ressort du dos et le sous-cosse. Ordonné dans les Hôpitaux pour cas difficiles. 5 médailles. Dipl. d'honneur, croix et palme de mérite. Catalogue sur demande. Meyrignac, fabricant, 229, rue Saint-Honoré, PARIS

CHAMPAGNE BINET-REIMS
 MÉDAILLE D'OR à l'Exposition Univer.
 de Paris 1900
VELOUTINE
 Poudre de Riz spéciale
 Préparée au Siamois.
 CH. FAY, Parfumeur, 9, r. de la Paix, Paris.

Le SIROP PHÉNIQUÉ de VIAL
 combat les microbes ou germes de maladies de poitrine, réussit merveilleusement dans les Toux, Rhumes, Catarrhes, Bronchites, Grippe, Enrouements, Influenza.
 Dépôt: Ph^{ie} VIAL, 1, rue Bourdaloue.

GRAVELLE Calculs, Pierre, Cystite, Coliques néphrétiques, etc.
TRAITEMENT Curatif par les **PILULES BENZOÏQUES ROCHER**
 Une pilule dissout un demi-gramme d'acide urique.
 La fl. de 60 Pilules, 5 fr. GUINET, Ph^{ie}, 1, Passage Saulnier, Paris.

SAVON au LAIT de VIOLETTES naturelles Société Hygiénique
 Paris, 55, Rue de Rivoli.

PRENEZ GARDE, Madame
 vous commencez à grossir, et grossir, c'est vieillir. Prenez donc tous les jours deux dragées de **THYROÏDINE BOUTY**, et votre taille restera ou redeviendra svelte. — Le flacon de 50 dragées est expédié franco par le LABORATOIRE, 1, Rue de Châteaudun, Paris, c^{ie} mandat-poste de 10 fr. TRAITEMENT INOFFENSIF et ABSOLUMENT CERTAIN. Avoir soin de bien spécifier: Thyroïdine Bouty.

Ordonnance du Corps Médical
TRAITEMENT le plus efficace de
L'ASTHME
 par la Poudre de D^r CLÉRY, de MARSEILLE
 Envoi gratis d'une boîte d'essai.

VOLTAIRE articulé avec Tablette
 pour MALADE OPPRESSÉ
DUPONT
 Fabricant breveté s. g. d. g.
 FOURNISSEUR DES HOPITAUX
 à PARIS, 10, Rue Hantefeuille, 10
 près l'École de Médecine.
 Les plus HAUTES RÉCOMPENSES à toutes les Expositions
 ENVOI FRANCO DU CATALOGUE.

Services de Table en Porcelaine
 TABLE : 85 francs
 DESSERT : 55 francs

A. HERZOG
 41, rue de Châteaudun, PARIS
 La visite de cette grande maison s'impose à ceux qui désirent acquérir à d'excellentes conditions des meubles de toutes sortes: Salons — Bergères — Bronzes — Marbres — Objets anciens et Modernes — Lustres — Suspensions — Pianos, etc., etc.
INSTALLATIONS D'APPARTEMENTS

QUÉRISON RADICALE du DIABÈTE
 par le Spécifique **BALDOU**
 Seul Anti-Diabétique ayant un goût agréable et n'exigeant aucun régime spécial. Le malade peut manger et boire tout ce qui lui fait plaisir.
 Envoi franco et gratis de la Brochure explicative et Attestations sur demande à **M. BALDOU**, Pharmacien-Chimiste, à SAINT-ABTIER (Dordogne) France.

A LA PAIX
Services de Cristal
GEO. ROUARD
 - 34 -
 Avenue de l'Opéra
 PARIS. -Téléph. 235.91
 Service "PORTO"
 52 Pièces : 88 francs

ACÉTYLÈNE
 GÉNÉRATEURS
PESNELL & C^o
 CONSTRUCTION DURABLE Suppression du Nettoyage
 104, Rue Amelot, PARIS
 Usines et Siège social à Vienne (Isère)
 Plans et Devis gratis.
 DEMANDER LE CATALOGUE N^o 2

Dépôt à Paris: Ph^{ie} Paul Roux, 151, rue Lafayette.

POUR VOTRE SANTÉ

REPLACEZ VOS FLANELLES PAR
les Chemises, Gilets, Caleçons, etc.

du Docteur **RASUREL**

Les **Sous-Vêtements** du Docteur **RASUREL** ont été créés pour remplacer la flanelle qui se feutre et durcit. Ils sont fabriqués avec des lissus à mailles composés de très belle laine d'Australie et de fibres de tourbe antiseptique et absorbante.

Ce sont les seuls **Sous-Vêtements** qui soient vraiment hygiéniques, d'abord parce qu'ils sont à mailles et restent souples après le lavage, ensuite et surtout parce que la tourbe assimilée leur communique son pouvoir absorbant qui est considérable et ses précieuses qualités d'antiseptie.

Le Docteur **RASUREL** fait fabriquer pour les rhumatisants et les frileux des **Sous-Vêtements** spéciaux dont l'envers est une peluche moelleuse, très chaude et très douce à la peau. Ces **Sous-Vêtements** sont précieux pour préserver du froid et rendent tout à fait « invulnérables ».



Confectionnés avec les plus grands soins, ils peuvent satisfaire les plus élégants; ils se font en beige et en blanc pour hommes, dames et enfants.

Nota. POUR LES ENFANTS. — Les gilets de dessous en remplacement de la flanelle, les maillots, jupes anglaises, pantalons, etc., sont tout à fait pratiques, hygiéniques et nécessaires pour compléter les trousseaux des pensionnaires si exposés aux dangers des refroidissements après leurs jeux mouvementés.

La layette de laine et ouate de tourbe blanche est aussi très appréciée pour ses qualités hygiéniques.



Avis important

Se méfier des Contrefaçons et exiger sur chaque **Sous-Vêtement** la signature ci-dessous :

Dr RASUREL.

MAISONS DE VENTE

BELLE JARDINIÈRE

PARIS, 2, Rue du Pont-Neuf et 1, Place Clichy.
LYON, 62, Rue de la République.
MARSEILLE, 8, Rue Saint-Ferréol.
BORDEAUX, Cours de l'Intendance.
NANTES, Rue du Calvaire.
ANGERS, Place du Ralliement.

FRANCE

DANS
LES PRINCIPALES MAISONS
DE
CHAQUE VILLE

ALGERIE, M^{me} F. Tiné à Alger. TUNIS: Magasin général.
NANCY : M^{me} Hector, 5, rue St-Dizier.

ÉTRANGER

BRUXELLES..... La Grando Maison de Blanc.
METZ..... Lafond frères (Compagnie Européenne).
MULHOUSE..... Zopff, Noiriol et Bertin.
STRASBOURG..... Zopff et Noiriol.
GENEVE..... Chonevard et Rojoux (Rue des Allemands).
BUCHAREST..... Au Petit Parisien (Calea Victoriei).
WEERT (Hollande)..... Représentant : J. Pruijboom.
SUISSE et HOLLANDE..... La principale Maison de chaque ville.

ANGLETERRE. Représentant : H. CLAUZIER, 105-107, Wood Street, LONDON E. C.

Adresser les demandes de Renseignements à M. le Docteur **RASUREL** à Lyon

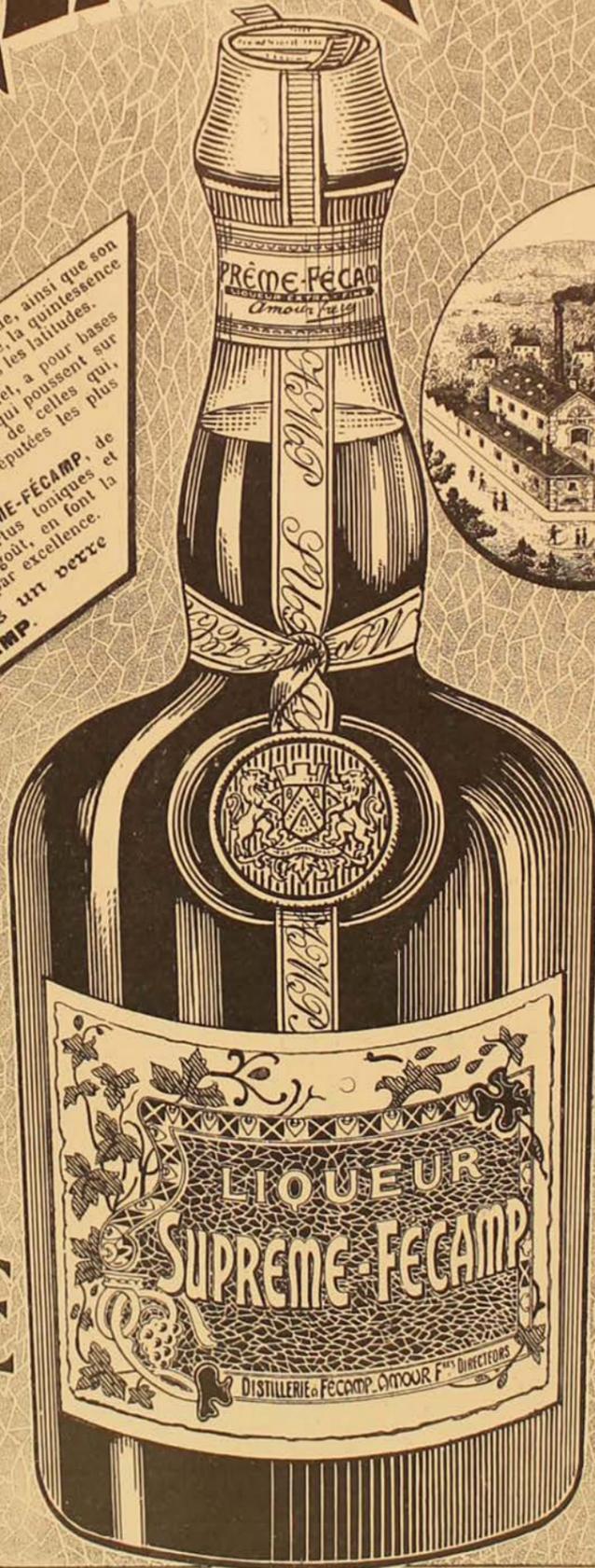
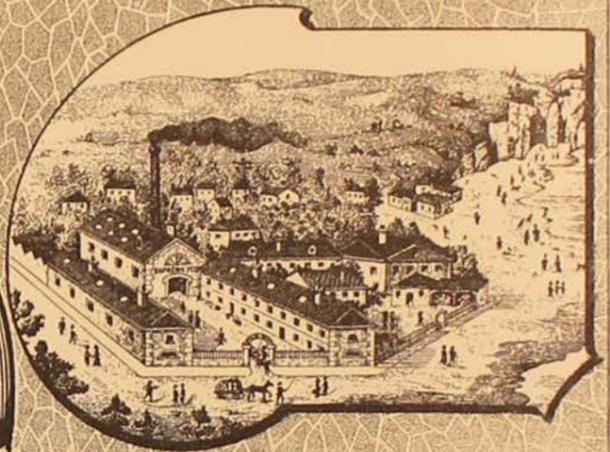
SUPRÊME-FÈCAMP

La Liqueur SUPRÊME-FÈCAMP constitue, ainsi que son nom l'indique et que sa formule le justifie, la quintessence suprême des arômes célèbres de toutes les latitudes.

La Liqueur SUPRÊME-FÈCAMP, en effet, a pour bases les Simples de montagne et les plantes qui poussent sur les falaises de Normandie, complétées de celles qui, jusqu'en Amérique et en Asie, sont réputées les plus stimulantes et les plus hygiéniques.

La préparation de la Liqueur SUPRÊME-FÈCAMP, de tout premier ordre, autant que son goût, en font la liqueur idéale, exquise et bienfaisante par excellence.

Pas de repas complet sans un verre de SUPRÊME-FÈCAMP.



DISTILLERIE

À FÈCAMP

Librairie Illustrée, J. TALLANDIER, Editeur, 8, rue Saint-Joseph, Paris

Deux Chefs-d'Œuvre

L'Escalade

ou LES ADIEUX DU MATIN

Peint et gravé

par DEBUCOURT

0^m,55 de hauteur sur 0^m,45 de largeur

(Encadrement de style, blanc et or, sous verre.)

Les HASARDS HEUREUX de L'Escarpolette

par FRAGONARD

Gravure en taille douce, d'après l'estampe originale de DE LAUNAY

0^m,77 de hauteur sur 0^m,62 de largeur.

(Encadrement guirlande Louis XV, gravé blanc et or, sous verre.)

L'ART c'est le sourire de l'intérieur. Chez un peuple artiste comme le peuple français, il n'est personne qui demeure insensible aux manifestations du beau.

Nos pères nous ont légué, dans la gravure du xvii^e et du xviii^e siècle, un trésor de chefs-d'œuvre : les tailles douces dues aux burins des maîtres. Ces épreuves sont, il est vrai, depuis longtemps classées, et les riches collectionneurs se les disputent à prix d'or; dès qu'elles apparaissent en vente publique. Mais la science a créé des procédés qui reproduisent les originaux avec une fidélité telle que les experts éprouvés s'y trompent.

Les deux gravures que nous présentons actuellement au public ont été exécutées d'après des originaux de toute beauté, des pièces hors-ligne, qu'elles reproduisent avec la plus scrupuleuse exactitude. Le papier sur lequel elles sont tirées a le grain et la patine harmonieuse des vieux velins; le tirage est surveillé épreuve par épreuve, il est impossible d'obtenir un résultat plus parfait.

DEBUCOURT, l'exquis peintre de genre de la fin du xviii^e siècle, est non moins connu comme graveur, par ses merveilleuses estampes en couleurs qui ont la distinction spirituelle et la grâce alerte de ses peintures. Parmi les pièces les plus justement réputées qu'il ait laissées, « l'Escalade » offre un spécimen parfait de sa manière : ingéniosité dans la composition, finesse dans l'exécution, harmonie dans la coloration; c'est un véritable bijou. On comprend que la faveur publique soit revenue de nos jours à cette forme si attrayante de l'art qu'on nomme : l'estampe en couleurs.

Le tableau « les Hasards heureux de l'Escarpolette » fut peint en 1767, pour le baron de Saint-Julien, receveur du clergé. FRAGONARD, déjà connu, entra du coup dans la célébrité. Cette toile maîtresse le montrait avec toutes ses qualités de délicatesse, de tact, d'élégance et d'esprit, qui font de ce sujet galant le plus aimable et le plus gracieux des chefs-d'œuvre. Il n'existe rien d'aussi coquet que la silhouette de la figure principale, cette charmante personne qui se balance dans l'envolement discret de ses jupes. Cette œuvre a trouvé un interprète digne de sa maîtrise dans le burin souple et subtil du graveur NICOLAS DE LAUNAY.



Réduction photographique des « HASARDS HEUREUX DE L'ESCARPOLETTE », par FRAGONARD.

Les rares épreuves des estampes originales de ces deux sujets, que l'on rencontre quelquefois, atteignent jusqu'à 600 francs.

Les deux gravures dans notre édition en taille douce, noire pour l'Escarpolette et couleurs pour l'Escalade, sont vendues, avec encadrement de style, blanc et or, cent francs seulement payables avec

Vingt Mois de Crédit

soit à raison de CINQ FRANCS PAR MOIS, sans aucun frais pour l'acheteur. L'envoi est fait franco de port et d'emballage dans toute la France.

Ces deux tableaux sont garantis irréprochables au point de vue de l'exécution; ils seraient repris dans les huit jours s'ils n'étaient pas conformes à ce que nous annonçons.

LETTRE DE COMMANDE

Veuillez m'adresser un exemplaire de l'Escarpolette de FRAGONARD et un exemplaire de l'Escalade de DEBUCOURT, gravures en taille douce, avec encadrements de style et sous verre, pour le prix de Cent francs, que je m'engage à payer à raison de Cinq francs par mois.

Nom et Prénoms _____

SIGNATURE :

Qualité ou Profession _____

Rue _____

A _____

Département _____

Gare la plus proche _____

Ecrire lettre ou carte postale, ou remplir, détacher et adresser le présent bulletin à la Librairie illustrée,
J. TALLANDIER, Editeur, 8, rue Saint-Joseph, Paris



CACAO

SUCHARD

GRAND PRIX
PARIS 1900.

IL Y A PATE ET PATE
— Maman, vois ce savon, comme il maigrit dans l'eau!
— Parce que, mon enfant, ce n'est pas un Congo
Les savons de Vaissier ont la pâte très dense,
Et durent plus longtemps; voilà la différence.
Rosalie Delpoy, au Savonnier parisien.

ASTHME PAPIER FRUNEAU 100 ANS DE SUCCÈS
La plus Haute
RÉCOMPENSE EXPOS. UNIV. 1900. 7^{me} Pharmacie.

PARFUM DES FEMMES DE FRANCE VILLEPARIS
24, AV. DE L'OPÉRA

PIANOS MECANIKES STRANSKY F^{ros}
ÉLECTRIQUES
12, Boulevard des Italiens et 20, Rue de Paradis. PARIS

ASTHME et Catarrhe de la Voie Respiratoire Cigarettes **ESPIC**
Boîte 2 fr. 1/2 par la Poudre

Klein: Cœur d'Yvette, Framboises, Fraises au Champagne Chant piano, Succès!

AFFECTIONS du CUIR CHEVELU Guéries par la Nouvelle
Méthode Américaine du Prof. Stenson: **PERUVIANA**, G^{de} Flac.
Euv. N^o 5450. Gros: Ph. NAUSSAC, 8, r. Aubriot, Paris. Ph^o et Parf^o

GRAND PRIX

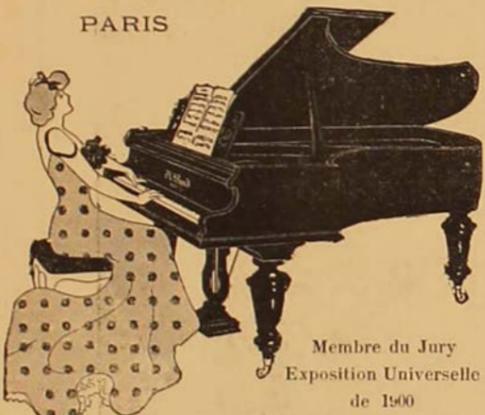
Exposition Universelle
Paris 1900

La Meilleure
pour les soins de la bouche et des dents
célèbre par ses qualités antiseptiques et aromatiques

JUMELLE DEROGY
GROSSISSEMENT EXTRA-FORT
33, Quai de l'Horloge, 33, Paris

CADEAU
PRIME À TOUT ACHÉTEUR
et Envoi Gratia et Franco du Nouvel Album Illustré du
G^d COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE
de BESANCON (Doubs) - E. DUPAS, Directeur.
La plus importante Fabrique de Montres, Pendules et Bijouterie.
Chronomètre "LA NATIONALE" 25 fr.
PRÉCISION ABSOLUE. GARANTIE 10 ANS

PIANOS A. BORD
14 bis, Boulevard Poissonnière
PARIS



Grand choix de pianos neufs et d'occasion
Facilités de paiement

LOCATION..... depuis 10 fr. }
LOCATION-VENTE..... 20 fr. } PAR MOIS

CATALOGUE FRANCO

ETABLISSEMENT de SAINT-GALMIER (Loire)
SOURCE BADOIT

La plus légère à l'estomac. — Déclarée d'intérêt public.

DENTIFRICES FRIEDERICH.

PARIS
46, B^{is} Haussmann
et 17, Faub^{is} Poissonnière.

En vente chez
J.-L. WICKSCHOFF

Vin de Vial

ALIMENT PHYSIOLOGIQUE COMPLET

Le rôle thérapeutique du Vin de Vial est
d'assurer la nutrition pendant la maladie et
le rapide relèvement des forces dans la
convalescence; pour les anémisés, les ado-
lescents et les vieillards, c'est
l'Aliment rénovateur par excellence.

PENSION GLATZ Family Hôtel, PARIS, 45, rue de Clichy, 45
Confort moderne. Prix modérés. — M^{me} V^{ie} Léon GLATZ, prop^{te}.

Sommeil réparateur

Sirop BERTHÉ

Calmant les nerfs et procurant un sommeil
réparateur, sans lourdeur de tête,
Utile à tous: malades ou bien portants.
3 Fr. FUMOUCHE-ALBESPEYRES, 78, Faub^{is} St-Denis, Paris.

Le **VÉRASCOPE** Inventé et construit par **JULES RICHARD**
BREVETÉ S. G. D. G.

donne l'IMAGE VRAIE garantie superposable
avec la NATURE comme GRANDEUR et comme RELIEF.
C'est le DOCUMENT absolu ENREGISTRÉ.

EXPOSITION ET VENTE: **3, Rue Lafayette** (près l'Opéra)

ENVOI DE LA NOTICE ILLUSTRÉE SUR DEMANDE
adressée à l'Usine: 25, Rue Mélingue (Anc^{ie} Imp. Pessart) PARIS

10, Rue Charlot

Monsieur Paul Sormani
vous prie de lui faire l'honneur
de visiter ses Magasins.

Sacs et Trousses de Voyage
Meubles & Bronzes de Styles

Ah! Ah!
l'Acide urique,
la Goutte,
la Gravelle!
pincés!
enfoncés!!
noyés!!!

VITTEL La Grande Source
doit être à tous les repas l'Eau de
Régime des Arthritiques.

GUÉRISON ASSURÉE de
la
Chlorose, Anémie profonde, Fièvres
des colonies, Malaria avec le Vin
Aroud (Viande-Kina-Fer) le plus
puissant reconstituant prescrit par
les médecins. Milliers d'attestations
chaque année. Toutes Pharmacies.

SOULAGEMENT
IMMÉDIAT
GUÉRISON ASSURÉE
DE
L'ASTHME
PAR LE

30 ANS DE SUCCÈS
MÉDAILLES
D'OR ET D'ARGENT

**REMÈDE
D'ABYSSINIE
EXIBARD**

En Poudre, Cigarettes, Feuilles à fumer comme
Tabac dans la pipe. — Toutes Pharmacies.

ERNEST DIAMANT ou CAP IMITATION
Le plus brillant et le plus dur
Boulevard des Italiens, 24. — PRIX BON MARCHÉ

POUR MAIGRIR l'ENVOI GRATIS
par lettre fermée
le seul moyen efficace,
inoffensif et attesté.
Ecrire à M. CHARDON
40, Rue St-Lazare, Paris.

KIMONO SADA YACCO
ELEGANTE ROBE DE CHAMBRE
en étoffe authentique du JAPON
Forme et coupe telles qu'elles sont portées dans
le pays, 12 fr. La même pour l'hiver 18 fr.
Franco province, 0 fr. 85 en plus.
AU MIKADO, 41, Av. de l'Opéra, Paris.

20^e ANNÉE 1^{er} par AN

Renseignements
aux
toutes Valeurs

Publication
de
tous les Tirages

LA BOURSE POUR TOUS

JOURNAL FINANCIER HEBDOMADAIRE
27, Boulevard Poissonnière, Paris (3^e Arr^t.)

LA REINE DES EAUX DE TOILETTE

PARIS 1798

LUBIN

Tel qu'il
est fourni à la
Chambre des Lords
d'Angleterre,
à la
Cour Royale
d'Espagne
et à la plupart
des Maisons
Souveraines d'Europe.

**RHUM
PLANTATIONS
S^tJAMES**

**RHUM
des Plantations
SAINT-JAMES**

Les Plantations St-James doivent
leur vieille réputation dans les
Antilles à leurs Rhums qui se
situent au premier rang par leur force
et leur arôme.

The St-James Plantations owe
to the superior quality of their
rum the old established reputa-
tion to which they are heir
in the West Indies.

SEUL IMPORTATEUR
FRANCO-BELGIQUE, PARIS
MARSEILLE, BORDEAUX, LYON

« S^t
James
ce prestigieux pays des Antilles est le lieu
d'origine des premiers Rhums du Monde. »

BIÈRE DEMORY NON ALCOLISÉE Usine et Bureaux: 12 RUE BROCA, PARIS. — Téléph. 806-16. Livraison à domicile en Fûts et **EN BOUTEILLES** **BIÈRE DEMORY**

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

SAMEDI 8 NOVEMBRE 1902

60^e Année — N^o 3115.



LA LIBERTÉ DU TRAVAIL

Intérieur d'un mineur non gréviste après le passage d'une patrouille de rouges.

Photographie prise à Bully (concession des mines de Béthune), le matin du 3 novembre. — Voir l'art., page 376.

COURRIER DE PARIS

FRAGMENT DE REVUE

Sur la scène des Fantaisies Montmartroises, on répète la Revue qui, dans quelques jours, doit attirer tout Paris vers ce luxueux établissement. Le directeur surveille, d'un œil soucieux, le travail. Il songe avec angoisse que les décors et les costumes lui coûtent une cinquantaine de mille francs et il se demande quel accueil le public réserve à la nouvelle pièce de MM. Tact et Pleyel. Les deux jeunes auteurs, — qui connurent déjà tant de succès, — écoutent avec inquiétude les scènes du second tableau; leur prose ne leur paraît plus très spirituelle et les couplets se déroulent mélancoliquement dans la demi-obscurité de la salle. Une belle personne achève un refrain sur le Métropolitain, puis tout retombe dans le silence.

LE DIRECTEUR, *sortant brusquement de sa rêverie.* — Alors l'acte est fini?

M. PLEYEL. — Mais oui. Vous ne le trouvez pas drôle?

LE DIRECTEUR. — Trop drôle. Je crains vraiment que des spectateurs ne meurent de rire, ce qui m'obligerait à payer à leurs familles des indemnités ruineuses.

M. TACT. — Il me semble que vous raillez, cher Monsieur?

LE DIRECTEUR. — Je n'ai garde. En vous commandant cette revue, je savais que vous me livriez un chef-d'œuvre. Mais ne pensez-vous pas que ce second tableau est un peu maigre?

M. TACT. — Vous avez peut-être raison.

LE DIRECTEUR. — Tâchez de me le corser un peu. La première doit avoir lieu dans huit jours; mais vous pourrez bien m'apporter dès demain quelques nouvelles scènes.

M. TACT. — Nous n'avons rien à vous refuser. Que diriez-vous d'un défilé?

LE DIRECTEUR. — Quel défilé?

M. TACT. — Le défilé des Parfums, ou des Bonbons, ou des Gâteaux. Vous commanderez en hâte quelques costumes et un nouveau décor...

LE DIRECTEUR. — Ah! Non!

M. PLEYEL. — Les artistes jetteront au public quelques bibelots.

LE DIRECTEUR. — Comme c'est nouveau!

M. TACT. — Et le rideau tombera sur un quadrille échevelé.

LE DIRECTEUR. — N'insistez pas, je vous prie: vous allez attraper une méningite.

M. PLEYEL. — Il me semble que vous raillez?

LE DIRECTEUR. — Non! Mais c'est trop fort. J'engage un capital énorme pour monter votre pièce. Je ne vous demande que du talent et, quand je réclame une scène spirituelle, vous m'offrez un ballet.

M. TACT. — Le public adore les ballets.

LE DIRECTEUR. — Moins que vous.

M. PLEYEL. — Voulez-vous une scène dans la salle?

LE DIRECTEUR. — Je veux bien, mais quelle scène?

M. PLEYEL. — Voilà: dès que le « Métropolitain » a achevé sa chanson, une voix part d'une loge bien en vue. Le public se retourne et aperçoit un homme gros et joyeux, encadré de deux agents de la Sûreté qui sont ivres morts. C'est M. Gaston Boulaine et ses deux compagnons.

M. TACT. — Gaston avec Guy et Gontran. Et puis?

M. PLEYEL. — Et puis, on verra. Il faut réfléchir, construire la scène: je n'en donne que l'idée. Le prisonnier s'en irait tranquillement, tandis que les agents contemplerait avidement nos jeunes et jolies interprètes. Le Préfet de Police arriverait en chantant, sur un air des *Noces de Jeannette*:

Courez, agents, après Boulaine,
N'vous arrêtez pas en chemin, etc...

LE DIRECTEUR. — Evidemment, ce n'est pas mal. Mais ce projet a un grave inconvénient.

M. PLEYEL. — Lequel, Monsieur?

LE DIRECTEUR. — Il m'oblige à sacrifier une loge tous les soirs: c'est dur. Trouvez-moi autre chose. Allons! cherchez, Messieurs, cherchez.

LE CHEF D'ORCHESTRE, *se levant.* — Je vous demande pardon, Monsieur le Directeur. Mais je viens de recevoir un télégramme qu'il faut que je vous communique.

LE DIRECTEUR. — Quoi? Votre mère est malade?

LE CHEF D'ORCHESTRE. — Non, Monsieur le Directeur. Je vous remercie de vous intéresser ainsi à la santé de ma famille. Je ne l'oublierai

pas, Monsieur le Directeur, je ne l'oublierai pas!

LE DIRECTEUR. — C'est bon! C'est bon! Après?

LE CHEF D'ORCHESTRE. — Adhères-vous au tarif du syndicat?

LE DIRECTEUR. — Quoi?

LE CHEF D'ORCHESTRE. — Je me permets de vous demander si vous adhérez au tarif que le syndicat des musiciens vient d'établir.

LE DIRECTEUR. — Et si je n'y adhère pas?

LE CHEF D'ORCHESTRE. — J'aurai le regret de vous quitter aussitôt avec tous ces messieurs.

L'ORCHESTRE. — Oui! Oui! La grève!

Tapage assourdissant: les violons grincent, le trombone pousse des cris émouvants, la grosse caisse bat le rappel.

LE DIRECTEUR. — Taisez-vous! Allez-vous-en! Je me moque de votre syndicat.

LE CHEF D'ORCHESTRE. — C'est bien, Monsieur le Directeur. Nous allons partir, nous partons. Mais, avant de nous retirer, nous tenons à rendre hommage à notre Président bien-aimé, M. Gustave Charpentier.

L'ORCHESTRE. — Oui, oui, vive Charpentier!

Le Chef d'orchestre frappe sur son pupitre pour réclamer l'attention des musiciens et commence l'exécution de *Louise*.

LE DIRECTEUR. — Ça va durer longtemps?

LE CHEF D'ORCHESTRE. — Quatre heures environ.

LE DIRECTEUR. — Voulez-vous sortir de chez moi, hein? et immédiatement?

L'orchestre sort en jouant la *Marseillaise*.

M. TACT. — Vous avez été admirable, mon cher Directeur; mais nous voici sans orchestre.

LE DIRECTEUR. — Ça m'est égal: j'entends être le maître dans mon théâtre.

M. PLEYEL. — Vous avez raison; mais notre Revue ne peut être jouée sans orchestre.

LE DIRECTEUR. — C'est vrai.

Ils se promènent tous les trois, de long en large. Un homme d'aspect timide entre dans la salle et s'arrête respectueusement devant eux, sans oser leur adresser la parole.

LE DIRECTEUR, *apercevant le nouveau venu.* — Qui vous a permis d'entrer ici, vous? Que voulez-vous?

LE NOUVEAU VENU. — Pardon, Monsieur, mais je suis le pianiste. Depuis que les musiciens se mettent en grève, s'agitent, j'attends à la porte des théâtres le moment si longtemps souhaité où ils déclarent la grève. Je crois savoir que vous n'avez plus d'orchestre et je viens vous offrir mes services.

M. TACT. — Vous êtes bien aimable, mon ami, mais notre Revue a besoin d'être accompagnée par une musique éclatante.

LE NOUVEAU VENU. — Sachez, Monsieur, que vous n'avez pas devant vous un pianiste ordinaire. La semaine dernière, les musiciens de l'Opéra ont voté le chômage; M. Gailhard a fait appel à mon dévouement et le soir, devant Sa Majesté le roi de Portugal, je jouai *La Walkyrie*. Je dois avouer cependant que la sonorité parut un peu maigre. Mais M. Van Dyck était enchanté: jamais sa voix n'avait dominé aussi aisément l'orchestre. M. de Reszki, qui se trouvait dans la salle, vint me féliciter et supplia M. Gailhard de me confier l'exécution de *Siegfried* qu'il doit bientôt chanter.

M. PLEYEL. — Si vous voulez prendre place, nous avons un piano dans l'orchestre.

LE DIRECTEUR. — Essayons toujours.

LE PIANISTE. — D'ailleurs, si ma musique vous semble un peu maigre, je peux m'adjoindre un homme orchestre de mes amis. Il a, dans le dos, une grosse caisse; sur la tête, un chapeau chinois; une flûte de Pan devant la bouche et divers instruments de rechange: piston, clarinette, trombone, etc...

LE DIRECTEUR. — Nous verrons.

LE PIANISTE. — Nous avons, avec lui, joué *Faust* à Carpentras. Le succès fut éclatant.

LE DIRECTEUR. — Voulez-vous commencer le troisième tableau, cher Monsieur. C'est là que nous en sommes.

Brillante ouverture. Le Directeur et les auteurs ne dissimulent pas leur satisfaction. Le morceau s'achève, personne n'apparaît sur la scène.

LE DIRECTEUR. — Eh! bien! En scène, voyons! En scène!

M. PLEYEL. — Le tableau commence par un chœur d'Apaches. Où sont les Apaches?

M. TACT. — C'est M^{lle} Andrée de Bellevue qui joue le premier Apache.

LE DIRECTEUR. — Mademoiselle de Bellevue, voulez-vous venir en scène, s'il vous plaît!

M^{lle} DE BELLEVUE, *sortant timidement de la coulisse.* — Je vous demande pardon, Monsieur le Directeur. Mais, avant de continuer la répétition, mes camarades désireraient savoir si vous êtes disposé à adhérer aux conditions de notre syndicat.

LE DIRECTEUR. — Non! Non! Non. En voilà assez! Vous pouvez partir. Je ferme mon théâtre.

M. TACT ET M. PLEYEL. — Vous ne ferez pas ça.

LE DIRECTEUR. — Mais que voulez-vous faire? Mon orchestre me quitte; je le remplace par un piano. Je me crois sauvé; voilà que mes figurantes m'abandonnent: qui les remplacera?

UNE JEUNE FILLE *qui recoud dans un coin un costume.* — Nous, Monsieur.

LE DIRECTEUR. — Qui, vous?

LA JEUNE FILLE. — Je suis une ouvrière de votre costumier et je suis une élève de M. Charpentier.

M. TACT. — Lui, toujours! Lui, partout!

LA JEUNE FILLE. — Il nous apprend à chanter et même à nous tenir en scène, à y prendre des poses harmonieuses. Je vous réunirai facilement une vingtaine de jolies filles pour votre Revue.

LE DIRECTEUR. — Allez me les chercher.

La jeune fille sort précipitamment.

M. TACT, *poussant un cri.* — Ah!

LE DIRECTEUR ET M. PLEYEL. — Eh! bien, quoi?

M. TACT. — J'ai trouvé la fin de notre deuxième tableau: la Grève des Musiciens, le Pianiste, la Grève des Figurantes: trois scènes qui se suivent et qui ne se ressemblent pas.

M. PLEYEL. — Et, comme dernière scène, l'intervention de cette jeune fille...

LE DIRECTEUR. — Oui, oui... Je ne comprends rien du tout.

M. TACT. — Mais, dans notre scène, elle n'ira pas chercher ses amies.

M. PLEYEL. — Elle dira: « Venez faire vos offres à mes camarades. »

M. TACT. — Coup de sonnette: changement de décor!

LE DIRECTEUR. — Non! Non! Pas de nouveau décor.

M. PLEYEL. — Mais si, un tout petit tableau pas cher qui représente le salon d'essayage d'un grand couturier.

M. TACT. — Une nuée d'ouvrières appartenant à l'œuvre de Mimi Pinson s'empresseront autour d'une cliente; elles chanteront gravement des airs d'opéras et même d'opérettes.

M. PLEYEL. — D'autres apporteront, en dansant les pizzicati de Silvia, les dessous, la jupe; le corsage.

M. TACT. — C'est d'un effet certain.

M. PLEYEL. — Voilà une idée de revue!

M. TACT. — Et, quel joli défilé! C'est le succès! C'est la fortune!

LE DIRECTEUR. — Ou le four, ou la ruine!

ANDRÉ FAGEL.

MON CARNET

Je vois avec plaisir qu'un concours de serins est, en ce moment, ouvert à Paris.

Il s'agit de serins ayant des plumes, de ces grivoires jaunâtres, originaires des îles Canaries (*Fringilla canaria*, de Linné, dont Buffon disait: « Si le rossignol est le chanteur des bois, le serin est le musicien de la chambre. »)

On peut regretter qu'il ne vienne à l'idée de personne d'ouvrir un concours auquel prendraient part d'autres serins qui sont une variété de l'espèce humaine et qui occupent une place importante dans la société.

Si l'on a reculé jusqu'ici, c'est peut-être parce que la place manquerait, même au cas où on utiliserait pour ce concours la galerie des Machines.

Et puis, il serait peut-être difficile de trouver des sujets. Le serin a cela de particulier qu'il s'ignore. Jamais vous ne ferez avouer à votre semblable qu'il est un serin. Il prétendra que c'est le voisin, et l'exposition restera vide.

Pourtant, je le répète, l'espèce est nombreuse; elle compte d'innombrables variétés.

Le serin a ceci de particulier que, comme son confrère, celui qui est en cage, il ne possède en propre aucune idée. Celles qu'il exprime appartiennent au fonds commun et il les sort, sans les comprendre, avec une assurance désespérante.

Machiavel définissait très bien le serin lorsqu'il divisait les hommes en trois classes, mettant dans la première les gens infiniment rares qui pensent avec leur propre cerveau; dans la seconde,

ceux qui pensent avec le cerveau des autres sans s'en douter; enfin, dans la troisième, ceux qui ne pensent pas du tout et ceux-là sont légion.

Aussi le serin humain appartient-il peut-être à la troisième classe et non pas à la seconde.

J'ai observé, en effet, le *Fringilia canaria* et il m'a toujours semblé qu'il se distinguait par l'absence de réflexion. Voyez-le dans sa cage: il a l'air content, guilleret, il saute d'un bâton sur un autre bâton, s'arrête, siffotte un petit air de musique, puis repart, ne s'interrompant que pour détacher quelques grains du mouroin accroché aux barreaux de sa cage par une main prévoyante.

Le serin est heureux. Il doit peut-être son bonheur au fait qu'il n'est pas tourmenté par le besoin de scruter le pourquoi des choses, de remonter des effets aux causes.

Il lui est parfaitement égal de savoir pour quelle raison il est enfermé dans une cage, pourquoi au dehors se trouve une brave dame tenant un balai qui l'appelle le « petit fifi à sa mère », le considère comme le fruit de ses entrailles et lui apporte chaque jour du millet, de l'eau et un échaudé.

Le serin ne se croit pas obligé de vouer aucune reconnaissance à cette providence en jupon. « Si elle m'aime, c'est que ça lui fait plaisir », se dit sans doute le serin. Aussi ne répond-il pas toujours à ses appels et ne se croit-il pas en devoir de s'apercevoir de ses agaceries.

Et je pense que le *Fringilia canaria* est sans doute un philosophe très roublard, ne croyant pas à l'amitié désintéressée et se laissant vivre, convaincu que ceux qui veulent pénétrer le mystère de la création n'en savent pas plus long que lui.

Il paraît que nous allons avoir le sucre à dix sous. Ce fait, destiné à réjouir l'âme des ménagères, est plus important qu'il n'en a l'air, parce qu'il marque un triomphe de l'esprit scientifique sur l'empirisme.

Ce qui s'est passé jusqu'ici pour le sucre est ce qu'on peut imaginer d'incroyable.

Il faut raconter cela en quelques mots, parce qu'on ne doit jamais perdre l'occasion de montrer la bêtise de ses contemporains.

Le sucre est un aliment de première nécessité. Tous les savants vous le diront. Mais les gouvernements européens, imbus de préjugés vieux comme le monde, ont persisté à le considérer comme un article de luxe. Or, avec les articles de luxe, on n'a pas à se gêner. On peut et on doit même les taxer sans pitié, ni miséricorde.

Il est résulté, de cette fausse conception, le fait que, chez nous, le sucre est frappé d'un droit supérieur à 200 pour 100 de sa valeur.

C'est absurde et, pour cette raison, voilà un siècle que la chose dure.

Or, il est arrivé ceci que, le sucre coûtant très cher, la consommation n'a jamais égalé la production. Les agriculteurs, qui produisent la betterave avec laquelle on fait le sucre, se sont plaints et, comme ils sont électeurs, il a bien fallu tenir compte de leurs doléances.

Qu'auriez-vous fait si vous aviez été gouvernement? Vous vous seriez dit sans doute: le moyen d'augmenter la consommation est de diminuer le prix de la marchandise. Le jour où le sucre sera d'un prix abordable pour les petites bourses qui forment la majorité, on en achètera davantage et les agriculteurs ne se plaindront plus. Vous auriez donc abaissé le droit avec cette arrière-pensée que l'Etat aurait une compensation puisque la consommation augmenterait.

Percevoir 20 francs sur 100 kilos ou 10 francs par 100 kilos sur 200 kilos revient exactement au même.

Mais les divers gouvernements n'ont pas raisonné ainsi. C'eût été trop simple, trop conforme à la doctrine économique basée sur le bon sens.

Ils ont donc imaginé quelque chose de monstrueux. Puisque tout le sucre produit, se sont-ils dit, ne peut pas être consommé par les Français, nous allons le faire manger par les Anglais. Et, forts de cette conception, ils ont pris dans nos poches de l'argent qu'ils ont donné aux raffineurs afin que ceux-ci pussent vendre leur sucre aux Anglais au-dessous du prix coûtant.

Il en est résulté que le sucre français valant chez nous 1 fr. 10, ne valait en Angleterre que 40 centimes.

Et ceci explique pourquoi la consommation du sucre en Angleterre est de 54 kilos, si je ne me trompe, par an et par habitant, tandis que chez nous elle n'atteint pas 14 kilos.

Les Anglais se gavaient grâce à notre argent et

nous, nous nous serrions le ventre. Avec notre sucre et nos fruits, ils fabriquaient des confitures dont ils inondaient le monde. Nous les regardions faire.

Heureusement, il paraît que tout cela va changer, par suite de l'abaissement des droits et de la suppression des primes aux raffineurs, dont nous faisons les frais.

Le sucre coûtera peut-être un peu plus cher en Angleterre, mais nous, nous l'aurons meilleur marché et vous verrez que, pour les raisons indiquées plus haut, ni l'Etat, ni les raffineurs, ni les agriculteurs n'y perdront rien, alors que le public y gagnera.

On a constaté, lors de la visite au cimetière, le jour des morts, que la tombe d'Auguste Dutuit, qui vient de léguer à la Ville de Paris sa collection valant plusieurs millions, n'avait reçu aucune fleur, aucune couronne, et on a reproché à la Ville cet abandon.

Voilà ce que c'est que d'instituer comme héritiers des entités, des collectivités. Tout le monde héritant, personne ne se croit obligé.

Cependant, comme l'ingratitude en pareil cas peut donner à réfléchir aux futurs bienfaiteurs, il serait peut-être bien de faire figurer, dans les budgets de l'Etat et des Villes, un crédit pour fleurs et couronnes mortuaires à déposer sur les tombes.

Cette initiative aurait un avantage qui serait de permettre la création de nouveaux emplois.

Il y aurait des fonctionnaires délégués par le Louvre, ou la Ville, ou l'Assistance publique, avec la mission de veiller à l'entretien des tombes des bienfaiteurs n'ayant pas laissé d'héritier.

Et, quand reviendrait le jour des morts, le fonctionnaire, remplaçant la famille absente, irait aux cimetières porter des couronnes dans un costume de circonstance.

Comme il est toujours intéressant d'accroître le nombre des fonctionnaires, cette proposition a peut-être des chances d'être adoptée.

H. HARDUIN.

Le procès de Jeanne d'Arc

révisé par les Anglais.

Une des conséquences les plus curieuses et les plus imprévues du couronnement du roi Edouard VII a été de donner une impulsion nouvelle au mouvement d'opinion qui, depuis un certain nombre d'années, s'était produit en faveur de Jeanne d'Arc, dans l'esprit des Anglais.

Un peuple qui avait attaché tant d'intérêt à une cérémonie historique, si difficile à concilier en apparence avec l'esprit et les tendances générales du vingtième siècle, devait plus facilement comprendre que toute autre nation de l'Europe l'importance de la mission assignée à la vierge de Domrémy. Il fallait à tout prix que Charles VII fût sacré à Reims, car aux yeux d'un Français du temps passé aussi bien que d'un Anglais de nos jours, un roi qui n'a pas été couronné n'est pas un roi.

Telle est, à notre avis, la principale cause du succès que les publications historiques où sont célébrés les exploits de l'héroïne nationale de la France obtiennent en ce moment de l'autre côté de la Manche.

Les origines du revirement qui vient de s'achever dans l'esprit de nos voisins ne paraissent pas très anciennes. Ce n'est pas que, depuis de longues années, tous les Anglais éclairés n'eussent cessé de voir, dans la plus glorieuse et la plus immaculée des victimes de leur politique éternellement inexorable à travers les siècles, une sorcière suscitée par la puissance de l'enfer; mais, tout en ayant renoncé à des préjugés qui remontaient au quinzième siècle, les descendants des compagnons de Bedford et de Talbot portaient d'un cœur léger le souvenir du crime commis par leurs ancêtres. Le besoin de faire une sorte d'amende honorable, qui soulagerait la conscience d'un peuple prêt à profiter de la première occasion pour effacer la page la plus sombre de son histoire, est de date assez récente.

Lord Dufferin, à l'époque où il était ambassadeur d'Angleterre à Paris, eut un moment l'idée de se rendre aux fêtes qui furent célébrées, à Orléans, sous les auspices de l'épiscopat français, avec plus d'éclat que de coutume, pour rappeler les exploits de l'héroïne nationale, dont un certain nombre de prélats voulaient faire une sainte officiellement reconnue par le Saint-Siège; mais le prudent diplomate n'osa pas mettre son projet à exécution. Il craignit de s'associer personnellement d'une façon trop ostensible à des cérémonies qui auraient pu être interprétées comme des manifestations religieuses, quelque peu suspectes aux ministres et à la majorité parlementaire alors au pouvoir au Palais-Bourbon. Le représentant de la reine Victoria sut tourner la difficulté avec un instinct des raffinements de l'histoire, une dextérité et une science de la mise en scène, qui faisaient honneur à un petit-fils de Sheridan. Charger

un descendant authentique de Talbot de représenter l'Angleterre à une fête célébrée en l'honneur de Jeanne d'Arc, c'était presque un trait de génie. La présence de l'héritier direct du guerrier, que ses contemporains appelaient « l'Achille anglais », ne laissait aucun doute sur la véritable signification des fêtes d'Orléans et leur donnait un caractère qui ne manquait pas de grandeur.

Le colonel Talbot, attaché militaire à l'ambassade britannique de Paris, portait un nom qui lui permettait sans amoindrissement pour lui-même et pour sa patrie d'exprimer, au nom de ses concitoyens, le remords national que réveillait dans le cœur de la moderne Angleterre le plus cruel souvenir de la Guerre de Cent Ans.

Le successeur de lord Dufferin ne sut trouver aucune occasion de rendre à « la Bonne Lorraine qu'Anglais brûlèrent à Rouen », un de ces hommages historiques qui frappent les imaginations et désarment les rancunes séculaires, mais il préféra mettre l'Histoire au service de la diplomatie. Suivant la thèse que soutint dans un de ses discours le représentant de S. M. Britannique, la France aurait mauvaise grâce à reprocher éternellement à l'Angleterre un drame où les torts ne furent pas tous du même côté. Ce sont, disait en substance ce savant diplomate, les Bourguignons qui ont pris Jeanne d'Arc et c'est un tribunal ecclésiastique, exclusivement composé de Français, qui l'a jugée. Il y avait une part de vérité dans une pareille remarque; mais cette judicieuse observation ne suffit pas pour décharger les Anglais de toute responsabilité devant le tribunal de l'Histoire. Ils n'ont pas pris Jeanne d'Arc, c'est vrai, mais ils l'ont achetée aux Bourguignons et, s'ils ne l'ont pas jugée eux-mêmes, cette précaution qu'ils ont prise pour sauver les apparences était singulièrement facile à percer à jour. Pierre Cauchon, qui a réglé la mise en scène et dirigé les péripéties de cet abominable crime judiciaire, n'était qu'un instrument entre les mains de Bedford. Et le bûcher enfin, où la martyre a été brûlée vive, qui donc s'est chargé de l'allumer, si ce n'est les Anglais?

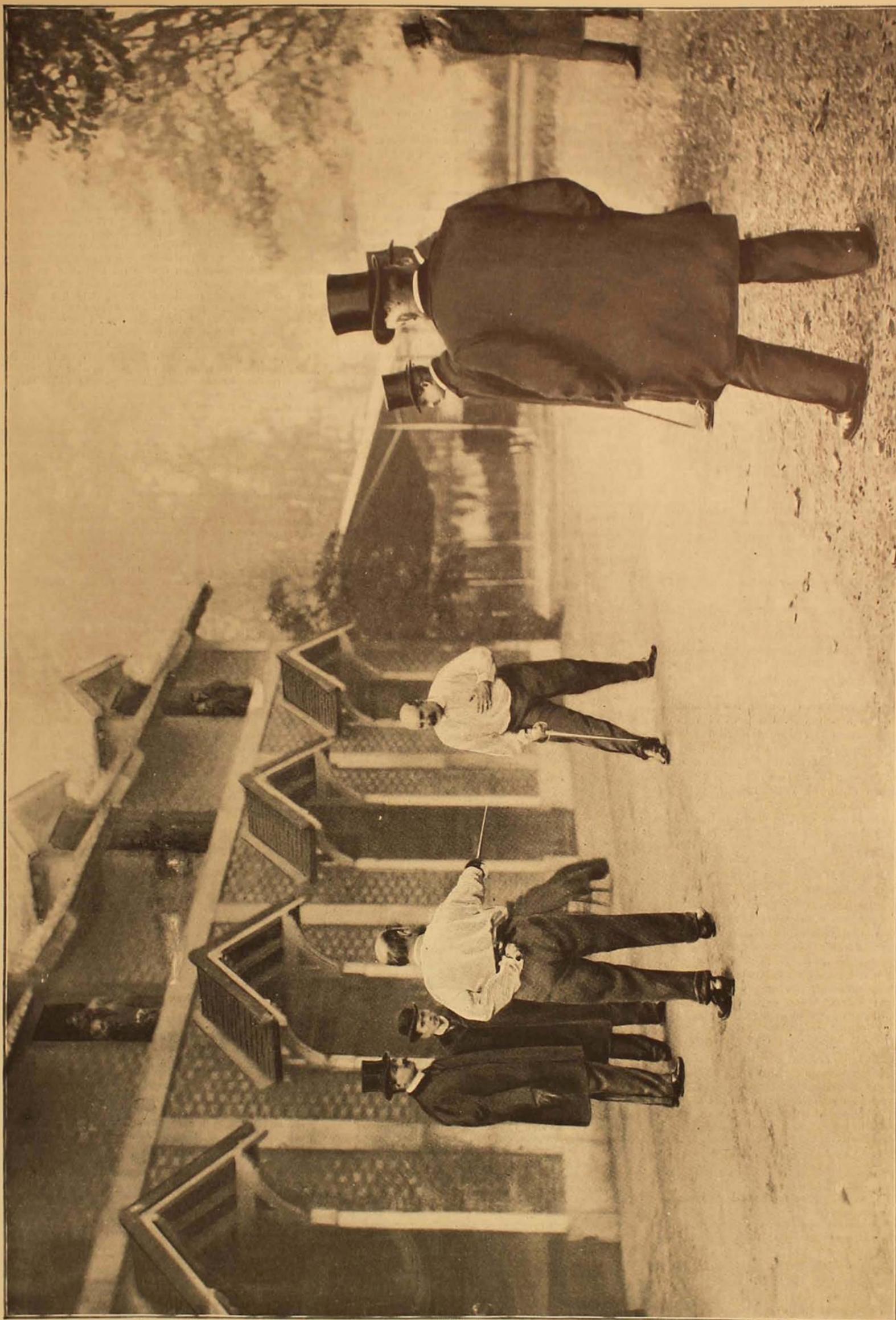
Aucune trace de ces faux-fuyants ne se retrouve plus dans les hommages que nos voisins sont maintenant unanimes à rendre à la vierge de Domrémy. L'anxiété, que les retards apportés aux fêtes du couronnement d'Edouard VII, dans un pays protestant, où la foi monarchique est depuis longtemps en pleine décadence, a permis aux Anglais de se faire une idée exacte de la France du seizième siècle et de comprendre la mission de Jeanne d'Arc.

En racontant à ses compatriotes l'épopée qui commence dans la modeste maison de la bergère et se termine sur le bûcher de Rouen, après avoir passé par Orléans, par Reims et par Compiègne, M. William Heinemann n'essaie pas de nier le caractère surhumain du rôle de l'héroïne et d'atténuer la responsabilité de Bedford et de ses complices dans un crime qui pèsera éternellement sur la conscience de l'Angleterre.

Avec une impartialité dont ne peut plus s'affranchir aujourd'hui l'auteur d'un ouvrage d'histoire, l'écrivain anglais a mis sous les yeux de ses lecteurs les documents qu'il invoquait à l'appui de la glorification de l'héroïne nationale de la France. A première vue, il paraît inexplicable que les pièces officielles des deux procès qui ont abouti, à vingt-cinq ans d'intervalle, le premier à la condamnation et le second à la réhabilitation de Jeanne d'Arc, n'aient pas été traduites en anglais immédiatement après avoir été publiées dans notre pays. Les documents originaux exhumés pour la première fois de la poussière des archives, il y a une soixantaine d'années, par M. Quicherat, jetaient une vive lumière sur un drame judiciaire, à jamais historique, qui méritait d'exciter à un égal degré l'intérêt des deux nations. Le cardinal Manning qui, dans un entretien avec un de ses amis, s'indignait des monstrueuses et criminelles doctrines théologiques de l'évêque de Beauvais, et contestait avec énergie aux bourreaux de l'héroïne le prétendu droit de parler au nom de l'Église militante, avait évidemment connu dans le texte original les pièces publiées en France; mais il n'en a pas moins fallu l'impulsion donnée aux recherches historiques, par le couronnement d'Edouard VII, pour que les documents du procès de la Pucelle fussent enfin pour la première fois traduits en anglais au mois de septembre 1902!

Cette publication n'était pas nécessaire pour provoquer un verdict déjà rendu depuis quelques années au fond de la conscience du peuple britannique, mais la recrudescence de controverses engagées sur la mission de la vierge de Domrémy a provoqué dans l'esprit de nos voisins un curieux mouvement d'opinion qui mérite d'être signalé. Il s'est rencontré des Français qui ont regretté que Jeanne d'Arc n'ait pas dès le premier jour complètement échoué dans son entreprise. Ces historiens d'imagination, qui se plaisent à reconstituer après coup un autre cours aux événements, ne pardonnent pas à l'héroïne d'avoir empêché la fusion de deux grands peuples qui, réunis sous le même sceptre, auraient donné la loi à l'Europe. Par une juste réciprocité, il se trouve aujourd'hui des Anglais qui poussent l'admiration pour Jeanne d'Arc au point de proclamer qu'elle a rempli une mission également providentielle pour la France et pour l'Angleterre. Elle a, disent-ils, délivré la France du joug étranger et rendu à l'Angleterre un service peut-être plus précieux encore en l'expulsant du continent européen et en l'obligeant à redevenir une puissance insulaire appelée par sa situation géographique à exercer l'empire des mers.

G. LABADIE-LAGRAVE.



M. Brunon de Laborie.

M. Gérault-Richard.

Marquis de Dion.

M. L. Pic.

UN DUEL PARLEMENTAIRE. — Le marquis de Dion et M. Gérault-Richard sur le terrain, dans la cour des écuries de Neuilly-Saint-James. — Voir l'art., page 376.

LE DIRIGEABLE DE MM. LEBAUDY

Dans la retraite de leur parc de Moisson, à quelques kilomètres de Mantes-la-Jolie, MM. Paul et Pierre Lebaudy suivaient, depuis de longues semaines, les travaux du ballon dirigeable que leur établissaient l'ingénieur Julliot et M. Surcouf, le constructeur aéronaute connu. Puis, la semaine dernière, jugeant son œuvre au point, M. Julliot, — qui a conçu l'idée du nouvel aérostat, en a établi les plans et dirigé la construction, — se préparait avec son collaborateur, M. Surcouf, aux premières expériences, n'ayant pour tous spectateurs qu'une poignée de paysans. C'est dans ces conditions que les essais préliminaires d'une vraie sortie se sont effectués les 25, 26 et 30 octobre, les 2 et 3 novembre, et que le ballon, quittant son hangar, est venu, en suivant le caniveau creusé dans l'axe, jusqu'à la fosse cimentée servant d'embarcadère.

Le dirigeable de MM. Lebaudy diffère essentiellement des engins qui, cette année, nous ont procuré de si pénibles émotions.

La forme du ballon lui-même participe bien toujours de celle du cigare ou du fuseau, mais elle n'a plus l'absolue régularité des *Santos-Dumont* [ou du *Bradsky*]. La pointe avant est très effilée; la pointe arrière, arrondie. Les lignes inférieures rappellent vaguement celles d'une carène de yacht. De plus, pour construire cette enveloppe, on a renoncé à l'emploi des pongés ou des taffetas japonais habituellement utilisés pour cet usage, qu'on a remplacés par une lame mince de caoutchouc insérée entre deux tissus de coton. Ce long fuseau de 57 mètres de grand axe et de 9^m,80 de diamètre maximum pèse 500 kilogrammes, pour une capacité de 2.284 mètres cubes.

A sa partie inférieure est rattachée, par une série de 220 ralingues indépendantes, une plate-forme faite d'une toile tendue sur un châssis d'acier, dont la silhouette, avec surtout le gouvernail horizontal qui la prolonge à l'arrière, évoque celle d'un énorme poisson plat, d'une sole, si l'on veut. Toutefois elle porte, à sa moitié postérieure, une arête verticale formant quille.

Cette toile répond à diverses destinations : rigide, elle formerait, en cas d'accident, comme un parachute, un aéroplane; de plus, ignifugée avec soin, elle isole le ballon plein de gaz du moteur, distant d'ailleurs de 5^m,25, et semble écarter toute chance d'incendie.

La nacelle est fixée directement à cette plate-forme, en avant par un système de tubes d'acier rigides assurant à l'ensemble une solidarité absolue, en arrière par des ralingues.



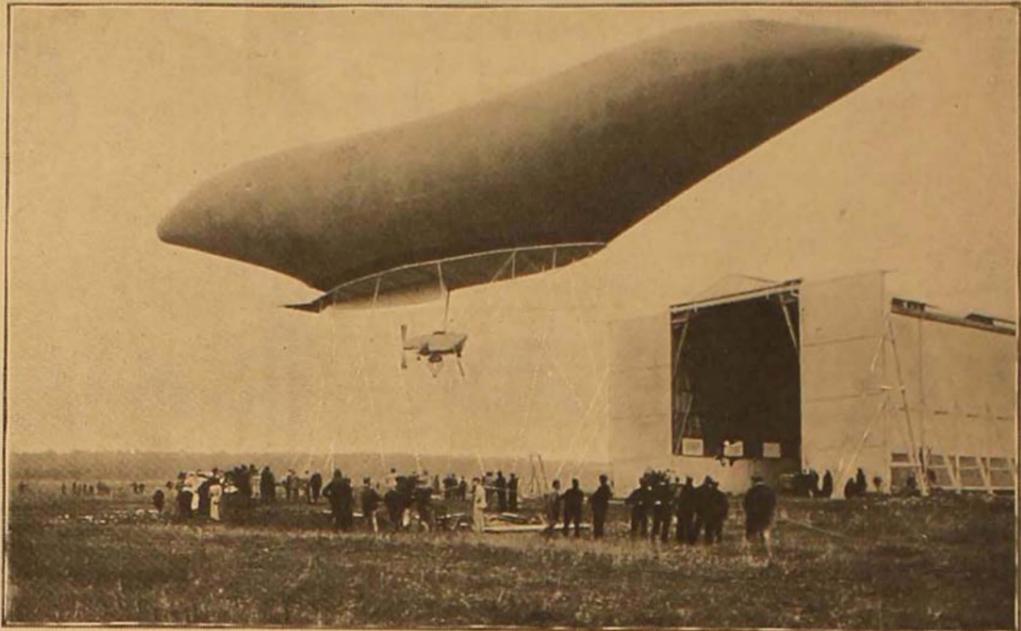
La nacelle vue du dessous.

Des tubes d'acier encore composent la carcasse de la nacelle, habillée d'un treillis métallique en aluminium, à travers les mailles duquel on aperçoit les aéronautes. Elle peut contenir quatre personnes. Son poids total, en charge, est de 1.900 kilogrammes.

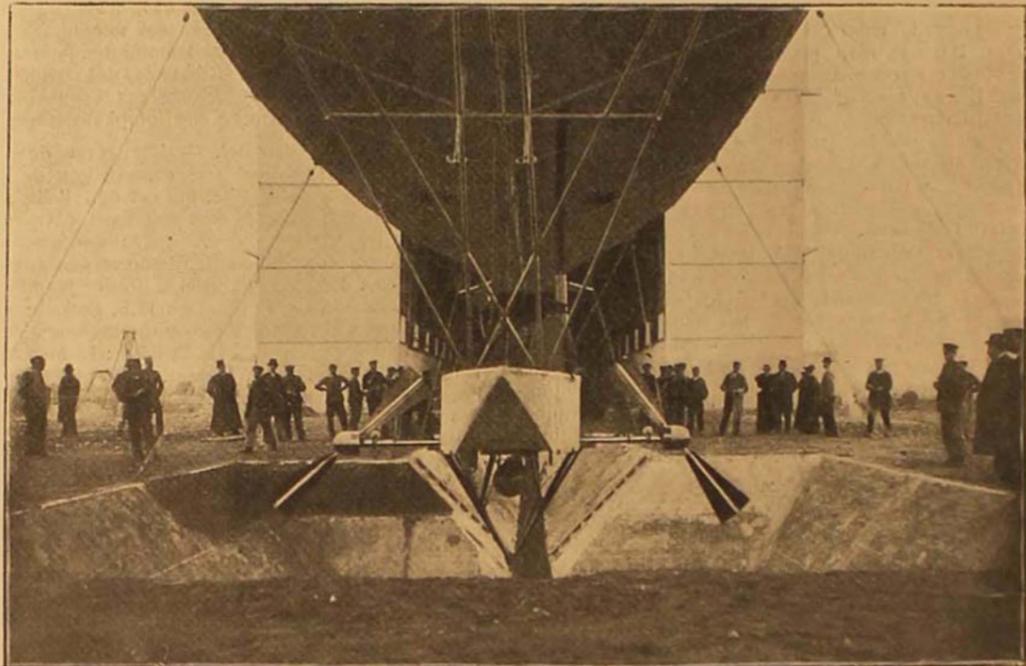
Le moteur, du système Daimler-Mercédès, a une force de 40 chevaux. Il peut imprimer une vitesse de 1.000 tours à la minute, à deux hélices latérales actionnées par l'intermédiaire d'un simple pignon d'angle. La disposition de ces hélices, en tôle d'acier, d'un diamètre de 3 mètres et d'un poids de 15 kilos chacune, est particulièrement intéressante : en effet, un ingénieux mécanisme permet de les faire tourner à volonté, soit dans le sens vertical, pour pousser l'aérostat en avant, soit dans le sens horizontal, afin d'obtenir un mouvement ascensionnel.

Mais ce qu'il faut louer, c'est la méthode parfaite, la prudence avec laquelle les essais ont été conduits. Dans la dernière sortie, le ballon ne portait pas encore son gouvernail de direction, qui sera vertical, et il évoluait seulement au moyen de ses hélices, dont on mettait en marche tour à tour l'une ou l'autre pour tourner, ou les deux ensemble si l'on voulait avancer en ligne droite.

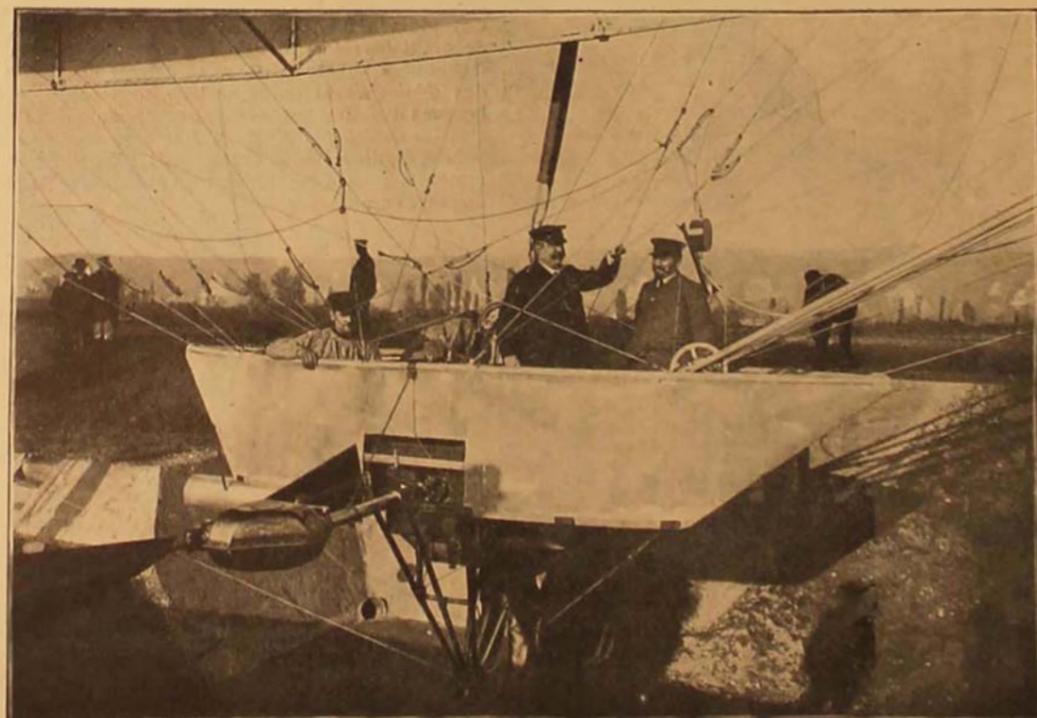
Dans ces conditions, on a réalisé une vitesse de 9 à 10 mètres à la seconde contre un vent debout de 4 mètres à la seconde. Enfin, après un grand circuit fermé, de 1.200 mètres de tour, l'aérostat revenait à son hangar, et les aéronautes, descendus, se déclaraient enchantés de lui, de sa docilité, de sa stabilité surtout



Le premier essai du dirigeable.

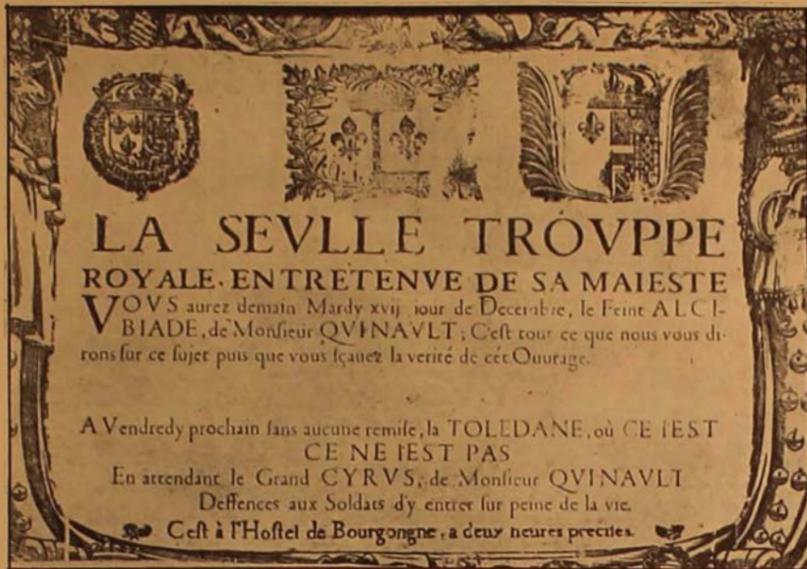


Le dirigeable sortant du hangar et arrivant dans la fosse.



M. Henri Julliot et M. Surcouf dans la nacelle.

Photographies Raffaele.



1658



1660

Les plus anciennes affiches de l'Opéra.

LA NOUVELLE GALERIE DE L'OPÉRA

Une nouvelle galerie va être ouverte au public à l'Opéra. Dans le plan primitif, elle était destinée à recevoir une buvette. Aujourd'hui, elle est muséifiée. C'est mieux. Les esprits curieux viendront seuls y étancher leur soif d'imprévu.

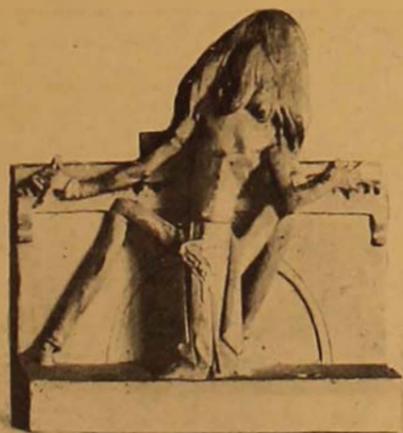
L'Opéra possédait un riche lot de documents, reliques, souvenirs. L'ancien archiviste, M. Nutter, les adorait d'une passion exclusive et n'en jugeait pas digne le gros public. Il les gardait avec un soin jaloux pour lui et ses amis.

Le conservateur actuel, M. Malherbe, est plus altruiste: il a voulu que tous fussent admis dans l'intimité de ces vieux souvenirs, et il en a fait ce qui devrait être réalisé de même avec toutes les richesses inconnues de la Comédie-Française: un musée public.

Avant que les portes s'en ouvrent définitivement, entrons-y, guidés par M. Malherbe, qui nous fera enjamber les échelles. C'est une galerie de haut intérêt, dont j'indiquerai successivement les pièces les plus notables, reliques diverses, tableaux, dessins et objets d'art, poupées, affiches, maquettes.

Reliques diverses. — Quelques-unes d'entre elles évoquent un triste souvenir. M. Malherbe nous montre un petit coffret de bois noir en forme d'urne funéraire, rempli de lambeaux d'étoffes légères et roussies, et nous dit: — Voilà ce qui reste d'Emma Livry.

Emma Livry était la fille d'une danseuse, danseuse elle-même. Son début à seize ans, dans la *Sylphide*, en 1858, eut tant de grâce, de fraîcheur et de charme, qu'elle fit aussitôt la conquête de Paris. On lui savait gré d'être première danseuse française, au milieu de



Liszt, statuette caricaturale en plâtre, par Dantan.

tous les talents étrangers auxquels l'Opéra devait avoir recours. La Taglioni vint de Venise la voir, l'applaudir, et lui laissa son portrait avec ces mots:

Faites-moi oublier, ne m'oubliez pas!

Elle avait, cette jeune sylphide, l'avenir le plus éclatant devant elle: en un instant tout fut brisé. Le 15 novembre 1862, à une répétition de *La Muette*, sa jupe de tulle s'enflamma; elle mourut brûlée.

Citons encore des souvenirs de l'incendie de l'Opéra de la rue Le Peletier, dans la nuit du 28 octobre 1873: l'épée du comte de Luna, dans *Le Trouvère*, et celle de Saint-Brice, dans *Les Huguenots*. Le rôle était alors tenu par M. Gailhard, le directeur actuel.

Autres reliques: l'archet de Paganini, les cymbales que Meyerbeer fit fondre, au diapason, pour *L'Africain*:

l'encrier de Spontini et son piano; des écrans à main dont les images figurent des ballets avec des quatrains appropriés dans les cartouches et l'encadrement.

Une des plus belles pièces est une couronne d'or massif qui fut offerte à M^{me} Dominique, la maîtresse à danser, par ses élèves. Chacune des feuilles porte gravé le nom d'un des ouvrages dans lesquels la Dominique a dansé au cours de sa triomphale carrière.

Tableaux et objets d'art. — Beaucoup de dessins curieux, pastels, projets, une composition de détail pour *Faust*, acte de l'église, qui est une belle page de peinture: deux panneaux fort originaux d'Alphonse de Neuville, les sorcières de *Macbeth*: des gravures de costumes qui constituent une histoire des costumiers de l'Opéra: Lecomte en 1826, Lormier jusqu'en 1843, Albert jusqu'en 1869, Frémiet en 1876, Lacoste en 1877.

Un lot qui n'est pas le moins pittoresque est celui des petits plâtres-caricatures de Dantan: le fameux ténor Dupré, Lablache le Ventripotent, Liszt, plat comme une limande et trop grand pour son piano qu'il couvre de ses minces bras.

Puis Paganini, long comme un jour sans pain; le docteur Véron, qui fut publiciste, directeur de l'Opéra et gastronome, représenté assis sur une caisse, au milieu d'accessoires variés: encrier, revues, pâtés et bouteilles de champagne.

Il y a de bons tableaux: une Falcon très digne: un agréable Jelyotte, par Van Loo; un Duvernoy père, le corniste, par Largillière; Meyerbeer sur son lit de mort, un dessin du peintre L. Rousseau; une amusante charge du fameux danseur Vestris, par Isabey; un joli buste en marbre de la Guimard, par Merchi.

Poupées. — Une cinquantaine de jolies figurines portent les costumes des rôles célèbres. C'est la plus délicate collection de poupées; elles ont soixante centimètres de taille, et elles forment des groupes exquis où des plumes blanches, des panaches, des rubans d'or décorent des robes de satin, des costumes très découpés, des étoffes soyeuses. C'est le démon du feu du ballet des *Génies Élémentaires* de 1765, tout rouge, avec des langues d'étoffes bordées d'or et simulant des flammes; c'est le devin des *Fêtes de Bacchus*, avec sa mitre en pointe, et, du même ouvrage (1651), *l'Esprit Follet*, bizarrement accoutré, mystérieusement coiffé, la figure prise dans un écran blanc étoilé.

Celui-ci, c'est un *Triton Dansant*, dix-septième siècle, qui danse devant son illustre voisin. Le Kain, le grand tragédien, dans le rôle de Gengis Khan de *l'Orphelin de la Chine* (1755), par Voltaire.



Dupré, par Dantan.

Il est intéressant de rapprocher l'une de l'autre ces trois poupées: M^{me} Le Rochois, M^{lle} Le Vasseur, M^{lle} Maillard. Toutes trois sont figurées dans le même rôle, *l'Armide* de Gluck, mais à des époques différentes, M^{me} Le Rochois ayant joué en 1686, M^{lle} Le Vasseur en 1777, M^{lle} Maillard en 1802. Celle du dix-septième siècle a le costume le plus fantaisiste, et cette Armide ne ressemble pas mal à la marquise de Sévigné; celle du dix-huitième siècle arrive de Versailles, où elle a copié sa perruque à frimas et ses paniers bombés; quant à celle de l'Empire, on ferait aisément passer cette Armide pour une image de l'impératrice Joséphine.



Dix-huitième siècle.



Sous l'Empire.



Dix-neuvième siècle.

Costumes de première danseuse (ballet du *Carnaval de Venise*).

tant chaque époque imprime sa marque sur le costume au théâtre — surtout pour les femmes, qui mettront toujours la mode et l'élégance au-dessus des desiderata de la couleur locale et de l'exactitude documentaire.

C'est bien le style Empire qui distingue aussi les costumes des figurines voisines, Nourrit père, dans *Ossion ou les Bardes*, de Lesueur, 1804, et Lavigne dans *Tancrede*, de la *Jérusalem délivrée*, en 1812.

Autre rapprochement instructif : celui de trois poupées figurant les premières danseuses du ballet *Le Carnaval de Venise*; c'est, en raccourci, toute l'histoire du costume de danse, qui suivit longtemps la mode avant de devenir immuable sous l'aspect que nous connaissons aujourd'hui.

Affiches. — Levez les yeux vers ce panneau fort bien garni. Ce sont d'anciens placards d'annonces.

La plus ancienne affiche exposée là date de 1658. Elle est rectangulaire, blanche, encadrée d'une guirlande avec les armes de France et de Navarre en frontispice. C'est le prospectus de la *Seule Troupe Royale entretenue par Sa Majesté à l'Hôtel de Bourgogne*.

La rédaction en est curieuse :

« 1658. — La seule troupe royale entretenue de Sa Majesté. Vous aurez demain, 16^e jour de décembre, le *feint Alcibiade* de M. Quinault. C'est tout ce que nous vous dirons sur ce sujet puisque vous savez la vérité de cet ouvrage. A vendredi prochain sans aucune remise, la *Tolédane* ou *Ce l'est ce ne l'est pas* en attendant le *Grand Cyrus* de M. Quinault. Défense aux soldats d'y entrer sur peine de la vie. C'est à l'Hôtel de Bourgogne à 2 heures précises. »

On sait que les soldats et les pages étaient de turbulents spectateurs qui, voulant entrer gratis, faisaient le hourvari et provoquaient des bagarres tumultueuses.

L'autre affiche ancienne est de 1660 :

« Les comédiens du Roy, entretenus par Sa Majesté. Comme les divertissements enjoués sont de saison, nous croyons vous bien régaler en vous promettant pour demain mardi, 3^e jour de février, la plaisante comédie du *Jodelet Maître*, de M. Scarron, avec une Danse de Scaramouche, qui ne peut manquer de vous plaire beaucoup. A vendredi sans faute, les *Amours du Capitain Malamore* ou *l'illusion comique de Monsieur de Corneille l'ainé*. En attendant, les superbes machines de la *Conquête de la Toison d'or*. C'est à l'Hôtel du Marais, Vieille Rue du Temple, à deux heures. »

Remarquez l'heure : deux heures. On ne jouait qu'en matinée et on soupa à 6 heures. Puis, les spectacles retardant de plus en plus, on passa à 4 heures, puis 6 heures, puis 7 heures; le souvenir même des matinées se perdit et, en les remettant en usage à notre époque, Ballande parut inventer quelque chose. Il ne fit que reprendre un ancien usage.

Observez encore que le nom des *Acteurs* ou *Entre-parleurs* ne figure pas sur l'affiche. On ne nommait même l'auteur que s'il portait un nom déjà célèbre. « On avait fait de cela une distinction très marquée », dit Grimod de la Reynière dans le *Censeur dramatique*. On supposait le public assez au fait du répertoire pour savoir de qui étaient les pièces représentées. Celui qui l'ignorait « l'apprenait vite de ses voisins ».

Les ballets et opéras étaient alors dans leur nouveauté; la *Finta Pazza* de Strozzi jouée pour Mazarin au Petit Bourbon en 1645, passe pour le premier essai de ce genre. Mais le privilège de l'Opéra ne date que de 1668; il fut concédé à un prêtre, l'abbé Perrin, et ceci peut paraître étrange. Il faut se rappeler d'abord que le Clergé est le créateur du théâtre chez nous, que les plus belles mises en scènes étaient celles des collèges de jésuites, les jours de représentation devant le Roi, que les plus doctes traités de l'art dramatique sont le fait d'abbés et de pères, l'abbé d'Aubignac ou le P. Rapiin, et qu'il n'est donc point étonnant que l'Opéra ait



M^{me} Le Rochois (1686).

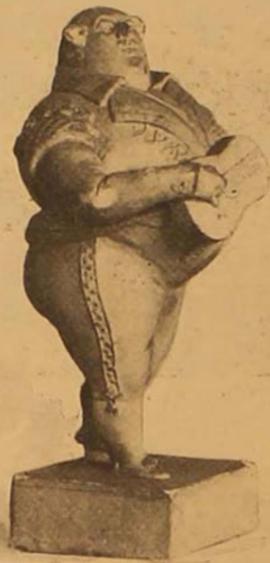
M^{lle} Le Vasseur (1777).

M^{lle} Maillard (1802).

Costumes du rôle d'« Armide », de Gluck, à trois époques.

eu pour premier parrain un abbé, qui créa aussi et en même temps les bals de l'Opéra, destinés à un avenir souriant, il est vrai, mais peu conforme à l'intention première du fondateur.

ballet, *Le Rossignol*, opéra en un acte et *Les Noces de Gamache*. Le duc assistait à la représentation, et ce fut pendant un entr'acte que Louvel le frappa mortellement.



Lablache, par Dantan.

En-dessous de ces affiches anciennes, il y en a de plus récentes : *Castor et Pollux*, en 1779, une affiche de bal à six livres l'entrée, billets à prendre chez M. de Nesles, rue Saint-Nicaise.

Parmi les affiches exposées dans cette vitrine, on remarquera notamment celle qui était sur les murs de l'Opéra, alors situé rue de Richelieu en face la bibliothèque nationale, le soir de l'assassinat du duc de Berry, 13 février 1820. On jouait le *Carnaval de Venise*, pantomime

Maquettes. — A signaler enfin d'importantes maquettes : une reconstitution de l'ancien théâtre gallo-romain d'Orange, avec les châssis-prismes à trois faces, appelés périactes; la salle de l'Opéra au Palais-Royal; la salle de l'Opéra, aux Tuileries, en 1773, la seconde salle en cet endroit, due à Soufflot, sur l'emplacement du Théâtre des Machines.

Mais de beaucoup la plus intéressante de ces maquettes est la petite construction qui réalise le plan fameux du manuscrit de Valenciennes. C'est un document précieux qui a permis de préciser la disposition des décors sur les scènes du seizième siècle, au sujet de laquelle de grossières erreurs s'étaient accréditées.

Une opinion s'était répandue, d'après laquelle le décor des mystères était, en hauteur, composé de trois étages reliés par des échelles : en haut, le Ciel; en bas, l'Enfer; au milieu, la Terre.

Rien n'est plus inexact. Le décor était en largeur, et comportait un alignement de *mansions* ou petits bâtiments, dont chacun représentait une ville ou un pays : Nazareth, Jérusalem, Rome, le Temple, le Palais, la Maison des Evesques. Un tapis vert figurait la mer ou le lac Tibériade.

L'action et les personnages voyageaient sous les yeux des spectateurs d'une région à l'autre; les acteurs venaient parler sur le devant du théâtre; mais le public savait qu'ils étaient de la *mansion* dont il les avait vus sortir. C'est là un document capital pour l'histoire du théâtre.

Cet aperçu forcément restreint de la Nouvelle Galerie de l'Opéra est pour donner une idée de ce qu'on verra dans ce précieux petit musée. Il eût été dommage que toutes ces raretés eussent continué à se dérober trop modestement aux regards de la foule; il faut remercier M. Malherbe d'avoir pensé à nous tous, en dépouillant de ces richesses la stérile solitude des greniers. Dans l'histoire de l'Opéra aussi, on pourra dire :

Enfin Malherbe vint...

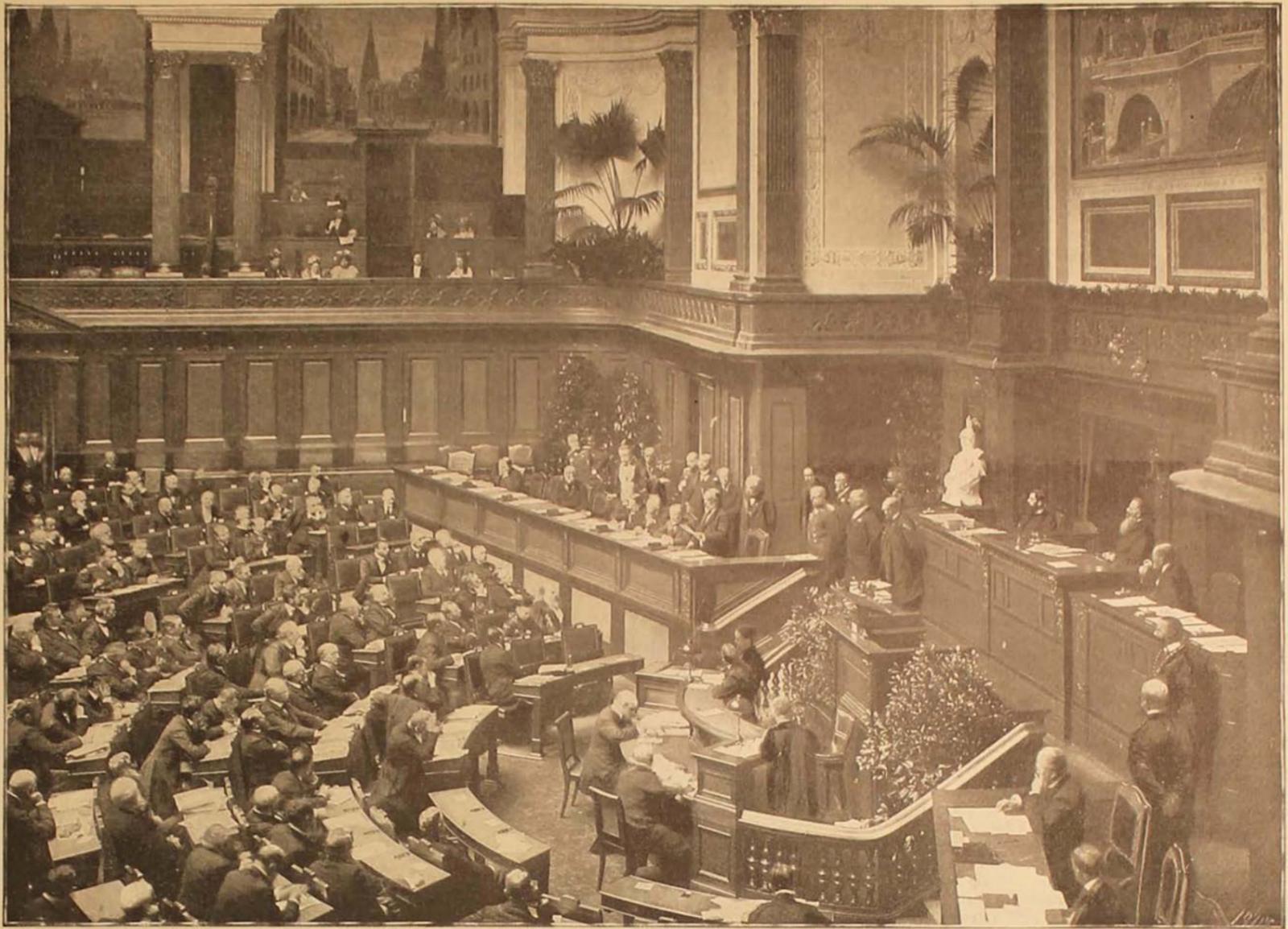
LÉO CLARETIE.



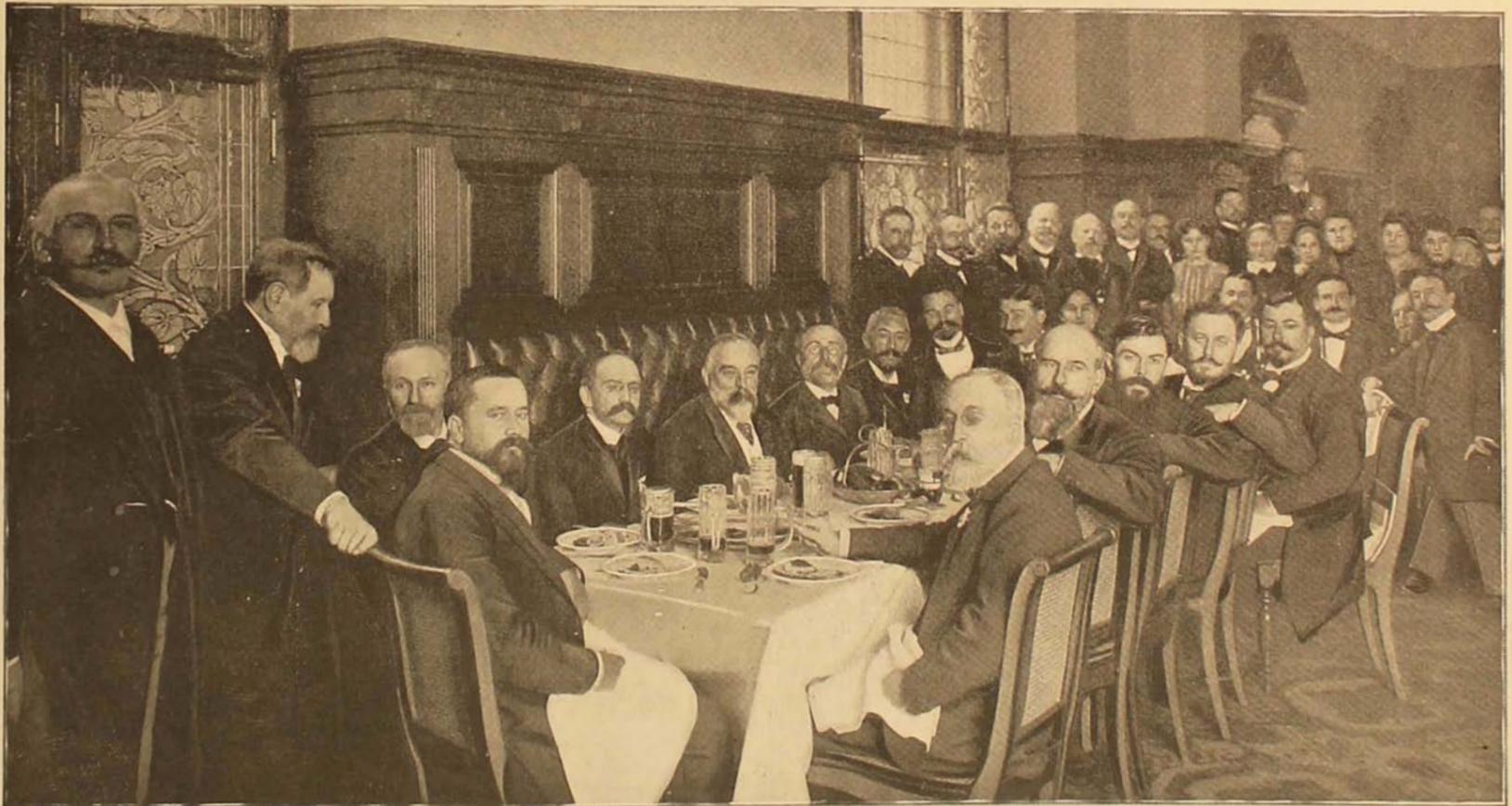
Une affiche de bal de l'Opéra (1779).



L'affiche du spectacle du 13 février 1820, jour de l'assassinat du duc de Berry.



La Conférence internationale pour la lutte contre la Tuberculose, dans la salle du Langstadt, a Berlin. — Photographies Zander et Labisch



M. le Com^e JACOB
 Le Prof^r FRANEUL
 Le Prof^r LITTELLI
 Le Prof^r CALMETTE (de Lille)
 Le Com^e VAN DERPLINDT
 Le Prof^r BOCHARDI
 Le Prof^r LANGOUET
 Le Prof^r SOGARD
 D^r SERYON
 D^r de LAVARENNE
 D^r BERIQ
 M. FUSTER
 D^r CHRISTIAN
 D^r HONNIT

LA LUTTE CONTRE LA TUBERCULOSE. — Les professeurs français a la Conférence de Berlin. — Voir l'art., p. 376.

LE BANQUIER BOULAIN

Le banquier Boulain fait parler de lui depuis quelque temps. Sa mémorable évasion, au nez et à la barbe des agents chargés de le garder, sa disparition mystérieuse pendant huit jours, sa nouvelle arrestation, l'ont rendu quasi célèbre. Mais le public, dont la curiosité a été si vivement éveillée au sujet de ce financier, n'avait pas encore eu l'occasion de contempler ses traits; cette occasion vient de lui être offerte.

En effet, en attendant le jour peut-être lointain où s'ouvrira le procès actuellement en cours d'instruction, Boulain a comparu devant la Chambre des appels correctionnels, sur son opposition à un arrêt par défaut qui, pour infraction à la loi sur les Sociétés, l'a condamné à dix-huit mois de prison, arrêt augmentant de six mois la peine d'une année d'emprisonnement prononcée en première instance.

C'est, comme on a pu le constater à l'audience, un homme d'assez forte corpulence, d'aspect plutôt vulgaire, à la face rubiconde, à la physionomie joviale. Mais, malgré son air épais et bon enfant, on reconnaît vite en lui le type du brasseur d'affaires finaud, madré et plein de ressources.

Il a tenu tête au président avec une parfaite aisance et un aplomb imperturbable, ayant répondu à tout, ne se laissant pas démonter un instant. Il a dit entre autres choses: « J'ai tous les courages, même celui de m'accuser si j'étais coupable. »

Boulain, par exemple, après sa récente évasion, pendant sa liberté précaire, avait eu le courage de sacrifier sa superbe moustache pour se rendre méconnaissable: il s'est empressé de satisfaire sa légitime coquetterie en la laissant repousser en prison... et elle a repoussé vigoureusement.

LE MUSÉE DANIEL DUPUIS A BLOIS

La ville de Blois inaugure, demain dimanche, sous la présidence de M. le ministre de l'Instruction publique, un musée où sera groupé l'œuvre du maître graveur en médailles, Daniel Dupuis, prématurément enlevé à son art en 1899 dans les conditions tragiques que l'on se rappelle.

Daniel Dupuis était originaire de Blois, où il était né en 1849. A sa mort, son frère, l'architecte Elysée Dupuis, mû par un pieux sentiment, réunit toutes les esquisses, toutes les épreuves susceptibles de donner, du talent du regretté médailleux, une idée complète et les donna à sa ville natale. La municipalité blésoise accepta avec reconnaissance ce présent, et installa la collection dans une des salles de son admirable château historique.

Nous reproduisons trois des médailles qui font partie du musée Daniel Dupuis. La première est celle qui lui valut son prix de Rome en 1872. — le concours qui précéda celui où M. O. Roty fut à son tour couronné. Les deux autres, plus récentes, la médaille de l'Exposition de 1889 et la médaille de la Monnaie, que Daniel Dupuis dota de tant de beaux coins bien avant l'époque où il lui fournit le modèle des pièces de billon. Ces deux dernières œuvres sont très caractéristiques du talent de Daniel Dupuis.



Le banquier Boulain en police correctionnelle.

Il fut de ceux qui contribuèrent le plus à la renaissance de l'art du graveur en médailles, qui nous a dotés, en ces vingt dernières années, de tant de productions charmantes.



Soldat spartiate préparant ses armes avant le combat des Thermopyles (Prix de Rome de Daniel Dupuis).

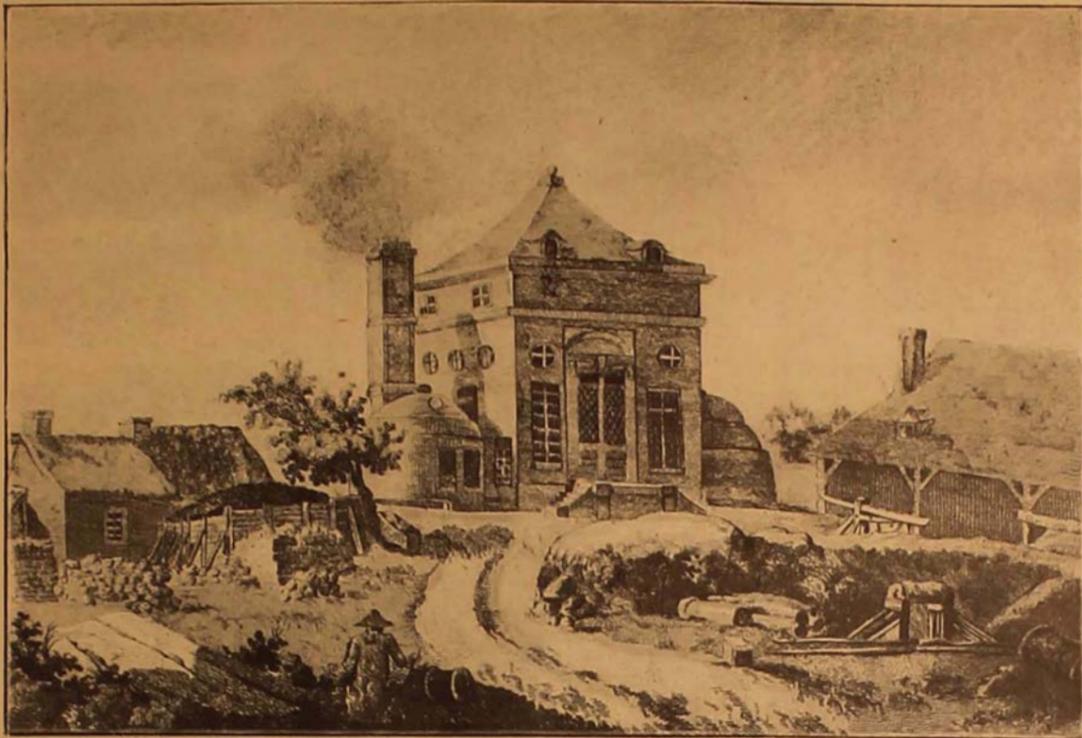


Médaille de l'Exposition Universelle de 1889.



Médaille de la Monnaie de Paris.

Trois pièces du Musée Daniel Dupuis qui va être inauguré au château de Blois le 9 novembre. — Photographies Rochas.



Pavillon de la pompe à feu de Chaillot en 1781. — Fac-similé d'une gravure de l'époque.

LA POMPE A FEU DE CHAILLOT

On est en train de démolir un petit bâtiment de peu d'importance et sans aucune valeur d'art. Les Parisiens le connaissent à peine. Son entrée principale donnait sur un des côtés de la place de l'Alma, discrète, dissimulée derrière les marronniers. Il avait une autre entrée sur le quai Debilly, d'où, derrière un petit mur, un assez beau groupe d'arbres prolonge la verdure du quai. Mais quand on monte l'avenue du Trocadéro, l'on aperçoit encore, en contre-bas, une sorte de pavillon Louis XVI, flanqué de deux cheminées d'usine et portant à son fronton la date : 1781.

Cet édifice, devenu inutile, sans caractère bien déterminé, à la fois administratif et industriel, fut cependant célèbre, et la date de son fronton est capitale pour l'histoire des eaux de Paris.

Peu d'événements firent plus de bruit à la fin de l'Ancien Régime que l'essai de la pompe à feu de Chaillot, le 8 août 1781, en présence du lieutenant de police. Les Parisiens — chose invraisemblable — allaient donc avoir de l'eau ! Jusque-là, tant par l'aqueduc de Belleville, les aqueducs du Pré-Saint-Gervais et d'Arcueil ou par les pompes hydrauliques de Notre-Dame et de la Samaritaine, 2.600 mètres cubes devaient suffire à près de 800.000 habitants qui ne voulaient pas s'empoisonner avec les eaux des puits parisiens dont l'infection était célèbre dans toute l'Europe. Les fontaines, la moitié de l'année à sec, n'étaient qu'une « source » de plaisanteries pour les chansonniers. Depuis le milieu du dix-huitième siècle, on ne cessait de songer au moyen d'amener dans la ville une plus grande abondance d'eau, aussi nécessaire pour les rues que pour les habitants. L'ingénieur Deparcieux et, après lui, Perronet avaient exécutés des projets très intéressants, afin de capter les eaux de l'Yvette et de la Bièvre. Mais cela devait coûter 8 millions, et la ville était hors d'état de risquer pareille entreprise. C'était en 1769 : la même année, le chevalier d'Auxiron eut déjà l'idée des pompes à feu, par lesquelles Londres était abondamment pourvu ; en 1771, les sieurs Vachette et Langlois proposèrent d'établir des pompes à manège sur des bateaux. Enfin, en 1776, les frères Perier demandèrent l'autorisation de lancer un prospectus qui leur permit d'installer une pompe à feu à leurs risques et périls.

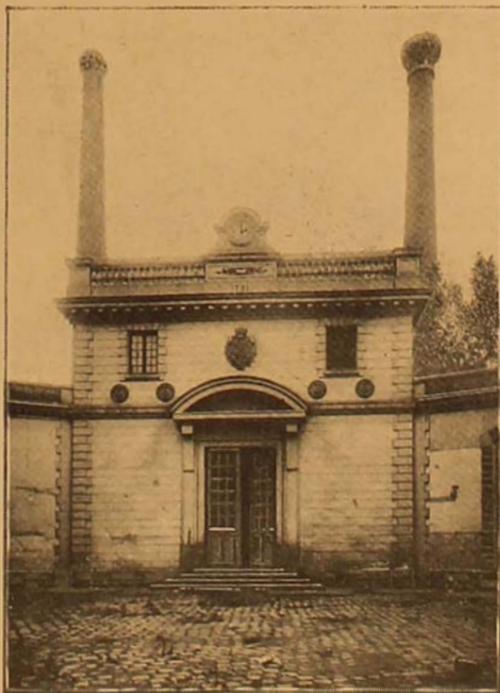
La concession leur fut accordée l'année suivante. Ils formèrent une société au capital de 1.440.000 livres et, en 1781, en même temps qu'ils inauguraient leurs pompes au bas du village de Chaillot, ils lancèrent leur fameuse brochure intitulée : *Prospectus de la fourniture et distribution des eaux de la Seine à Paris, par les machines à feu*. Beaumarchais, en fut, dit-on, tout comme du *Mariage de Figaro*, le génial auteur.

On y lisait : « Les avantages immenses de cette entreprise seront d'avoir à fort bon marché, dans tous les temps de l'année et sans interruption, de l'eau de Seine en telle quantité qu'on voudra ; de se procurer des bains chez soi sans frais et sans embarras ; surtout d'avoir un secours toujours prêt pour arrêter un incendie naissant, où il suffit souvent d'être, au premier instant du mal, à portée d'une très petite quantité d'eau ; pour entraîner dans les égouts les glaces à demi fondues qui

séjournent dans les rues, les tiennent impraticables et rendent la ville souvent si malsaine pour le peuple entier qui l'habite... »

M. Tesson, duquel la *Commission du vieux Paris*, dans son procès-verbal du 13 mars 1902, a publié un intéressant historique sur la Pompe à feu de Chaillot, remarque « qu'on ne peut s'expliquer le choix bizarre de cet emplacement, en aval de Paris. » Mais le prospectus avait déjà répondu à cette critique : « La Compagnie prie le public d'observer que la prise d'eau se fait fort au-dessus du grand égout de Paris. — ... La délicate attention qu'elle a eue de placer ses premières machines à plus d'une demi-lieue de la Ville, au seul endroit où l'affluence des eaux est très considérable, et où elle peut élever ses réservoirs assez haut pour dominer la ville entière, quoiqu'il lui en coûtât la dépense d'une longue suite de tuyaux employés seulement à ramener l'eau dans Paris, montre avec quel soin elle a cherché à prévenir toutes les objections raisonnables. »

Le prospectus n'oublie pas la fibre patriotique : « La Compagnie... a osé dépenser plus de 2 millions à l'acquisition des terrains, des matériaux, etc..., surtout à l'achat et à l'importation de tous les tuyaux et cylindres qu'elle s'est vue forcée de tirer d'Angleterre ; et plus douloureusement encore à traiter avec un Anglais établi à cent vingt milles de Londres et qui venait d'obtenir, au mois d'avril 1778, le privilège exclusif d'établir des machines à feu dans toute la France... La Compagnie française a donc eu besoin d'aller à Birmingham acheter de cet Anglais le droit de faire à Paris des machines qu'il n'y faisait pas lui-même... » (Cet Anglais était sans doute Watt, qui venait de perfectionner la machine



Le même pavillon restauré en 1852.

à vapeur.) « Elle se flatte aujourd'hui de mériter enfin la bienveillance du gouvernement et la reconnaissance de ses concitoyens, en leur offrant au plus bas prix, sous la forme d'une souscription volontaire, autant d'eau pour le service public et dans les maisons particulières que les besoins ou les convenances pourraient exiger. »

Thiéry, l'auteur du *Guide des étrangers à Paris*, en 1787, nous apprend « que la bonne qualité de ces eaux a été reconnue par l'analyse qui en a été faite par MM. de la Société royale de médecine. »

Ce ne fut qu'au mois de juillet 1782 que les eaux furent pour la première fois conduites à la fontaine de la porte Saint-Honoré, par un tuyau qui desservait tout le boulevard du Nord jusqu'à la rue du Temple. Le premier robinet au-dessus duquel fut inscrit : *secours pour les incendies*, était placé rue de Chaillot, à côté de l'église. Les porteurs d'eau à bricoles et les conducteurs à tonneaux allaient s'approvisionner à Chaillot, au Roule, à la porte Saint-Honoré, à la Chaussée-d'Antin, à la porte Saint-Denis et rue du Temple. Quelque temps après on construisit la pompe du Gros-Caillois, qui desservit de la même manière la rive gauche par le boulevard du Midi.

Les machines se composaient de deux pompes aspirantes et refoulantes. L'une s'appelait *Constantine*, du nom de M. Constantin Perier, l'autre *Augustine*, du nom de son frère Auguste. Ces deux machines, nous apprend M. Tesson, représentaient la force la plus considérable que la vapeur actionnait alors en France : 70 chevaux ! Elles étaient à simple effet et à mouvement alternatif : les tiges des pistons et des pompes étaient reliées à un massif balancier en charpente, par des chaînes à mailles plats. Les chaudières étaient des plus défectueuses : en 1805, on les perfectionna ; on sut réduire notamment de plus d'un tiers la dépense de combustible.

Les pauvres frères Perier n'eurent guère la récompense de leur initiative. Les actions de la compagnie, après avoir été émises à 1.200 livres, montèrent jusqu'à 4.000 livres. Mais Mirabeau entreprit contre elle et contre Beaumarchais une campagne furibonde. Il y avait un tas de gens à cette époque qui cherchaient des concessions d'adduction et de distribution d'eau et qui avaient été désolés de la réussite des frères Perier. Mirabeau les soutint. Les actions finirent par tomber à rien. La déchéance de la concession fut décrétée et les pompes à feu administrées par la ville. Les Perier, auxquels étaient dues les premières possibilités d'hygiène et d'assainissement dans Paris, moururent peu après de misère et de chagrin.

Augustine et *Constantine* ne cessèrent de fonctionner la première qu'en 1852 et la seconde en 1853, vénérables reliques pour l'histoire de la science industrielle. Elles auraient très bien fait dans une « rétrospective » centennale d'une des dernières Expositions ; mais elles tenaient trop de place et on dut les démolir, lorsqu'on les remplaça par des machines plus modernes 320 chevaux qui elles-mêmes, ces dernières années, n'avaient qu'un service intermittent.

Voici le volume d'eau dont jouissaient les Parisiens avant l'ouverture du canal de l'Ouercq, au commencement du dix-neuvième siècle :

Eau du Pré-Saint-Gervais.....	173 m. c.
Eau de Belleville.....	115 —
Eau d'Arcueil.....	960 —
Eau de la Samaritaine.....	403 —
Eau de la pompe Notre-Dame.....	961 —
Eau des pompes à feu de Chaillot.....	4.165 —
Eau des pompes du Gros-Caillois.....	1.344 —
Total.....	8.081 m. c.

Or la consommation actuelle dépasse 300.000 mètres cubes... et elle n'est pas suffisante !

Telles sont les constatations suggestives auxquelles amenait la vue de ce petit pavillon Louis XVI de Chaillot, « bâtiment très solide et d'un caractère analogue », disait Thiéry, que n'auront certainement pas les maisons de rapport qui vont le remplacer.

ROBERT DE SOUZA.

NOTES ET IMPRESSIONS

Il y a des temps où, cesser d'être ministre, c'est prouver qu'on est digne de l'être. J.-ERNEST-CHARLES.

Les médiocrités croient égaler le génie en dépassant la raison. LAMARTINE.

L'apparence de la force est la moitié de la force. JULES SIMON.

Vivre et laisser vivre les autres, même les hommes et les idées que l'on n'aime pas, c'est tout le libéralisme. V. CHERBULIEZ.

La métropole s'attache à ses colonies, comme une mère à ses enfants, en raison de leur éloignement même et des sacrifices qu'elles lui coûtent.

Les pires ennemis de la vérité, ce ne sont pas les erreurs, ce sont les demi-vérités. G.-M. VALTOUR.

PIÙ BAS

— Si je vous racontais une petite histoire ? fit, au dessert, mon ami Jacques D..., l'avocat bien connu, dont la verve railleuse prenait quelquefois plaisir à mettre en défaut l'impassibilité de la Justice.

Un ah ! de satisfaction partit de la bouche de tous les convives, comme s'ils eussent eu hâte de respirer librement, après une contrainte de tenue un peu trop prolongée.

— Mais celle-là, ajouta-t-il sur un ton d'excuse comique, pourrait se raconter devant des jeunes filles.

— Bah ! fit avec incrédulité un confrère qui semblait habitué, de la part de Jacques, à des récits plutôt faits pour les célibataires de l'autre sexe.

— Tant pis ! proféra gravement un monsieur sévère dont la lèvre rigoureusement rasée, servant de trait d'union à deux longs favoris blancs, annonçait un magistrat de l'ancienne école.

— Oh ! ne vous y fiez pas, intervint à son tour M^{me} D..., la charmante maîtresse de la maison, en jetant autour de la table un regard circulaire comme pour s'assurer qu'en effet il n'y avait pas là de jeunes oreilles virginales.

— Ma femme a toujours peur ; Dieu sait pourtant, dit Jacques, si je m'ingénie toujours à gazer mes récits !

— Un petit saint, c'est entendu !

Et les invités souriaient de cette familière altercation entre mari et femme, dont M. et M^{me} D... étaient coutumiers.

— Au fait ! dit un invité.

— Voici... C'était à Turin, où quelques Français se trouvaient réunis à pas mal d'étrangers, dans la salle à manger d'un des grands hôtels de la ville. On venait de clore un congrès pour l'avancement de quelque chose. Quelle chose ? Je ne sais plus guère ; mais le but du Congrès était atteint, puisqu'on avait vu du pays, un beau pays, qu'on avait beaucoup parlé et qu'on se réunissait à une table de banquet, le banquet étant le complément indispensable de tout congrès qui se respecte. A celui-là donc se trouvaient assis des gens de toute nationalité, parlant toutes les langues à voix très haute, et tous écorchant plus ou moins la nôtre qui se laissait faire et nos oreilles qui saignaient un peu.

Il vint un moment où le bruit fut vraiment infernal, et, vers le café, l'atmosphère, grâce aux fumeurs, devint d'une telle opacité, que moi, qui déteste la fumée, j'éprouvai le besoin de sortir pour respirer un peu.

Ce fut un véritable soulagement.

La galerie dans laquelle je me trouvais était éclairée par le gaz (on n'en était pas encore à l'électricité) et, sur toute la longueur de ce couloir, à des distances égales, s'ouvraient des portes numérotées sur des chambres de voyageurs.

Quand je dis qu'elles s'ouvraient, c'est une manière de parler. Elles étaient toutes closes, sauf une seule, presque en face de la salle à manger.

Celle-là, à vrai dire, contrairement au proverbe, n'était ni ouverte, ni fermée, et c'est ce qui attira mon attention. Elle était entre-bâillée, et de plus elle était agitée d'un très léger mouvement, comme si elle eût hésité à s'ouvrir ou à se fermer complètement. Il n'y avait pas à supposer que ce fût le fait de la porte elle-même, bien que les poètes attribuent une sorte d'âme aux objets inanimés. Quel était donc son invisible moteur ? Je n'eus pas longtemps à me poser la question.

Ma main n'avait pas encore quitté le bouton de la porte de la salle à manger, je crois même qu'elle l'avait repris, et s'y maintenait plus qu'il n'était nécessaire, précisément parce que mes yeux étaient fixés sur la porte agitée, lorsque celle-ci sembla prendre un parti : celui de s'ouvrir ; très peu, très peu, mais assez cependant pour laisser apercevoir, sur un fond d'obscurité, une tête, une jolie tête féminine, s'avancant à demi, comme craignant d'être vue et voulant être vue...

Que signifiait ce manège ? car il était évident qu'il y avait manège, et les suites m'en paraissaient trop agréables pour ne pas y croire. Non seulement, en effet, la jolie tête se montrait ; ses yeux, dont la lumière de la galerie ne me permettait pas de distinguer la couleur, me lançaient d'indiscutables invitations ; mais ses lèvres, très rouges, sur de belles dents blanches qu'elles laissaient bien voir, dessinaient un sourire d'une bienveillance pleine de promesses. Elles me parurent même

s'entr'ouvrir à un certain moment pour prononcer une ou deux syllabes que le bruit insupportable d'à côté m'empêcha de distinguer complètement.

L'apparition était délicieuse et je constatai dans cet instant combien l'imagination peut faire de chemin en quelques secondes. Le chemin dans lequel la mienne s'avancait était d'ailleurs tout tracé. Que se figurer sinon la plus inattendue des bonnes fortunes, à laquelle il n'y avait à reprendre qu'une chose : sa trop grande facilité.

Mais quoi ! J'étais jeune, je voyageais dans le pays des passions vives, des femmes brunes et jolies.

Peut-être celle-ci m'avait-elle rencontré dans le va-et-vient de l'hôtel, rencontré et par conséquent remarqué... Comment, il est vrai, avait-elle pu deviner que j'allais sortir de la salle à manger à ce moment précis, et s'était-elle trouvée là juste à point pour me voir ?... Mystère ! Puis, je n'eus pas le temps de m'en dire si long. La femme était là, séduisante, attirante ; il n'y avait qu'à se laisser faire, et même à y aider un peu.

Je lâchai donc enfin mon bouton de porte et je m'avancai sur la pointe du pied, avec une infinie précaution, répondant au sourire par un sourire, m'assurant bien du vide du couloir avant d'en opérer la traversée.

Ce que je craignais un peu à ce moment, c'est une retraite de l'adversaire, chez qui j'avais cru surprendre un mouvement de recul ; mais la porte s'entr'ouvrant un peu plus large se chargea elle-même de dissiper tous mes doutes et de raffermir mes résolutions. En même temps que la tête se retirait, je pus apercevoir un joli bras blanc qu'une manche courte de peignoir rose couvrait à peine jusqu'au coude. Le peignoir tombait flottant, traînant à terre, mais le corps se retranchait tout entier derrière la porte, sur laquelle on sentait que, tandis que la main la retenait, l'épaule était légèrement appuyée. La chambre était plongée dans une demi-obscurité qui laissait supposer l'existence d'une veilleuse allumée. On avait dû abandonner le lit pour venir m'ouvrir, en passant rapidement un peignoir : c'est ainsi du moins que j'arrangeais les choses.

Il y eut alors un geste exquis. Le joli bras blanc se replia, la main s'éleva à la hauteur de la bouche et l'index fuselé de la jeune femme vint se poser délicatement sur ses lèvres, et en même temps que ses yeux s'agrandissaient comme pour m'adresser une recommandation muette, ses lèvres s'entr'ouvrirent à nouveau et cette fois je distinguai les paroles, sans doute les mêmes que tout à l'heure, dites à mi-voix pour moi seul :

— Più bas !

Un mot italien et un mot français : ce qui prouvait à la fois qu'elle était Italienne et qu'elle me savait ou m'avait deviné Français ! Quant au sens, il était clair. Cela signifiait évidemment : pas d'imprudence ! N'allez pas nous faire surprendre ! Le bonheur est à ce prix. Mais bah ! dans la salle à manger, les congressistes faisaient un tel vacarme que le bruit de mes pas ne risquait pas d'être entendu. N'importe, je redoublai de précaution et je traversai le couloir en effleurant les tapis.

Je me trouvais maintenant tout près de ma voisine, je sentais son souffle sur mon visage et il m'était possible de la contempler. Ses yeux étaient d'un noir ardent dont l'éclat était cependant tempéré par une tendresse d'expression singulière ; ses fins sourcils, dont l'arc était nettement dessiné, se contractaient légèrement comme pour implorer quelque chose, et, dans son sourire, il y avait à la fois de la caresse et de la prière ; j'en étais tout enveloppé et un peu surpris. Quant à ses cheveux, noirs et d'une abondance massive, il était certain qu'ils avaient été dénoués pour la nuit, puis rattachés en hâte au moment où la jeune femme s'était décidée à venir à ma rencontre.

La vision m'apparaissait tangible et j'allais résolument pousser la porte quand elle l'ouvrit elle-même doucement et j'avancai d'un pas, comme elle semblait m'y convier. Ma main allait se poser sur la sienne ; mais, par je ne sais quel geste habile et souple, et sans affectation d'aucune sorte, elle se déroba et me fit un deuxième signe qui commandait encore le silence... Puis alors, ce fut elle qui posa presque une main sur mon bras au point d'effleurer ma manche, tandis que son autre main s'allongeait du côté de l'obscurité où son joli index tendu me désignait quelque chose.

Il me fallut un moment pour m'habituer à la pénombre ; la veilleuse éclairait à peine ; mais, au bout d'une seconde, je distinguai un lit défait et devant ce lit... un berceau. Des rideaux de mous-

seline entr'ouverts y laissaient apercevoir, entourée à demi dans la blancheur des draps, une petite tête, et aussi une main mignonne qui ressortait et, à chaque éclat de voix venu du dehors, sursautait...

— Più bas ! me répéta la jeune femme, avec le geste délicieux du doigt posé sur les lèvres, et, me regardant avec supplication, elle me montra la porte de la salle à manger, en se bouchant les oreilles avec les deux mains. Il est de fait que mes collègues du Congrès faisaient un bruit épouvantable. Je murmurai tout bas à la jeune femme quelques mots pour l'assurer que j'allais essayer de les faire taire. Me comprit-elle ? Je ne sais ; mais elle me sourit ; je lui souris, et je ne sais comment, insensiblement poussé dehors, je me retrouvai dans la galerie, la porte de la chambre à nouveau entre-bâillée, comme tout à l'heure, avec la jolie tête sur le fond d'obscurité... puis, je saisis un autre geste qui ressemblait presque à un baiser, avec ce mot : *Grazie*, délicieusement doux et reconnaissant.

Et c'était là toute ma bonne fortune ! J'étais un peu déconfit ; mais, ma foi ! j'eus vite fait de regretter mon rêve, trouvant que la réalité avait été beaucoup plus charmante et plus originale, et que la jolie vision valait mieux qu'une vulgaire aventure.

Quant à obtenir le silence de mes congressistes, il n'y fallait pas songer. On ne pouvait que déplacer leur bruit en les entraînant au dehors : c'est ce qui se fit peu à peu.

Voilà ma petite histoire. Est-elle assez pour les jeunes filles ?

— Tout est relatif, opina sentencieusement l'homme grave à tête de magistrat.

— Buons à la vertu de Jacques D..., proposa l'un des convives.

— Quoique involontaire, soit ! dit un autre ; et à la grâce du berceau !

LUCIEN PATÉ.

DEUX ANS APRÈS

DANS LES RUINES DE L'EXPOSITION

Qui le voudrait croire, si la photographie n'était pas là pour l'attester ? Deux années, tout juste, après la fermeture de l'Exposition de 1900, le Champ de Mars presque en son entier demeure enclos de palissades, défendu aux promeneurs, et la moitié de sa surface est encore couverte de palais, ou plutôt de vestiges de ce qui fut des palais. Et lentement, sous les injures des intempéries, ces ruines s'effondrent et se désagrègent. Les vents et les pluies sont même les seuls démolisseurs qui y travaillent et, depuis des mois, les trois gardiens de la paix préposés à la garde de ces espaces déserts n'y ont pas vu un seul ouvrier.

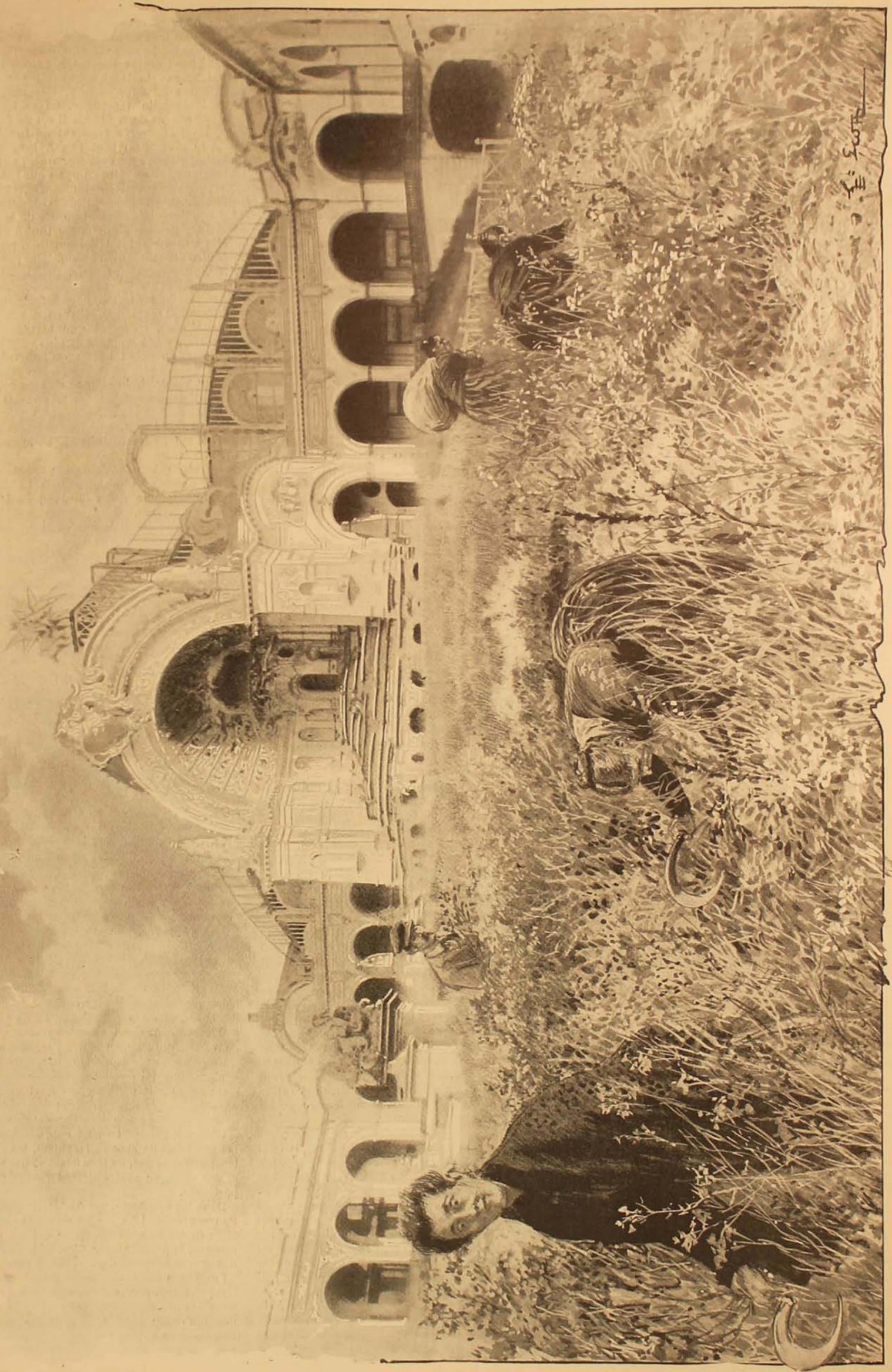
N'allez pas croire, cependant, qu'on a oublié là ces murailles de carton-pâte et ces toitures de verre, ni que les fonctionnaires de la dernière Foire du monde ont abandonné leur poste désinvoltes et croyant leur besogne achevée. Non, car les fonctionnaires sont toujours en fonctions, et, dans la grande bâtisse de l'avenue Rapp, qui continue d'abriter les services du Commissariat général, ils attendent paisiblement au fond de leurs fauteuils... sans doute que l'approche d'une autre Exposition les oblige à jeter bas ce qu'ils ont conservé de la précédente. Et de bonne grâce ils délivrent à ceux que tentent les aventures le petit carré de carton qui leur permettra l'accès des « chantiers ».

Besogne peu absorbante car bien rares sont les explorateurs qui osent se hasarder dans ces steppes.

On ne saurait imaginer en quel état ces deux années de jachère ont mis une promenade qui comptait autrefois parmi celles dont Paris s'enorgueillit.

Dans les palais, il serait imprudent de se risquer : les murailles de stuc se lézardent, les planchers croulent ; à chaque pas, un trou béant s'ouvre sous les pieds, et une consigne sévère défend l'accès des galeries supérieures.

Dans les « jardins », par contre, on peut se promener. Pauvres jardins ! Au lendemain de la clôture, les jardiniers en ont enlevé tout, de ce qui les parait, qu'avait respecté le précoce hiver. C'est maintenant une brousse, une savane échevelée, où en certains endroits un homme de moyenne taille a de l'herbe jusqu'aux épaules ; où les bosquets déjà revêtent des apparences de forêt vierge, avec des entrelacements de lianes et de ramures folles ; quelque chose d'abandonné, de sauvage, et sur quoi, peu à peu, la nature a repris ses droits. Un botaniste y pourrait faire ample moisson et je regrette de n'avoir



DEUX ANS APRÈS LA FERMETURE DE L'EXPOSITION. — Les herbages du Champ de Mars.

pas assez de loisir pour élaborer en ce moment, une « flore du Champ-de-Mars ». Il y aurait de quoi écrire un joli petit volume.

La plupart des espèces végétales du terroir parisien sont représentées là : dans le bassin où croupit l'eau des dernières pluies, voici des mousses en tapis velouté, des roseaux, déjà forts à supporter un roitelet. Dans la plaine, si j'ose dire ainsi, voici des mauves, des légumineuses, du séneçon, pour les petits oiseaux ; voici de la laitue sauvage, de la camomille, des folles avoines desséchées et vingt graminées différentes ; voici même des champignons de prairie, vénéneux, ceux-là ; mais pour en voir de meilleurs, il suffit d'aller jusqu'en bordure de l'avenue Rapp, là où un agent de police industrieux a établi, sur un tas de débris, une couche superbe et bien venante de champignons roses. Des herboristes viennent s'approvisionner ici : à cette place qu'on vous montre, au bord de la fontaine, vivait naguère un pied de « bouillon blanc » ou molène, dont les infusions ont guéri dans le quartier plusieurs catarrhes, et un brave homme vient périodiquement arracher des bardanes pour soigner ses rhumatismes. Rien ne se perd,



L'escalier du Château-d'Eau.

essore un aigle, voletent des cailles, déboule un lapin. Et ce passe-temps de braves gens commente plus spirituellement que toutes les chroniques l'état actuel du Champ de Mars.

Pour justifier son inaction, l'administration dit attendre une convention à intervenir entre l'Etat et la Ville de Paris, relativement à l'aménagement futur du Champ de Mars. Mais comme, sur l'emplacement du pavillon même de la Ville, au Cours-la-Reine, la situation est exactement la même, et le désordre pareil, on est bien forcé de supposer qu'elle a d'autres raisons de se croiser les bras. Seulement, lesquelles ! voilà !... G. B.



Une fresque inspirée à un gardien par l'aspect des lieux.

et l'on peut voir, par les beaux après-midis, des garçons nourrisseurs ramasser du regain pour leurs bestiaux, ou de braves femmes cueillir de l'herbe pour leurs lapins.

Les épigraphistes, comme les botanistes, pourraient couler ici de profitables heures. Sur les murailles encore debout, mainte inscription votive ou commémorative sollicite leur attention. Celle-ci, par exemple, qu'à l'emploi du verbe au présent on reconnaît aisément pour contemporaine de la dernière année du dernier siècle, d'une époque de joies délirantes : *L'Exposition est un beau jour*. Il en est de plus récentes et la série journalièrement s'en enrichit. C'est ainsi que, dans un coin du palais de la Mécanique, les agents de service, que l'aspect même de ces lieux dont ils ont la garde induit à des pensées bucoliques et cynégétiques, ont figuré, chacun, au jour le jour, apportant sa contribution, une chasse mouvementée, où, sous le fusil d'un de leurs collègues, et sous le nez de son chien *Miro* trotte un lourd sanglier,



DEUX ANS APRÈS... — Une savane sur l'emplacement du Pavillon de la Ville de Paris, au Cours-la-Reine

HISTOIRE DE LA SEMAINE

(26 octobre-2 novembre.)

FRANCE

La Chambre des députés a nommé deux grandes commissions de trente-trois membres : la Commission chargée d'examiner les questions relatives aux congrégations et la Commission du budget.

La Commission des congrégations, élue par les bureaux, au scrutin de liste, est entièrement composée de ministériels de nuances diverses; les groupes de la minorité ont formellement refusé les huit sièges qui leur avaient été offerts et se sont abstenus de prendre part au vote. M. Ferdinand Buisson, député radical de la Seine, ancien directeur de l'enseignement primaire au ministère de l'Instruction publique, a été choisi comme président.

La Commission du budget, élue suivant la procédure ordinaire, à raison de trois commissaires par bureau, comprend vingt-deux ministériels et onze membres de l'opposition; la majorité compte deux socialistes, MM. Jaurès et Sembat; la minorité, un seul membre de la droite, M. Denys Cochin.

M. Doumer, qui fut, on s'en souvient, ministre des Finances, a été porté à la présidence par 26 voix sur 33. C'est, pour l'ancien gouverneur général de l'Indo-Chine, une brillante rentrée parlementaire. Toutefois, son élévation à cette situation importante ne rencontre pas l'approbation unanime du « bloc républicain »; elle a même provoqué, au point de vue politique, une protestation véhémentement de M. Jaurès, le leader du parti socialiste.

Le Sénat, après la Chambre, a eu ses interpellations sur les congrégations et la fermeture des écoles libres. Ce débat, qui a occupé deux séances et où l'on a, d'ailleurs, échangé des arguments déjà connus, a fourni à M. Clémenceau de faire ses débuts à la tribune, comme sénateur. Même résultat qu'au Palais-Bourbon, c'est-à-dire vote, par 163 voix contre 90, d'un ordre du jour approuvant les déclarations du gouvernement.

La grève générale des mineurs continue dans un calme relatif et sans incident notable.

Quant aux négociations engagées, en vue d'un arbitrage, pour mettre fin au conflit, elles se poursuivent activement. Interrogé, à la Chambre, par M. Jaurès, sur l'état de ces négociations, le Président du Conseil a déclaré qu'il avait rencontré chez les Compagnies et chez les mineurs, un égal désir d'arriver à une entente à la réalisation de laquelle il emploie tous ses efforts.

Le gouvernement a décidé en Conseil des ministres de suspendre le traitement du cardinal Perraud, évêque d'Autun, en raison d'un discours prononcé dernièrement par ce prélat aux fêtes d'Orléans.

ÉTRANGER

Le prince héritier de Danemark est arrivé le 27 octobre à Potsdam. L'empereur et la presse allemande lui ont souhaité la bienvenue la plus cordiale. Sans s'exagérer la portée de cette visite et y voir le prélude d'une alliance impossible, on doit constater du moins qu'elle atteste un désir réciproque de cultiver entre Copenhague et Berlin des relations amicales.

Le général Dewet s'est embarqué pour l'Afrique du Sud, laissant Botha et Delarey en Angleterre.

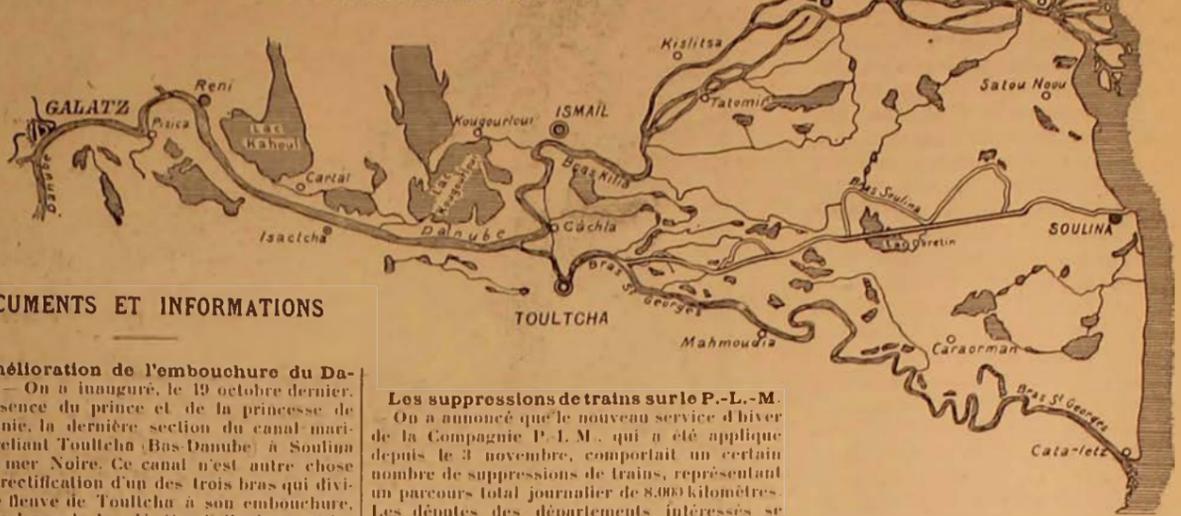
Un incident anglo-turc s'est produit à Aden où la Porte avait fait occuper militairement un territoire contesté. Les troupes ont été retirées et des négociations sont en cours pour la délimitation.

Autre conflit de la Turquie avec l'Italie, à la suite d'actes de pillage commis par les pêcheurs de Middy (côte arabe) dans les îles italiennes Dholak, en face de Massada.

Le bombardement de Middy a été annoncé puis démenti.

Une nouvelle recrudescence d'activité se manifeste dans la zone volcanique de l'Amérique Centrale. Au Guatemala notamment, on signale de sérieuses éruptions qui ont enseveli sous les cendres les plantations de café.

Carte des bouches du Danube et du canal maritime de Souline.



DOCUMENTS ET INFORMATIONS

L'amélioration de l'embouchure du Danube. — On a inauguré, le 19 octobre dernier, en présence du prince et de la princesse de Roumanie, la dernière section du canal maritime, reliant Toulcha (Bas-Danube) à Souline sur la mer Noire. Ce canal n'est autre chose que la rectification d'un des trois bras qui divisent le fleuve de Toulcha à son embouchure, et dans lesquels les dépôts d'alluvions et les courbes brusques et nombreux rendaient la navigation très difficile. Le bras le plus important de ce delta du Danube est celui de Kilia, qui prend naissance à 45 milles de l'embouchure et se dirige vers le nord-est, en formant frontière entre la Roumanie et la Bessarabie russe. Celui du Sud, dit de Saint-Georges, est célèbre par ses pêcheries; enfin le bras intermédiaire, ou de Souline, qui court directement de l'ouest à l'est, quoique moins important que les deux autres, puisqu'il ne reçoit que 7 000 du volume total des eaux, est celui dont on a entrepris la rectification pour en faire un canal maritime. Notre carte fait voir cette disposition du delta du Danube, ainsi que les coupures exécutées dans le bras de Souline. Ces coupures sont au nombre de dix. Les travaux ont duré trente-quatre ans (1868-1902), pendant lesquels on a eu à draguer et à déblayer 25 millions de mètres cubes de terre et de sable. On a ainsi établi un canal de 5^m,48 de profondeur minimum, supprimant 27 courbes et raccourcissant de 22 kilomètres la distance de Toulcha à la mer.

La brèche de Souline ainsi rectifiée présente quelque analogie avec le canal de Suez; comme lui, elle s'étend dans un pays plat coupé de lacs et elle assure à la navigation une voie toujours praticable.

Ce qui donne à ces travaux une importance exceptionnelle, c'est leur caractère international.

Le traité de Paris, du 30 mars 1856, après avoir établi la neutralité de la mer Noire, avait institué une commission européenne chargée de faire exécuter les travaux nécessaires pour dégager les embouchures du Danube et les mettre dans les meilleures conditions possibles de navigabilité. Pour couvrir les frais occasionnés par ces travaux, la commission était en même temps autorisée à percevoir des droits de navigation et de pilotage. Des traités ultérieurs ont prorogé et étendu, à diverses reprises, les pouvoirs de la commission internationale, qui est devenue aujourd'hui, en quelque sorte, permanente.

C'est donc l'œuvre de la commission internationale du Danube qui vient d'être définitivement inaugurée après l'achèvement de la dernière « coupure » rectificative du bras de Souline. Cette dernière coupure est dite du grand M, en raison de la forme affectée, par les méandres de l'ancien lit du fleuve aux abords du lac Obretin. L'ensemble des travaux effectués par la commission, de 1868 à 1902, s'élève à la somme totale de 36 millions 1/2.

En instituant la commission du Danube, les puissances signataires du traité de Paris s'étaient proposé d'ouvrir au libre commerce de toutes les nations la voie navigable la plus considérable de l'Europe. Avant la guerre de Crimée, le mauvais état de l'embouchure, les taxes et les quarantaines imposées aux navigateurs, nuisaient à l'exportation des produits agricoles, — particulièrement des céréales, — qui constituent la principale richesse des contrées baignées par le Danube. L'Angleterre, depuis l'adoption du régime du libre échange, vers 1835, souffrait surtout de cet état de choses. Aussi, dans le traité de Paris, cinq articles ont-ils été consacrés, sur son initiative, à la création de la commission du Danube et à la neutralisation du Delta du fleuve. C'est elle d'ailleurs qui devait en tirer le plus de profit. Pendant les dix dernières années (1891-1900), sur 15.000 bâtiments de toutes les nations sortis du Danube, 5.879, — plus du tiers, — battaient pavillon anglais, et sur un tonnage exporté de 15 millions de tonnes, l'Angleterre figure pour 8 640.000, — plus de la moitié. Quant à la France, elle occupe, dans cette statistique, une modeste place avec 315 navires et 400.000 tonnes; elle s'inscrit l'avant-dernière, parmi les sept puissances signataires du traité de Paris, représentées chacune par un délégué à la commission internationale du Danube.

Mais aussi quelle anomalie que celle qui consiste à faire partie d'un concert européen pour faciliter l'exportation des blés de Hongrie par le Danube et à opposer à ces mêmes grains une barrière douanière à leur entrée en France!

Les suppressions de trains sur le P.-L.-M.

On a annoncé que le nouveau service d'hiver de la Compagnie P.-L.-M., qui a été appliqué depuis le 3 novembre, comportait un certain nombre de suppressions de trains, représentant un parcours total journalier de 8.000 kilomètres. Les députés des départements intéressés se sont émus et l'un d'eux, M. Sarrien, a pris l'initiative d'une protestation. Les trains supprimés desservaient, pour la plupart, des lignes d'embranchement. On a fait porter les suppressions, de préférence, parait-il, sur les trains les moins utilisés par le public, soit à raison de leur heure trop matinale ou trop tardive, soit parce qu'ils doublaient d'autres trains à peu d'intervalle.

Il n'en est pas moins vrai que la suppression d'un train, si peu fréquente qu'il soit, apporte un certain trouble dans les habitudes des populations. On ne prend jamais tel train, mais on sait qu'il existe et qu'on pourrait le prendre; cela suffit pour qu'on y tiende. D'ailleurs, à une époque où tout progresse, une diminution dans la circulation est considérée comme un pas en arrière, comme un signe de déchéance de la région desservie, contre lequel il est naturel de voir s'élever des protestations.

Nous avons voulu connaître le motif de ces suppressions; il est bien simple; c'est la raison d'économie. Depuis l'an dernier, la diminution du trafic général a obligé le P.-L.-M. à recourir de nouveau à la garantie d'intérêt pour combler ses insuffisances de recettes, ce qui ne s'était pas vu depuis longtemps. C'est pour diminuer cet emprunt aux finances de l'Etat qu'elle a cherché à réaliser de nouvelles économies. D'où la suppression des trains des lignes secondaires faits en supplément du nombre réglementaire et qui n'étaient pas suffisamment utilisés.

Cette suppression porte exactement sur 7.200 kilomètres de trains secondaires et 500 kilomètres de trains de grandes lignes; représentant, à raison de 2 fr. 72 par train et par kilomètre une économie annuelle de près de 8 millions de francs, qui diminue d'autant la somme que la Compagnie pourra avoir à demander, l'an prochain, au budget de l'Etat.

Il y a donc là en présence, d'un côté, des intérêts locaux fort respectables et, de l'autre, une haute question d'intérêt général. Nous croyons savoir que, pour tout concilier, dans la plus large mesure possible, on a commencé à étudier au P.-L.-M. chaque cas particulier, d'accord avec les intéressés, pour améliorer la circulation sur les lignes secondaires, soit par l'admission des voyageurs dans certains trains de marchandises, soit par un remaniement complet du service.

Le ballon dirigeable Stevens. — Un aéronaute américain, M. Leo Stevens, vient de faire à Manhattan Beach deux ascensions avec un dirigeable présentant quelques particularités nouvelles. Disons de suite qu'il ne s'agit pas d'ascensions libres, l'aérostat ayant été maintenu par un câble robuste et n'ayant pas dépassé 45 mètres d'altitude.

Le corps du ballon Stevens a la forme classique en ogive avec extrémités ogivales; mais il est enfermé dans une enveloppe extérieure, et l'espace libre entre cette enveloppe et le ballon est rempli par de l'air insufflé par un ventilateur mû par le moteur. Pendant les ascensions, cet air, refoulé par l'expansion du ballon, retourne au moteur pour assurer le refroidissement des cylindres. De chaque côté de l'enveloppe extérieure se trouve un bâti recouvert de soie qui, pendant le mouvement ascensionnel, reste vertical et ne gêne pas l'ascension, mais qui, au moment de la descente, s'étend horizontalement et forme parachute sous la seule influence de la résistance de l'air.

La nacelle est fixée à l'enveloppe extérieure. Elle comporte un cadre rectangulaire en acier, au milieu duquel se trouve le moteur. L'aéronaute prend place immédiatement derrière. Le propulseur est à l'avant et le gouvernail à l'arrière. Un contre-poids cylindrique peut se déplacer le long d'un rail et permet de régler la direction du ballon dans le sens vertical.

L'enveloppe contenant l'aérostat a 26^m,21 de long et 6^m,70 de diamètre; le moteur est de 7 chevaux 1/2; les deux ailes formant propulseur ont une longueur totale de 1^m,48 sur 1^m,22 de large. Le gouvernail a 2 mètres de haut et 1^m,52 de large.

M. Stevens estime à 635 kilos la force ascen-

sionnelle de son ballon. Le poids de la machinerie est de 315 kilos.

La théorie du nègre. — M. Charles Carroll vient de faire paraître un ouvrage à Saint-Louis, aux Etats-Unis, qui, d'après ses dires, lui a coûté plus de 100.000 francs et quinze années de travail. Ce livre établit la « théorie du nègre ».

A vrai dire, quinze ans de travail et 100.000 francs de dépenses seraient peu de chose en échange d'une bonne théorie. Mais la théorie de M. Carroll est-elle bonne? Ceci reste problématique. En tout cas, elle est simple, comme toutes les grandes choses; elle se vend fort bien — ou plutôt le livre qui la renferme — et les éditeurs de M. Carroll n'hésitent pas à déclarer que ce livre est « le plus important ouvrage du siècle ». Quelle est donc la théorie du nègre? C'est que le nègre n'est point un être humain. C'est un animal doué de langage articulé et de mains pour qu'il puisse servir son maître, le blanc. Un singe perfectionné, pas plus. Des preuves, de mandera-t-on? Elles abondent, réplique M. Carroll. La Bible raconte que l'homme fut créé à l'image de Dieu, et qu'un seul couple fut formé. Ce couple était blanc, évidemment. Donc le nègre a dû être produit autrement. (M. Carroll ne dit pas par qui.) D'autre part, « l'étude scientifique » du nègre (on aimerait connaître l'auteur de cette « étude scientifique ») prouve que son organisme se rapproche bien plus de celui des animaux que de celui des hommes. Il y a des « différences vitales » entre le blanc et le nègre.

Le blanc a le cheveu long, fin, soyeux; le nègre l'a court; épais, laineux. Le crâne du blanc est long et étroit; celui du nègre court et large. Les dents du blanc sont perpendiculaires; le nègre les a obliques. Tout ceci prouve, clair comme le jour, que le nègre appartient à la famille des singes et a été créé avant Adam avec les autres animaux. La « théorie du nègre », qui est un fait important dans l'histoire naturelle explique des faits considérables de l'histoire religieuse. Pourquoi Caïn a-t-il mal tourné? Parce qu'il a épousé une négresse. L'épître de Juda prouve la chose de la façon la plus claire. Caïn a épousé une négresse, et ceci est la cause de tous ses maux. (Pourtant, Moïse en a fait autant, et cette mésalliance ne lui a point valu de défaire; mais ceci ne signifie sans doute rien aux yeux de M. Carroll.)

Telle est, très abrégée, et dans sa quintessence, la « théorie du nègre ». Le nègre n'est qu'un animal, un singe plus éduqué et plus docile, fait pour servir le blanc. L'ouvrage de M. Carroll se vend beaucoup dans les Etats-Unis du Sud où bon nombre d'Américains n'ont point attendu la venue de M. Carroll pour en user avec le nègre conformément à la théorie; c'est-à-dire comme des bêtes plus fortes avec des bêtes plus faibles.

La propagation des maladies contagieuses et les animaux domestiques. — Dans la lutte entreprise pour dépister et supprimer les agents de transmission des maladies contagieuses, il est certain que nombre de ces agents échappent encore à la perspicacité des hygiénistes, si l'on en juge par la difficulté de diminuer sensiblement la fréquence de ces maladies.

Une véritable découverte, dans cet ordre d'idées, vient d'être faite par un hygiéniste de Cleveland, aux Etats-Unis. Celui-ci s'est avisé, à juste raison, que les chiens et les chats, hôtes assidus des chambres de malades, devaient être des agents très redoutables pour la transmission de la variole. Ledit hygiéniste a donc fait rendre une ordonnance portant que les chats et les chiens d'un ménage où s'est déclarée la variole seront abattus immédiatement.

La mesure est radicale, trop radicale peut-être; mais l'observation est juste, et peut être étendue à d'autres maladies que la variole; à toutes les fièvres éruptives notamment, et aux infections transmissibles par les piqûres de puces.

Sans condamner à mort les chiens et chats des malades, il serait bon qu'on pût exiger leur exil temporaire des logis contaminés, après ample désinfection de leur pelage contagifère.

Un nouveau combustible. — *Handel's Museum* nous fait connaître qu'un botaniste anglais, M. E. Hutchins, considérant que l'eucalyptus fournit un bois à brûler de première qualité, propose de cultiver en grand cet arbre en Australie ou dans l'Afrique australe.

M. Hutchins s'est assuré que les eucalyptus, plantés dans les régions montagneuses des tropiques, peuvent fournir annuellement cinquante tonnes de bois à brûler par hectare, sans qu'on risque d'épuiser les plantations.

Le bois d'eucalyptus sec pèse 1.800 kilos au mètre cube, alors que le poids d'un même volume de houille n'est que de 1.500 kilos. Le pouvoir calorifique du premier combustible doit être au moins égal, sinon supérieur, à celui du second. Par un aménagement convenable des forêts d'eucalyptus des régions tropicales très pluvieuses, on pourrait vraisemblablement augmenter encore le rendement en bois à l'hectare, et si l'on considère l'étendue des territoires qui pourraient être ainsi plantés, on peut affirmer que le combustible récolté deviendrait un sérieux concurrent de la houille.

Cette concurrence, jointe à celle qui résulte de l'emploi du pétrole dans les chaudières, aurait une influence considérable sur le prix de la houille.

Une mère digne de ce nom. — Une Italienne, la signora Maddalena Granatta, qui vit à Nocera, un village situé à petite distance de Naples, est sans doute une des plus maternelles d'entre toutes les mères. Cette personne, pendant les dix-neuf ans qu'elle a vécus dans les liens conjugaux, a donné, en effet, le jour à 62 enfants, exactement: 62, dont 59 garçons et 3 filles. Comment elle s'y est prise? De façon très naturelle, mais en mettant les bonchées doubles, triples, et même plus grosses encore. Onze fois de suite, en neuf ans, elle a donné le jour à 3 jumeaux, ce qui nous fait 33 rejetons. Puis trois fois, elle a engendré 4 garçons: trois fois 4 font 12; 12 et 23 font 45. Là-dessus, elle s'est surpassée elle-même, en accouchant — en une fois — de 5 garçons et 1 fille: nous voici à 51. Ajoutez-y 12 autres enfants, nés isolément, pour changer: 51 + 11 = 62, en bonne arithmétique. Maintenant, Maddalena Granatta en a assez. Elle considère que sa tâche est terminée. Il faut ajouter que sa santé a mal résisté à d'aussi nombreuses épreuves, aussi la population s'est-elle émue: deux ou trois mille personnes ont signé une pétition par laquelle elles demandent au Gouvernement d'accorder à Maddalena Granatta, — pour la récompenser plutôt que pour l'encourager, d'ailleurs, — une pension viagère de 1.800 francs. La pauvre femme, âgée de cinquante-sept ans aujourd'hui, est incapable de gagner sa vie: elle mérite à coup sûr quelque sympathie.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Histoire d'Amour, par Paul Mariéton (Ollendorff, 3 fr. 50). — *Les Amants de Venise*, George Sand et Musset, par Charles Maurras (Fontemoing, 3 fr. 50). — *De La Vallière à Montespan*, par Jean Lemoine et André Lichtenberger (Calmann-Lévy, 7 fr. 50). — *La Maison du Pêché*, par Marcelle Tinayre (Calmann-Lévy, 3 fr. 50).

Rien n'est plus romanesque que les amours historiques. Il y a là des cris, des détours, des combinaisons que l'imagination pure invente difficilement. La précédente semaine nous a fourni un certain nombre de livres, particulièrement vivants, dans lesquels sont contées des passions célèbres.

M. Paul Mariéton nous a donné une nouvelle édition de son *Histoire d'Amour*. Reprenant les faits recueillis par M. Mariéton, M. Charles Maurras, dans une étude très subtile et joliment écrite, les a commentés, et, à leur lumière, a étudié minutieusement les âmes de George Sand, d'Alfred de Musset et de Pagello. Il a mis même de la logique dans ce qui échappe peut-être le plus à toute logique. Après les deux auteurs, fort bien renseignés: MM. Mariéton et Maurras, me sera-t-il permis de dire à mon tour mon sentiment et ce qui paraît résulter de leur enquête et de leurs dissections psychologiques sur les amants de Venise? Au commencement de l'hiver de 1833-1834, Alfred de Musset et George Sand, qui s'adorent, partent pour l'Italie, pays où fleurit le mieux l'amour. Quelle ville choisiront-ils pour leur résidence? Ils jouent à pile ou face: Rome ou Venise. C'est Venise qui leur est destinée. Débarqués dans la ville enchantée, ils s'installent à l'hôtel Danieli, qui des Esclavons. Il a vingt-trois ans à peine, elle touche à la trentaine. Elle est pourvue d'une opulente chevelure noire et de deux sombres yeux de velours où le génie a allumé sa flamme. Et lui, voici le portrait qu'en trace Sainte-Beuve: « C'était le printemps même, tout un printemps de poésie qui éclatait à nos yeux... Le front mâle et fier, la joue en fleur et qui gardait encore les roses de l'enfance, la narine enflée du souffle du désir, il s'avant-

gait, le talon sonnait et l'œil au ciel, comme assuré de sa conquête et tout plein de l'orgueil de la vie. Nul, au premier aspect, ne donnait mieux l'idée du génie adolescent. » Tel Sainte-Beuve le dépeint à dix-huit ans; tel encore il était au début de ses amours avec George Sand.

A Venise, il tomba malade et fut soigné par le médecin Pagello. Comment celui-ci pénétra-t-il dans l'hôtel Danieli? C'était un véritable Italien que Pagello, amoureux de toutes les femmes, et qui eut jusqu'à quatre maîtresses à la fois, lesquelles lui faisaient d'horribles scènes de jalousie. Passant un jour sous les fenêtres de l'hôtel Danieli (c'est lui-même qui le narre dans son journal), il vit « à un balcon du premier étage, une jeune femme assise, d'une physionomie mélancolique, avec les cheveux très noirs et deux yeux d'une expression décidée et virile, etc. ». Bref, le jeune Pagello, enflammé par cette apparition, fit en sorte, sous le prétexte de thérapie, de l'approcher davantage et de la contempler dans son intérieur même. M^{me} Sand était excédée de Musset, probablement déjà touché par l'alcoolisme, et qui avait des moments de quasi folie, avec des fantômes dansant autour de lui.

Elle écouta le tendre Vénitien Pietro, pendant qu'Alfred gisait sur son lit d'agonie. Que de littérature! Avec quelle couleur elle transfigure le signor Pagello! « Es-tu sûr, lui écrit-elle, que je sois digne d'un cœur aussi noble que le tien?... Est-ce toi, enfin, mon Pietro, qui réaliseras mon rêve? Je le crois et, jusqu'ici, je te vois grand comme Dieu... Tu parles une langue si mélodieuse, si nouvelle à mes oreilles et à mon âme! Tout ce que tu penses, tout ce que tu fais est juste et saint! » On imagine, après cela, à quel point était parvenu l'amour de George Sand. Les deux nouveaux amants ne songent plus qu'à se débarrasser, mais sans l'espérer, du gêneur, c'est-à-dire d'Alfred de Musset, qui entre en convalescence. On est au commencement de 1834. Pendant sa fièvre, le futur auteur des *Nuits* a vu sa maîtresse sur les genoux et dans les baisers de Pagello, et tous deux usant d'une seule tasse pour prendre le thé. Mais on lui persuada que c'était une hallucination de son cerveau.

Malgré tout, Musset finit par acquiescer la certitude du peu de platonisme de leur amour. Après avoir presque présidé à leur mariage et uni leurs mains, il quitta Venise, le 29 mars 1834. Cette même année, en juillet, George rentre en France avec Pagello. Hors de son cadre, et dans les raffinements de la vie parisienne, le médecin de Venise perd tout son enchantement. Quel mauvais génie lui a inspiré d'abandonner ses lagunes! « Du moment qu'il a mis le pied en France, écrit Sand, il n'a plus rien compris. » Il n'a plus rien valu, aurait-elle pu dire. Ou sont les jours, encore si proches, où il lui apparaissait grand comme un dieu? Elle revit Musset et, à peine rentrée à Paris, dès juillet, reprit, sous les yeux grand ouverts de Pietro, ses amours anciennes. Combien fut décontenancé le pauvre médecin de Venise! En ouvrant sa malle, opération mélancolique! il trouva le portrait de sa mère: « Une voix sembla me dire: tu retourneras dans ta patrie, et tu y passeras des jours honorés et tranquilles; ta conduite à venir tirera des enseignements de tes erreurs passées. » Tous, jusqu'au gros Buloz, ne pouvaient s'empêcher de sourire en regardant *il povero Pietro Pagello*. Il regagna vite, et fit bien, ses belles lagunes, le 23 octobre 1834.

Dans cette affaire, les historiens ont pris parti; MM. Mariéton et Charles Maurras semblent plutôt favorables à Musset et le plaignent comme il s'est plaint. S'il y a en tout cela quelqu'un à plaindre, c'est, à mon avis, ce pauvre Pagello, dépourvu de malice et qui fut réexpédié dans sa ville bien-aimée. George et Alfred se ressaisirent, puis se séparèrent définitivement en 1835.

L'un et l'autre soulagèrent leur chagrin dans la littérature. « Moi, je ne mourrai pas, moi, écrit Musset, sans avoir fait un livre sur toi. Non, ma belle, ma sainte fiancée, tu ne te coucheras pas dans cette froide terre, sans qu'elle sache qui elle a porté... Non, non, j'en jure par ma jeunesse et par mon génie, il ne poussera sur ta tombe que des lis sans tache. J'y poserai de ces mains que voilà, ton épitaphe en marbre plus pur que les statues de nos gloires d'un jour. La postérité répètera nos

noms, etc... » Sa passion lui fournit la matière des *Nuits* et de *La Confession d'un enfant du siècle*; George Sand s'épancha en de belles phrases dans *Elle et Lui*. Il n'y a pas jusqu'à Pagello qui ne voulut plus tard tourner ses aventures en livre et rédiger son journal. Il y eut vraiment là trop d'encre répandue. Voilà une conclusion à laquelle nous conduisent, sans qu'ils l'aient voulu, les volumes fort documentés et fort musettistes de MM. Maurras et Mariéton.

Parmi les amoureuses illustres autant que George Sand, qui répandirent plus de larmes et qui n'avaient pas la littérature pour consolation, l'histoire nomme M^{lle} de La Vallière, et M^{me} de Montespan. Sous une forme moins romantique et moins ardente que MM. Maurras et Mariéton, s'accrochant au reste à l'époque qu'ils étudient, MM. Jean Lemoine et André Lichtenberger nous ont raconté l'élévation et la ruine des deux favorites. Ou plutôt nous ne faisons qu'entrevoir des commencements dans ces pages qui ne vont pas au delà de 1668, quand les deux maîtresses royales — au grand scandale de Saint-Simon — étaient ensemble à la Cour. M^{lle} de La Vallière y restait pour couvrir de son pavillon, auprès de M. de Montespan, les nouvelles amours de Louis XIV.

Louise de La Vallière, « la petite violette », était née dans la douce Touraine, issue d'une petite noblesse. Boiteuse, marquée de petite vérole, de taille médiocre, elle était toute naïve et toute jeune (dix-sept ans) en 1661, au moment de la mort de Mazarin. Rien n'égalaient son air aimable, sa blancheur de teint, la beauté de ses cheveux d'un blond argenté, la douceur de ses yeux bleus. Elle plut à Louis XIV, qui, en pleine jeunesse, était fort inflammable. N'avait-il pas déjà brûlé pour Olympe Mancini, pour M^{lle} de la Mothe-Houdancourt, laquelle se permettait avec lui toutes les privautés, pour Marie Mancini et pour Marguerite de Savoie, et même pour sa femme Marie-Thérèse? Le charme modeste de La Vallière le pénétra. Malheureusement, la pauvre Louise de La Vallière, un peu effacée n'avait rien de ce qu'il fallait pour tenir l'emploi de maîtresse royale; elle manquait un peu d'esprit ou plutôt de cet esprit particulier qui s'appelle l'intrigue; à la cour, elle eut des ennemis, sans qu'aucune coterie fût intéressée à la défendre et à la protéger contre les cabales. De plus sa beauté, qui résidait surtout dans la couleur charmante de son visage, s'éteignit avec l'âge et avec les maternités successives. On la railla de certains défauts physiques:

Que Deodatus est heureux
De baiser ce bec amoureux.
Qui d'une oreille à l'autre va:
Aléluia!

En 1666, apparaît Françoise de Rochecouart, mariée au marquis de Montespan. Elle avait vingt-six ans et la plus éclatante beauté. Pour gagner les bonnes grâces de la reine à laquelle elle était attachée, elle commença, avant la royale aventure, et pour la préparer, tous les huit jours, et ne quittait pas M^{lle} de La Vallière qu'elle accablait de son dévouement. Dans l'hiver de 1666-1667, commença nettement sa fortune. Dans un autre volume, absolument nécessaire, MM. Lemoine et Lichtenberger nous narrent certainement les progrès de son amour, sa décadence, et aussi les humiliations qu'eut à subir Louise de La Vallière jusqu'à son entrée chez les Carmélites en 1674.

À côté des deux maîtresses royales, ils ont peint, avec une justesse élégante, deux hommes fort singuliers: le marquis de La Vallière, frère de Louise, habile courtisan, brave, impudent et impertinent, mais au fond plutôt sympathique; et M. de Montespan qui semblait tantôt résigné à son sort, allant jusqu'à se moquer de lui-même et à gasconner sur son état, et tantôt aussi se livrait à toutes sortes de réclamations emportées. Mais quand ce mari un peu ambigü, joueur endetté, refusait, malgré tout, d'écouter le conseil que lui donnait Molière dans *Amphitryon*:

Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore.

on l'exilait ou on l'enfermait. Ajoutons que Louvois, complaisant tour à tour pour le frère et pour le mari, ne nous apparaît pas, dans tout cela, comme la rigidité même.

Le roman de M^{me} Tinayre relève un peu de l'histoire et nous reporte en plein dix-septième siècle, à l'époque de M^{me} de Montespan, en même temps qu'il se passe sous nos yeux et qu'il nous apparaît d'une singulière actualité. Le cadre en est Hautfort-le-Vieux (lisez Monfort-l'Amaury). Quels délicieux paysages! Comme ce pays de grandes avenues ombreuses, de forêts, de frais vallons, de vieilles maisons moyen âge, est joliment dépeint! Qu'est-ce que la *Maison du péché*, placée dans cette ravissante campagne? Une famille janséniste, de mœurs rigoureuses, d'un christianisme intransigeant, habite depuis longtemps Hautfort-le-Vieux. Mais, parmi tous ses ancêtres, il en est un, Adhémar, que l'on ose à peine nommer. Né vers la fin du règne de Louis XV, il a lu et un peu pratiqué la *Nouvelle Héloïse*, dans un pavillon appartenant à la propriété. Ce pavillon, c'est la *Maison du péché*. La maîtresse du lieu, Angélique, du nom même de la sœur des Arnauld, a en horreur jusqu'à l'apparence même de l'amour; aussi tient-elle sous une tutelle stricte et loin du sexe séducteur, son fils M. de Chantepré. Mais il aperçoit des yeux féminins qui l'attirent, et, en particulier, ceux d'une jolie veuve parisienne, laquelle passe l'été au *Chêne-Pourpre*. Après bien des combats et malgré son austère religion, il succombe dans le pavillon plein des souvenirs d'Adhémar. Il aime follement, il est éperdument aimé. Mais qu'en pense sa mère? Mais qu'en pensent les ombres de Port-Royal? Fanny, son adoration, est tantôt la plus forte; tantôt Port-Royal et dame Angélique l'emportent. Rien de plus poignant que cette lutte dans ce cadre merveilleux. Sera-t-il un homme du passé, ou entrera-t-il en plein dans la vie de son temps? Enfin l'atavisme religieux et l'éducation restent vainqueurs! Mais à quel prix? Le jeune homme meurt de chagrin et de l'inhumanité maternelle; il s'éteint le doute au cœur et dans la raison.

Voilà l'œuvre fort belle de M^{me} Tinayre. Il y a là tout ce que le critique le plus exigeant peut demander: de l'histoire exacte, de l'exquise poésie, de la psychologie aiguë, du drame et de hautes pensées religieuses et philosophiques. C'est un des livres les plus parfaits que messieurs les éditeurs nous aient depuis longtemps fournis.

M. Hamon, M. Fontaine, le dix-septième siècle, les contemporains de M^{me} de Montespan, passent là comme des ombres sévères dans ces pages toutes pénétrées en même temps de la mélancolie nouvelle et où chante le rossignol des Charnelles.
E. LEDRAIN.

Ont paru:

HISTOIRE. — *Les Infortunes d'une petite-fille d'Henri IV*, Marguerite d'Orléans, grande-duchesse de Toscane 1615-1721, par E. Rodocanachi, 1 vol. in-8°. Flammarion, 7 fr. 50. — *Napoléon, ses dernières années*, par Henri Couderc de Saint-Chamant, 1 vol. in-8°. de 7 fr. 50. — *Citoyen et Soldat*, étude sur l'armée nationale, par Marcel Demougeot; préface par P. et V. Marguerite, 1 vol. in-8°. de 3 fr. 50. — *L'Avenir de la Tunisie*, 1 vol. in-8°. de 1 fr. 50. — *André*, 6 fr. — *L'Accident de Bonaparte. I. La Genèse du Consulat*, *Bramaire. La Constitution de l'an VIII*, par Albert Vandal, 1 vol. in-8°. Plon, 8 fr. — *La Biographie parlementaire*, par Charles Benoist, 1 vol. in-8°. de 3 fr. 50. — *Bonchamps et l'insurrection Vendéenne (1790-1793)*, par René Blachey, 1 vol. in-8°. Perrin, 5 fr. — *L'Expédition d'Égypte (1798-1801)*, par C. de la Jonquière, *Tombe III*: 1798-1799, 1 vol. in-8°. Charles Lavauzelle, 10 fr. — *Le Général Dugommier*, sa vie et sa correspondance, par le capitaine Pinet, 1 vol. in-8°. de 10 fr.

ROMANS. — *Monsieur Lulu*, sensations d'enfant, par André Theuriot, in-18, Lemerre, 3 fr. 50. — *L'Amour passe*, nouvelles, par Maxime Formont, in-18, de 3 fr. 50. — *La Sœur de Lail*, par André Theuriot, in-18, Flammarion, 3 fr. 50. — *Malfaitteurs*, par Jean Grave, in-18, Stock, 3 fr. 50. — *Emma Beaumont*, par M. Reepmaker, in-18, de 3 fr. 50. — *Cherchons l'Hérétique!* par J. Esquirol, in-18, de 3 fr. 50. — *Journal d'un Curé de campagne*, par Paul Fraycourt, in-18, Simonis-Empis, 3 fr. 50. — *Le Galon*, par Daniel Borys, in-18, Librairie de la Plume, 3 fr. 50. — *L'Eau qui dort*, par M^{me} Stanislas Meunier, in-18, Lemerre, 3 fr. 50. — *Fausse Volupté*, par Eugène Jolliclerc, in-18, de 3 fr. 50. — *De l'un à l'autre Monde*, par Paul Perret, in-18, Ollendorff, 3 fr. 50. — *Josette*, par Paul Reboux, in-18, de 3 fr. 50. — *Madame Firl*, roman, d'après la pièce de MM. Gavault et Berr, in-18, Simonis-Empis, 3 fr. 50.

DIVERS. — *Dictionnaire illustré de Médecine usuelle*, par le Dr Gallier-Boissière, 1 vol. in-8°, Brousse, 6 fr. — *La Beauté de la Femme*, par le Dr C.-H. Stratz, 1 vol. in-8°, illustré de 180 photograph. d'ap. nature, Gauttier, 20 fr. — *La Provence*, histoire, usages, coutumes, etc., par Henri Oddo, 1 vol. in-8°. H. Le Soudier, 7 fr. — *La Traction électrique*, par Paul Dupuy, 1 vol. in-8°, avec fig., Naud, 10 fr. — *Le Livre d'or de la Photographie*, par Emile Giard, 1 vol. in-4°, illustré, Mendel, 7 fr. 50. — *Contre le Spleen*, 100 dessins avec légendes, par Albert Guillaume, 1 vol. in-18, Simonis-Empis, 3 fr. 50. — *Manuel du Dessinateur*, par F. J. Pillet, 1 vol. in-8°, avec 41 pl., chez l'auteur, 16 fr. — *Les Aventuriers de Génie*, par G. Macé, 1 vol. in-18, Fasquelle, 3 fr. 50.

NOS GRAVURES

LA LIBERTÉ DU TRAVAIL

C'est un thème sur lequel il s'écrit et se dit bien des choses, à chaque grève. Elle est, dit-on, le corollaire du droit à la grève et doit être également respectée. Il y a loin cependant de cette affirmation de principe à la réalité, et les grévistes se chargent d'en témoigner. On pourra s'en rendre compte par le cliché que nous reproduisons.

C'est dans le coron de la cité d'Aix, à Bully, concession des mines de Béthune, l'intérieur d'un mineur non gréviste, après le passage d'une patrouille de rouges. La maison a été, on le voit, mise à sac, et les malheureux qui l'habitaient jetés sur la route et réduits à demander asile dans quelque autre coron.

Or, il n'est pas inutile d'indiquer que ces faits odieux se sont produits il y a trois jours seulement, dans la nuit du 2 au 3 novembre, c'est-à-dire à quarante-huit heures de la sentence arbitrale qui, selon l'engagement pris par les délégués des mineurs, doit mettre fin à la grève, et par conséquent en un moment où la perspective d'une reprise prochaine du travail devrait inciter les esprits au calme.

UN DUEL ENTRE LE MARQUIS DE DION ET M. GÉRAULT-RICHARD

Le 30 octobre, dans les couloirs de la Chambre, le marquis de Dion, député de la droite, et M. Géralt-Richard, député socialiste, rédacteur en chef de la *Petite République*, eurent une vive altercation, accompagnée de voies de fait qui se bornèrent, de la part du premier, à un geste d'« homme du monde » et affectèrent, de la part du second, une forme éminemment plébéienne. A la suite de cet incident extra-parlementaire, des témoins constitués jugèrent, comme on dit, une rencontre inévitable.

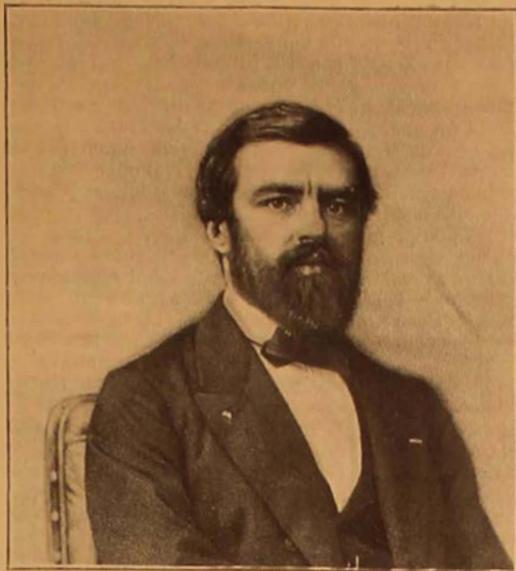
Les pourparlers ayant été assez laborieux, cette rencontre à l'épée n'a eu lieu que le mardi 4 novembre, à 11 heures du matin, dans le jardin d'un établissement hippique de Neuilly-Saint-James, tout proche du Bois de Boulogne. A la dixième reprise, M. Géralt-Richard a été atteint au bras droit, près de la saignée, d'une légère blessure en sèton.

Telle est, réduite à sa plus simple expression, la mention de ce petit événement empruntant quelque importance à la qualité des adversaires, à leur notoriété et à leur réputation de bons tireurs. Mais d'autres circonstances particulières l'ont marqué, qui méritent d'être rapportées.

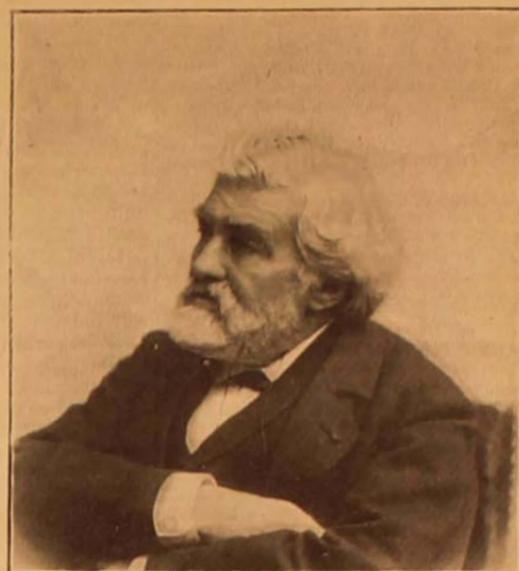
Le lieu et l'heure de la rencontre avaient été tenus « secrets » ; il avait été, en outre, décidé que, si l'on consentait à admettre « quelques amis » dans l'enceinte désignée, les appareils photographiques seraient « impitoyablement proscrits ». Aussi, étions-nous très fier de notre rare privilège, quand, à la faveur d'un précieux *tuyau* recueilli au dernier moment, nous nous dirigeâmes vers Saint-James.

Là, il nous fallut en rabattre. A peine avions-nous franchi la grille de l'établissement Chéri, bien avant l'heure fixée, que nous y constatâmes la présence d'une centaine de spectateurs, dont une bonne demi-douzaine munis des appareils rigoureusement prohibés. Les lucarnes d'un grenier, au-dessus des boxes, offraient des loges à souhait où s'encadraient déjà des têtes curieuses ; en face, une pelouse, sous des bouquets d'arbres, formait ce qu'on appelait jadis au théâtre le parterre debout. Ainsi, cent cinquante personnes environ, y compris une vingtaine de reporters et un mulâtre, chauffeur d'automobile, s'installèrent pour le spectacle.

On assista au ratissage préalable de l'allée devant servir de terrain ; on vit les entrées successives de M. de Dion et de M. Géralt-Richard, entourés de leurs témoins respectifs, d'un côté MM. Bruneau de Laborie et Gabriel Syveton ; de l'autre MM. Lejeune et Le Pic ; on put suivre toutes les phases, toutes les péripéties du combat. Et on les suivit avec une anxiété haletante, au milieu d'un silence religieux ; car il fut très sérieux et très intéressant, ce combat en dix reprises de deux minutes, coupées de repos de quatre minutes. Chaque reprise présentait, en quelque sorte, sa physionomie que l'objectif



M. Léopold Delisle, en 1860.



Dernier portrait, octobre 1902.

Photographies Pierre Petit.
Le jubilé de M. Léopold Delisle, administrateur de la Bibliothèque nationale.

avait le loisir de fixer exactement. Bref, les adversaires, d'un avis unanime, firent preuve de qualités égales quoique différentes, et, détail remarquable, se battirent jusqu'à la fin presque sans rompre.

N'importe ! La mode des duels publics s'établit décidément chez nous, et même, il semble que la publicité soit encore plus grande quand le lieu choisi est qualifié de privé.

E. F.



EUGÈNE MÜNTZ

M. Eugène Müntz, qui vient de mourir à peine âgé de cinquante-sept ans, — c'est encore de la jeunesse pour un savant, — était considéré par les archéologues du monde entier comme l'un des écrivains sérieusement autorisés à traiter des questions d'art. C'est lui, notamment, qui a le plus contribué à jeter des clartés sur les origines embrouillées de la Renaissance. Il a parlé comme personne des précurseurs en Italie et des maîtres de l'apogée : Raphaël et Léonard de Vinci. Mais ce n'est là qu'une partie de son immense labeur ; on lui doit une définitive histoire de la Tapisserie, d'innombrables plaquettes sur des questions d'esthétique ou d'enseignement. Un de ses derniers ouvrages, *Florence et la Toscane*, où l'écrivain d'art aborde tous les sujets contingents : l'histoire, la littérature, les mœurs, etc., montre bien l'universalité de son érudition et aussi l'aisance de son style. Eugène Müntz était membre de l'Institut et du Conseil supérieur des Beaux-Arts. Il dirigeait la bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, qu'il a pour ainsi dire fondée par son dévouement et son esprit de méthode.

A. DE L.

LE JUBILÉ DE M. LÉOPOLD DELISLE

Mercredi dernier, le personnel de la Bibliothèque nationale était en fête pour la célébration du jubilé de son administrateur général, M. Léopold Delisle, membre de l'Institut.

Il y a cinquante ans, au mois de novembre 1852, M. Léopold Delisle, archiviste

paléographe, alors âgé de vingt-six ans, entra comme petit employé au département des manuscrits ; vingt-deux ans plus tard, en 1874, après avoir gravi tous les degrés de la hiérarchie, il était nommé administrateur général.

La cérémonie, tout intime, de mercredi a eu lieu à 5 heures dans la salle des cours de l'hôtel Mazarin. Des allocutions, auxquelles a répondu M. Delisle, ont été prononcées par M. Marchal, du département des imprimés, en sa qualité de doyen des conservateurs, et par M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique. Outre un vase de Sévres, don du gouvernement, le personnel a offert à son chef un album commémoratif illustré de onze aquarelles, œuvres des élèves de M. Pascal, architecte de la Bibliothèque, et relié en cuir ciselé par M. Henri Dadin.

LA CONFÉRENCE DE BERLIN

POUR LA LUTTE CONTRE LA TUBERCULOSE

Sous le haut patronage de S. M. l'Impératrice d'Allemagne Victoria Augusta, une Conférence Internationale pour la Lutte contre la Tuberculose s'est réunie à Berlin, dans la salle du Langstadt, le 23 octobre dernier, sous la présidence du comte Pozadowski.

Le Comité d'initiative était composé de MM. Fraenkel, Althof, Von Leyden et Panwitz, secrétaire général.

La France fut représentée par un certain nombre de médecins, les uns délégués par le Gouvernement, les autres par des Œuvres Antituberculeuses. Quinze nations s'étaient fait représenter à Berlin. L'accueil fait à nos compatriotes fut empreint d'une cordialité et d'un empressement très remarquables de tous.

Le premier président choisi parmi les étrangers présents fut M. le Prof^r Brouardel, doyen de la Faculté de médecine de Paris, et à l'issue de la dernière séance de la conférence, ce fut encore M. le Prof^r Brouardel qui fut élu président, pour trois ans, du Comité particulier, autrement dit, du Comité suprême, chargé de l'organisation générale et de l'étude des travaux soumis à l'examen du Bureau Central International.

A l'issue de la première séance, les délégués français se virent l'objet d'une faveur exceptionnelle, et retenus à une table d'honneur qu'ils ne purent quitter avant d'avoir consenti à en laisser perpétuer le souvenir par une photographie, dont un spécimen nous a été gracieusement adressé.

La contribution des médecins français au succès de la Conférence Internationale contre la Tuberculose, a été marquée par des communications scientifiques importantes, et qui ont obtenu un grand retentissement.

Le Prof^r Nocard, d'Alfort, a repris la question soulevée par le Prof^r R. Koch, de Berlin, qui, au dernier Congrès de Londres, avec toute l'autorité que lui conférerait sa grande renommée, avait solennelle-

ment affirmé que la tuberculose des bovidés n'était pas de même nature que la tuberculose humaine.

A Londres, le Prof^r Nocard avait fait énergiquement et courtoisement de formelles réserves. A Berlin, notre compatriote a apporté un ensemble d'expériences et d'arguments puissants, qu'il a exposés avec une netteté et une précision de langage admirables. Après lui, le Prof^r Arloing, de Lyon, est venu aussi, dans une langue élégante, soutenir la thèse de l'unité des deux tuberculoses.

On devine aisément que l'intérêt des débats atteignit son apogée lorsque le professeur R. Koch monta après eux à la tribune, qu'il occupa longuement.

Sans abandonner sa nouvelle doctrine, il se montra moins affirmatif qu'à Londres, et lut des conclusions moins intransigeantes. En effet, il ne considéra plus la transmission de l'animal à l'homme comme un fait impossible : il croit qu'il faut la considérer comme rare en fait.

Il ne saurait donc être question d'abandonner les mesures hygiéniques prescrites et adoptées de nos jours, pour combattre les dangers de la transmission de la tuberculose bovine, l'ébullition du lait, la surveillance des viandes.

Dans une brillante et originale communication, faite en collaboration avec le Dr Weil et le Dr Serviron, de Paris, sur l'Education antituberculeuse des Enfants, le Prof^r Landouzy a vivement séduit le public de la conférence.

Enfin le Prof^r Calmette, de Lille, parlant du Dispensaire « Emile Roux », le Dr L. Derecq, de Paris, soulevant la grosse question de la prophylaxie des convalescences, firent valoir devant l'étranger les questions nouvelles à l'étude en France.

Dr L. D.

LES THÉÂTRES

Le titre du nouveau drame de l'Ambigu : *L'Amant de cœur*, par MM. A. Fontanes et L. Decori, ne fait guère pressentir le véritable sujet de cette honnête pièce ; il y est question surtout de la rédemption d'un père coupable par un fils aimant et vertueux. Sans exagération verbale, sans gros épisodes, la pièce a touché le public par les saines émotions qu'elle provoque.

Au Châtelet, *Les Aventures merveilleuses du capitaine Corcoran*, pièce à spectacle de MM. Gavault, G. Berr et Vély, tirée d'un roman célèbre d'Alfred Assollant, ont brillamment réussi. Il faut dire qu'en dehors des merveilles de la mise en scène, des danses, des chants, des cortèges qui constituent l'ordinaire de ce genre de spectacle, on a cette fois une pièce intéressante : elle vaut d'être écoutée. Quant au décor, il nous montre surtout une Inde fantastique, l'Inde d'une féerie moderne ; suivant ses traditions, le théâtre du Châtelet a voulu se dépasser lui-même en exhibitions fastueuses ; il a réussi au delà de ses espérances et de celles du public.



LA PRINCESSE ERRANTE

Roman nouveau, par LÉON DE TINSEAU. — Illustrations de SIMONT

(Suite. — Voir nos numéros depuis le 30 août 1902.)

Ne raccommoder que son propre linge était, aux yeux de Mary, une satisfaction d'un prix inestimable. Toutefois elle en vint bientôt à la trouver insuffisante pour occuper sa vie. Elle sentait qu'elle était de trop dans cette cité tumultueuse. Toutes ces personnes hâtées vers un but, dont sa flânerie sans but et sans hâte gênait la course rapide, semblaient lui dire dans un regard fugitif : « Pourquoi diable êtes-vous ici ? » Quitter Chicago : rien certes n'était plus facile ; mais, pour le moment, nul autre lieu n'attirait sa curiosité. Elle éprouvait d'ailleurs une fatigue bizarre, qui, bientôt, se changea en indisposition, puis en maladie. Sans s'émouvoir autrement, elle prit l'adresse d'un bon hôpital et s'y fit conduire avec son bagage. Deux mois après, elle y achevait sa convalescence. Moins bien soignée, elle en fût sortie par la porte de derrière, celle qui donne passage aux morts.

Entre elle et sa garde-malade s'était établie une grande amitié, basée sur la reconnaissance tout d'abord, mais bientôt sur la sympathie et l'admiration. C'est faire le plus bel éloge de la *nurse* américaine que de la comparer à nos « Sœurs » hospitalières, dans les points où la comparaison est possible. Une première cause de l'excellence des *nurses* doit être cherchée dans le fait qu'elles se recrutent parmi la classe moyenne, parfois même supérieure, à l'exemple de nos grands Ordres féminins. Une fille de millionnaire informant ses amies qu'elle va être *nurse* pour six mois, pour un an ou même plus, excite fort peu leur étonnement, jamais leur blâme. Quelquefois cette jeune personne veut réagir contre un désappointement d'amour ou contre une tension nerveuse excessive, résultant de l'abus des plaisirs du monde. Quelquefois elle est entraînée par le goût de la médecine dont une bonne éducation américaine comporte toujours les éléments. Ou bien elle s'ennuie ; elle est blasée ; elle veut des émotions nouvelles. Ou bien elle a perdu sa fortune et doit gagner sa vie ; ou bien elle sent en elle un enthousiasme religieux.

Que l'on n'aille pas croire qu'elle sera une garde-malade pour rire. Obligée à des études, soumise à

des examens, astreinte aux règles de la corporation, elle doit même revêtir un uniforme. Il est vrai que ce costume est un compromis fort heureux entre l'austérité et la coquetterie, si bien que les plus belles ne perdent rien à le porter. Elles jouissent d'une considération parfaite, encore qu'on les accuse en souriant de sucrer d'un peu de flirt, à l'occasion, les tisanes versées par leurs blanches mains, si le malade en vaut la peine. Mais l'Amérique est l'Amérique jusque dans ses hôpitaux, non seulement par le flirt mais aussi par la propreté, qui dépasse toute imagination européenne.

Mary Niels était bien tombée. La nurse Margaret, jolie et spirituelle, fille d'un médecin mort avant d'avoir fait sa fortune, était au-dessus de l'ordinaire par son esprit sérieux et l'étendue de ses connaissances médicales. Sa cliente, à un moment où la maladie semblait prendre une mauvaise tournure, l'avait chargée d'une mission fort simple, mais toute de confiance, qui consistait à brûler en cas de mort certains papiers. Le reste d'un pécule déjà fort entamé devait être donné aux pauvres.

— Nous n'en viendrons pas là, dit la nurse. Mais enfin, puisque nous sommes sur le chapitre des hypothèses, donnez-moi une adresse de parent ou d'ami...

La malade fit cette réponse :

— Nurse Margaret, vous êtes la seule personne au monde à qui ma mort causerait l'ombre d'une contrariété, sans faire exception de moi-même.

Les deux jeunes femmes devinrent très liées ; toutefois l'heure de la séparation approchait pour elles. Mary ne pouvait rester à l'hôpital pour son plaisir, et Chicago lui déplaisait profondément. Mais où aller, en quittant cette ville bruyante ? Elle disait à son amie, avec un sourire de résignation ironique :

— Pékin, la Mecque, Tombouctou m'attirent. J'y serais reçue avec un empressement égal. Mais tout compte fait de l'argent qui va me rester, je ne dois pas former des plans de voyage aussi coûteux.

Un matin elle se réveilla avec l'idée d'être nurse, comme son amie. A ce projet, pour plusieurs raisons, elle ne voyait que des avantages. D'une part, elle n'avait plus à faire choix d'un lieu de résidence,

et, chose plus difficile encore, d'un moyen de gagner sa vie. De l'autre, elle ne quittait pas sa chère Margaret. Enfin elle avait le goût de soigner les autres, et, comme on pourra voir, elle soigna les autres toute sa vie. Le soir même, son admission était acceptée par les directeurs de l'hôpital, où son intelligence et la faculté qu'elle avait de parler plusieurs langues n'avaient pas été longues à se faire remarquer.

Son apprentissage, confié à « nurse Margaret », ne fut pas long, d'autant moins qu'elle avait pu le commencer au point de vue passif pendant sa longue maladie. On était alors au milieu de l'automne de 1870 ; un fait considérable venait d'ouvrir une ère nouvelle au progrès des Etats-Unis. De l'Atlantique au Pacifique les premiers trains circulaient à travers le continent immense. Nulle part plus qu'à Chicago, devenue l'entrepôt du trafic entre l'Est et l'Ouest, le succès de la colossale entreprise n'avait soulevé l'enthousiasme. Les journaux et les revues étaient pleins de détails sur ces pays jusqu'alors considérés comme inaccessibles : le Colorado et ses *canons* formidables ; le Grand Lac Salé et sa colonie de Mormons polygames ; enfin la Californie, terre promise de l'or et des roses, des coups de revolver et du printemps perpétuel ! On devine quelle impression ces peintures chaudes, plus souvent au-dessus qu'au-dessous de la réalité, devaient produire sur l'imagination de Mary Niels, devenue « nurse Mary ». Dans les moments de repos, les deux compagnes s'en entretenaient ensemble. Quelquefois même des malades arrivant de l'Ouest charmaient les ennuis de la convalescence par le récit de leurs aventures.

On devine qu'il n'en fallait pas tant pour éveiller le « désir de voir » qui sommeillait depuis un an au cœur de la jeune garde-malade. Sans doute elle fût partie sans les remontrances de son amie Margaret, bien décidée, pour son compte, à ne pas quitter Chicago.

Mais, au milieu de l'automne de 1871, l'une des plus grandes catastrophes du dix-neuvième siècle vint couper court à cette difficulté.

XIII

Le dimanche soir 8 octobre, les deux nurses rentrèrent à leur hôpital pour l'heure du dîner, après une de ces longues promenades qu'elles s'imposaient régulièrement afin de soutenir leur force éprouvée par les fatigues et par les veilles. Un fort vent du sud-ouest, brûlant et desséché, sirocco véritable, avait rendu leur marche difficile, et agité leurs nerfs. Jamais Mary n'avait eu plus envie de quitter la bruyante Reine des Lacs pour cette Souveraine du Pacifique dont son imagination faisait un séjour enchanté et fleuri. Mais, ce jour-là encore, son amie, plus timide, s'était montrée sourde à ses descriptions enthousiastes.

— Y pensez-vous? disait-elle. Quatre jours et quatre nuits dans un train, avec le danger des précipices, des ponts mal construits, de la neige dans les Montagnes Rocheuses, des attaques des Peaux-Rouges qui nous prendront nos chevelures! Que mangerons-nous, dans ces déserts, s'il arrive un accident à notre machine? Qui nous défendra contre les sauvages, mais aussi contre nos compagnons de route, ces affreux chercheurs d'or pour qui toutes les lois divines et humaines ne sont rien? Oh! Mary, comment pouvez-vous avoir une idée aussi peu raisonnable?

Leur repas achevé, elles montèrent dans la chambre qu'elles occupaient en commun, l'une pour revêtir son costume de salle avant de prendre le premier quart de nuit, l'autre — c'était Margaret — afin de dormir quelques heures en attendant son tour de garde. Ayant examiné l'horizon, elle dit à sa compagne :

— Encore un incendie qui s'allume, là-bas! Comme le danger du feu est terrible dans cette ville à moitié construite en bois! Je ne pourrai dormir tant qu'on verra luire la flamme.

— Bah! répondit l'autre nurse en plaisantant, vous avez toujours le temps de faire un somme avant que le feu ne soit chez nous. Cette maison qui brûle est à une lieue d'ici. Hier déjà, nous avons eu le même spectacle. On s'y habitue, ne trouvez-vous pas?

— Oh! Mary! Que faut-il donc pour vous effrayer? De quelle substance êtes-vous donc faite? La Nature s'est trompée en vous donnant le corps d'une femme.

— J'en aurais long à dire au sujet des erreurs dont je suis la victime, répondit Mary Niels. Mais vous n'avez que peu d'heures à dormir. Employez-les bien.

Vers minuit, Margaret pénétra dans la salle où veillait son amie. Elle était pâle; ses mains tremblaient; mais, sachant ce que lui commandait la prudence, elle marchait sans bruit et sans précipitation.

— Vous arrivez trop tôt, lui dit Mary à voix basse. Mon quart de veille n'est pas fini.

— Suivez-moi, dit la nouvelle venue, un doigt sur ses lèvres.

Les deux jeunes filles montèrent l'escalier du vaste édifice et en gagnèrent le sommet. De leur chambre, on dominait toute la ville qui, à cette époque, se composait pour la plus grande partie de maisons en bois, à un seul étage.

— Regardez! fit Margaret en écartant les rideaux.

Mary fut saisie de stupeur, malgré son intrépidité. L'incendie, poussé par le vent, prenait les proportions d'une mer de feu; il s'étendait sur deux kilomètres. L'espoir qu'on pût vaincre cet océan de flammes paraissait une pensée risible et absurde, comme eût été la tentative d'arrêter le flot de la marée poussant ses longues lames à l'assaut d'un rivage.

Une illusion d'optique, causée par les ténèbres, semblait faire de l'hôpital le centre d'un demi-cercle embrasé, dont le rayon diminuait à vue d'œil. En une minute, les deux jeunes filles purent voir s'allumer vingt foyers nouveaux, et dans des directions toutes différentes, car le vent, soufflant en tourbillon, semblait aux ordres d'un Néron capricieux. On aurait pu croire qu'il s'amusa à propager le fléau dans des directions inattendues, et à tromper la joie des malheureux qui se croyaient oubliés par lui.

L'énorme nuage de fumée rouge, étoilée d'élin-

celles, qui couvrait la ville d'un dais de gaze empourprée, s'étendait déjà au loin sur la surface houleuse des eaux du lac Michigan. Ces vagues humides s'agitaient comme pour aller au-devant des vagues de feu qui triomphaient sur la terre ferme. Dans cette bataille infernale, l'eau ne pouvait manquer de vaincre; mais, l'heure de la victoire venue, qu'allait-il rester de Chicago et de son peuple! A ce moment, plusieurs milliers de maisons étaient déjà la proie des flammes et de nombreuses victimes avaient succombé. Mais l'hôpital était encore séparé de la conflagration par une distance de près d'un kilomètre. Les plaintes du vent couvraient tous les autres bruits. Les rues étaient désertes : tous les hommes valides étaient au feu, réunissant leurs efforts dans une lutte qui vit s'accomplir des actes innombrables d'héroïsme. Et, chose étrange, dans l'hôpital tout était encore paisible et silencieux.

Les deux jeunes filles regardaient ce spectacle unique au monde dans une muette horreur. Soudain Margaret dit à sa compagne :

— Voilà les premiers blessés qui arrivent. Il faut descendre pour les recevoir.

Des civières suivies de femmes en pleurs apparaissaient dans l'avenue.

— Oui, répondit Mary, il faut descendre, mais pour les empêcher d'entrer. L'hôpital est perdu; le feu sera ici dans quelques heures. Nous aurons assez à faire de sauver les malades qui sont déjà chez nous.

— Oh! Mary! Nous allons tous mourir! Et de quelle mort!...

— Ce n'est pas pour nous que j'ai peur, Margaret; vous et moi avons des jambes. Mais nos infirmes et nos mourants!... Dans tous les cas, il est à peu près certain que nous ne rentrerons jamais dans cette mansarde; n'y laissons rien de précieux.

Une minute suffit aux nurses pour serrer dans leurs poches de modestes bijoux et les petites sommes qui constituaient leurs fortunes. Mary emporta la miniature de sa mère et ses papiers; puis, après un dernier regard jeté sur l'incendie, rapproché de plus en plus, elles descendirent en toute hâte pour accomplir leur tâche qui allait être rude.

Tout ceci avait duré moins d'un quart d'heure; mais elles trouvèrent un changement complet dans les salles où, en peu d'instants, l'alarme s'était répandue. Sur l'escalier, elles rencontrèrent le médecin en chef qui se dirigeait vers la porte extérieure. Mary l'entraîna un peu à l'écart :

— Ne recevez personne, docteur, au nom du Ciel! Nous aurons assez à faire tout à l'heure, pour évacuer tout notre monde. L'hôpital n'existera plus à midi.

— Vous perdez la tête, nurse. Le feu est dans le district de l'Ouest!...

— Il y était; je l'ai vu prendre hier soir. En ce moment la moitié de la ville brûle, et, par ce vent de tempête, les flammes vont balayer ce qui en reste, jusqu'au lac. On voit, de nos chambres, tout l'horizon en feu. Nous avons le temps d'opérer le sauvetage, mais rien de plus.

— Que parlez-vous de sauvetage, si toute la ville doit brûler?

— Le lac ne brûlera pas. Nous en sommes près. Sur les bateaux, mais pas ailleurs, nos malades seront en sûreté.

Mary ne songeait plus à baisser la voix. Ses paroles furent entendues et une grande clameur se prolongea de salle en salle :

— Aux bateaux! Aux bateaux!

La panique, ainsi qu'il arrive toujours, atteignait l'apogée dès son apparition. Le bruit courait en bas que les flammèches pleuvaient sur les toits, ce qui allait d'ailleurs se produire bientôt. La terreur générale eut du moins pour effet de rendre le sauvetage assez facile. Les malades, comme s'ils eussent été guéris par miracle, bondissaient hors de leurs lits et fuyaient dans la rue, à peine enveloppés de leurs couvertures. Ceux qui restaient couchés, pour la plupart, étaient à l'agonie et incapables de comprendre le danger, si, toutefois, quelque chose méritant ce nom pouvait encore exister pour eux. Quelques-uns, incurables, deman-

daient qu'on laissât cette mort promptement terminer leurs maux. D'autres, saisis de délire, poussaient des cris épouvantables et augmentaient la confusion.

Cependant l'idée de Mary était adoptée, et toutes les mesures prises pour son exécution. Un millionnaire prêtait un de ses bateaux de commerce, ancré à moins d'une encablure du rivage; mais l'état des flots rendit l'accostage des barques assez difficile. Vers neuf heures du matin, cependant, tous les malades qui n'avaient pu fuir étaient à bord, soignés par les deux nurses. Presque toutes leurs compagnes avaient été laissées à terre pour prendre soin des innombrables victimes qui gisaient sur la rive du lac au milieu d'une foule désespérée. Quant aux morts, le feu s'était chargé de leurs funérailles. Assez d'autres soucis attendaient les infortunés vivants.

Vers midi, le personnel de l'hôpital flottant qu'il avait fallu conduire plus au large put voir les flammes attaquer l'édifice abandonné quelques heures plus tôt. L'incendie s'approchait du lac; sur les quais la chaleur devenait insupportable et une pluie d'étincelles brûlantes commençait à atteindre la multitude que le fléau avait chassée devant lui. On vit alors ces malheureux descendre dans l'eau par milliers; ils y restèrent plusieurs heures, se demandant si la poursuite allait s'arrêter là. Vers le soir du lundi, les dernières maisons de la partie Nord de Chicago achevaient de brûler et, sur ce point, une vague lueur de braise incandescente succédait à l'éblouissante clarté de la flamme activée par le vent. La ville continuait de brûler jusqu'à six kilomètres au Sud. Tout à coup des jets qui semblaient des décharges de lave projetées par les cratères de plusieurs volcans montèrent vers le ciel; puis d'énormes détonations grondèrent au loin. On faisait sauter à la mine des rangées entières de maisons pour couper le chemin à l'incendie; la malheureuse cité en arrivait au suicide. Comme si le fléau attendait ce dernier sacrifice, il s'arrêta, las de détruire. Vingt mille demeures achevaient de disparaître, élevant vers le ciel de noires colonnes de fumée qui allaient empoisonner l'atmosphère pendant trois semaines. Les pavés de bois eux-mêmes, consumés lentement, défendaient l'approche de la fournaise, bûcher funèbre où se calcinaient deux cents corps humains.

L'Histoire n'a pas connu, peut-être, de nuit comparable à cette nuit du 9 au 10 octobre 1871, pendant laquelle cent mille infortunés, tremblants de froid et d'épouvante, fous de douleur, érasés de fatigue, rongés par la faim, attendirent que le soleil vint éclairer la scène de leur désastre. Moins à plaindre sur le bateau où elles s'étaient réfugiées, Mary et Margaret, au milieu de cette cargaison d'infirmes et d'agonisants, avaient trop à faire pour s'occuper d'elles-mêmes. Leur conduite fut admirable; mais tout le monde fut admirable dans l'occasion. Les secours arrivèrent de toute part; des campements s'installèrent. Dès le lendemain de l'incendie, on put deviner que Chicago allait ressusciter de sa destruction par un effort tel que l'énergie humaine n'en a jamais connu.

Toutefois l'épreuve terrible avait brisé les nerfs délicats de Margaret. Ce fut elle qui dit un jour à sa compagne :

— Je vous en conjure : emmenez-moi! Je deviendrai folle, moi aussi, à force de soigner des gens qui ont perdu la raison. Oh! Mary, ne me laissez pas dans cet enfer! J'irai où vous voudrez.

— Bien! répondit la fille d'Hilda. Nous allons partir : notre devoir est accompli. Si vous n'aviez écouté, nous n'aurions pas vu ce que nous venons de voir.

— Je le verrai toujours. Mary. Chaque nuit, d'horribles réveils me feront bondir avec des cris d'épouvante. Certaines choses ne peuvent pas s'oublier.

— Tout s'oublie, mon enfant. Tout s'oublie, grâce au ciel! Une catastrophe arrive toujours pour effacer les cauchemars précédents de notre vie. Soyez calme; nous serons bientôt loin de cet enfer, comme vous dites. Puissions-nous trouver le paradis à San Francisco!

Rien n'est plus commun aujourd'hui que de voir deux jeunes Américaines voyager seules d'un Océan à l'autre; on peut ajouter que rien n'est



— Mon ami, proposa Larkin, vous aurez un dollar si vous portez cette malle à bord. — Page 380.

moins dangereux. Quelques mois après l'ouverture de la ligne ferrée à travers les Montagnes Rocheuses, on devine qu'il en était autrement. La voie, construite avec une rapidité tout américaine, réservait parfois de « sensationnelles » surprises aux voyageurs. Les Indiens, nouvellement troublés dans leur possession du sol, n'avaient pas été longs à apprendre l'art d'enlever un rail au bon endroit, et de piller le train tombé en détresse. De pareilles histoires servaient d'ombre au tableau; mais, venant après les scènes de l'incendie, elles n'étaient plus, pour Mary et pour Margaret, que des épisodes presque insignifiants. Toutes leurs pensées se concentraient sur le désir de la fuite. Sans songer à autre chose, elles se mirent en route, n'ayant pour vêtements que leur uniforme de nurses, dont les longues mantes n'étaient guère capables de les défendre contre le froid des sommets qu'elles allaient franchir. Dans la cité en ruines, elles n'auraient pu trouver à s'équiper mieux.

La vue de leurs compagnons de voyage, tous armés de revolvers, ne laissa pas que de les rendre songeuses, d'autant qu'il résultait de la conversation générale que ces instruments étaient d'un usage fort habituel. Des coches entaillées au couteau sur l'ébène des crosses, donnaient le compte des coups heureux, dont le récit animait l'entretien. Mais bientôt ces gens à apparences de bandit firent voir qu'ils étaient d'assez bons diables, hors de l'influence des pépites d'or et du whisky.

Le respect de la femme était infiniment plus développé, chez eux, que le respect de la vie de l'autre sexe. Les deux voyageuses n'eurent à se plaindre que d'un excès de galanterie qui se manifestait par des offres multipliées de champagne. Elles durent, parfois, tremper leurs lèvres dans une coupe, afin de ne point passer pour des personnes dépourvues d'usage. En somme tout alla bien, sans rupture de pont, sans embuscade de Peaux-Rouges, sans avalanche dans les passes de Sherman ou de Summit.

On peut même dire que ce voyage de quatre jours et quatre nuits aurait manqué d'imprévu, sans une discussion qui s'éleva entre deux mineurs Néviens, dans un bar de la ville naissante d'Elko, où le train faisait par malheur un arrêt prolongé. Mais tout se réduisit à une oreille coupée par une balle de revolver. L'oreille, chose regrettable mais fréquente, n'appartenait à aucun des combattants. Elle ornait la tempe d'un passager du train qui, oubliant les habitudes de sa jeunesse, ne s'était pas couché assez vite sous les tables au moment où les propos commençaient à s'envenimer. Le blessé, ex-mineur de Sacramento, à cette heure personnage important de l'Etat californien, prit l'incident comme un de ces souvenirs de jeunesse qui ragaillardissent un homme mûr. Aussi bien il avait, ainsi qu'il le disait lui-même, la « sacrée bonne chance » d'avoir deux nurses pour lui tout seul.

Larkin, c'était le nom de ce brave homme, avait mis trois mois, vingt ans plus tôt, pour franchir la distance que le train parcourait en quatre jours. Comme on peut croire, il en avait vu bien d'autres en matière de coups et blessures, donnés ou reçus. — Mais le diable m'emporte, ajoutait-il, si j'avais alors une douce main de femme pour me recoudre un cartilage ou m'arrêter une hémorragie!

Il ne restait plus qu'une bagatelle de 700 kilomètres entre Elko et Sacramento, où la voie ferrée, à cette époque, prenait fin. Durant ce trajet, Larkin se lia de grande amitié avec ses deux nurses, qui devinrent l'objet de son intérêt spécial quand elles lui apprirent qu'elles venaient de voir brûler Chicago. Larkin de son côté leur raconta qu'il était veuf, que sa maison allait au diable faute de surveillance, mais qu'après avoir eu la « sacrée bêtise » d'épouser une Californienne trop paresseuse même pour bourrer sa pipe, les inconvénients du veuvage lui paraissaient mêlés de précieuses compensations.

Grâce à lui, les deux femmes passèrent sans difficulté du train au steamer qui, de Sacramento, devait les mener au terme du voyage. Toutefois une scène de leur transbordement les éclaira en même temps sur l'indépendance des caractères en ce pays, et sur le fond de bonne humeur de leur compagnon. Il faut dire que chacun, faute d'hommes d'équipe attitrés, devait manipuler soi-même ses bagages.

— Mon ami, proposa Larkin à un individu en haillons qui fumait sa cigarette au débarcadère, vous aurez un dollar si vous portez cette malle à bord du *Yosemite*.

La malle semblait assez lourde.

— Vraiment? répondit l'homme sans bouger. Eh! bien, moi je vous donne deux dollars si vous l'y portez vous-même. Cela m'amuse, quand je me repose, de voir les autres s'essouffler.

— Tenu! fit Larkin en clignant un œil. Vous êtes un chercheur d'or, n'est-ce pas? J'ai fait ce métier jadis, et vous allez apprendre qu'avec moi il ne faut jamais « bluffer », mon camarade!

Disant ces mots, il chargea sa malle sur sa robuste épaule et la descendit au bateau, comme s'il eût été un portefaix de profession. L'homme en haillons tira de sa poche une pièce d'or que Larkin fit passer dans la sienne, avec la désinvolture d'un joueur qui a gagné son pari.

— *By Jove!* dit l'inconnu, vous méritiez de faire fortune. *Let us have a drink!*

Le « drink », sous forme d'une bouteille de champagne, coûta dix dollars de plus au perdant. Les deux nurses furent obligées d'en boire leur part. Déjà Larkin parlait à son tour d'un second « drink » du même genre. Fort heureusement la cloche du *Yosemite* se fit entendre.

— Tout à fait charmé de la rencontre, dit Larkin en serrant la main de son nouvel ami. Voici ma carte. Votez pour moi aux prochaines élections.

— Que je sois pendu si je ne vous donne pas ma voix, promet l'homme avec un juron qui ne laissait aucun doute sur sa bonne disposition.

Peu après, le *Yosemite* descendait la rivière aux eaux rougeâtres. Il était dix heures du soir quand il prit ses amarres au quai de San Francisco.

— Naturellement, vous aurez une chambre chez moi, dit Larkin aux deux nurses.

Cet arrangement plus ou moins « naturel », vu l'absence d'une maîtresse de maison, fut accepté faute de mieux. Mais, le jour suivant, Mary et Margaret sonnaient à la porte du meilleur hôpital, où elles furent admises sur l'heure comme nurses, grâce à la protection de Larkin. Son oreille demandant encore des soins, il fut convenu qu'une des deux amies le visiterait chaque jour afin de panser la plaie. Mais Mary, qui n'était ni égoïste ni aveugle, s'arrangeait pour être retenue à l'hôpital par quelque service urgent, à l'heure où le coupé du millionnaire venait chercher la garde-malade attendue. Elle n'avait pas été longue à voir que la bonne humeur et les saillies amusantes de Larkin faisaient très vite oublier à Margaret l'image lugubre de Chicago en flammes. Et Larkin témoignait tant d'admiration pour l'adresse et le zèle de sa jolie nurse, qu'on pouvait prévoir le jour où il sacrifierait les joies du veuvage à un autre bonheur moins négatif.

Quant à Mary, elle se trouvait fort heureuse comme elle était. San Francisco, avec son climat charmant, ses environs pittoresques, le cachet un peu Latin de sa civilisation s'harmonisait aux tendances de son esprit. Dieu sait combien de temps elle se fût accommodée d'une vie si calme. Mais de nouveaux incidents vinrent l'en tirer bientôt.

XIV

— Nurse Mary, lui dit un jour son chef, on assure que vous parlez toutes les langues.

— Du moins quelques-unes, Monsieur.

— Alors, venez avec moi, et tâchez de comprendre les divagations d'un matelot étranger qu'on nous apporte à moitié mort. Il s'est fendu le crâne en tombant d'une vergue.

Le docteur et son assistante furent bientôt près de la victime de l'accident, qui répétait toujours la même phrase, incompréhensible pour ceux qui entouraient son lit.

— Grand Dieu! Il est Bothnien! s'écria Mary. Il réclame sa mère. Pauvre garçon!

Elle s'entretint avec le blessé en langue bothnienne; presque aussitôt les yeux pâles de l'homme du Nord prirent une expression moins égarée. Il

saisit la main de sa compatriote et parut tout à fait heureux.

— Seriez-vous donc Bothnienne? demanda le docteur.

— Mes parents l'étaient. Mais comment se fait-il qu'un navire bothnien se trouve à San Francisco? Les marins de ce pays sans commerce ne sont guère habitués à de si longs voyages.

Cette question était faite d'une voix mal assurée. Le docteur mit cette émotion sur le compte de la joie.

— Vous ne lisez pas les journaux? dit-il en souriant... Allons! bon! Voilà notre gaillard qui perd connaissance. Profitons-en pour examiner la blessure d'une façon plus complète.

L'examen fit apparaître l'urgence de l'opération du trépan qui, à cette époque, passait pour l'une des plus terribles et des plus basardeuses de la chirurgie. Tout l'hôpital fut agité par cette grave nouvelle. Non seulement les élèves de l'opérateur, mais quelques-uns de ses confrères du dehors furent immédiatement convoqués. Les préparatifs commencèrent aussitôt, et Mary ne songea plus à autre chose. Le moment venu, elle remplit son rôle avec un sang-froid qui fut remarqué de tous. L'œuvre chirurgicale terminée, un personnage en uniforme essaya de la remercier dans un anglais moins que correct.

— Parlez-lui Bothnien, dit le savant et habile docteur en ôtant son tablier. Nurse Mary est une de vos compatriotes.

— Mademoiselle, dit alors l'étranger, Son Altesse Royale saura tout à l'heure quels bons soins vous avez prodigués à un homme de son équipage.

Comme elle le regardait avec stupéfaction :

— Je suis le médecin du bord, ajouta-t-il simplement, croyant qu'il se faisait assez comprendre.

Les mains de Mary qui n'avaient pas tremblé pendant l'opération commencèrent à s'agiter nerveusement. Elle demanda :

— Vous avez parlé d'une Altesse Royale?...

— Hé! oui, le prince Paul de Bothnie, frère du Roi et Grand Amiral de notre flotte. Il accomplit son voyage autour du monde. Son croiseur est arrivé hier au mouillage de Sausalito, où l'accident s'est produit comme nous venions de jeter l'ancre.

Mary, les yeux grand ouverts, tenta vainement de répondre. Son chef, étonné de ce silence, la regarda et vit qu'elle perdait connaissance. Il n'eut que le temps d'ouvrir les bras pour la recevoir.

— Elle est encore jeune pour son métier, dit-il en manière d'excuse. Cependant je ne l'avais jamais vue faiblir dans son service. Mais ce qu'elle vient de voir est une forte épreuve pour les nerfs d'une femme, et, dans la nurse la plus aguerrie, on trouve toujours une femme, Dieu merci! Quant à notre blessé, nous allons le maintenir dans un état de demi-insensibilité au moyen d'une potion. Puis nous lui ferons prendre de la glace pour empêcher les vomissements, et, dans quinze jours, s'il est encore là, nous pourrions le déclarer hors d'affaire.

— Dans tous les cas, vous l'avez magnifiquement opéré, conclut le docteur bothnien. Je vous félicite et reviendrai voir mon matelot dans la soirée.

Une heure après, la vaillante nurse avait repris son poste auprès de son compatriote en danger de mort. Elle passa la nuit à son chevet, constamment occupée à des soins dont l'incessante continuation pouvait seule donner quelques chances favorables au malheureux dévoré par la fièvre. Il parlait constamment dans son délire.

— Nous sommes tombés sur un alcoolique, avait remarqué le docteur. Ces matelots du Nord le sont presque tous. Il va vouloir déranger son appareil. Nurse, faites-vous aider, et mettez-lui la camisole de force, au besoin.

Vers la fin de la journée, comme elle venait de rendre à sa personne cette extrême propreté qui fait de la nurse Américaine un objet d'admiration, Mary Niels entendit des voix étrangères dans le vestibule de la salle.

(A suivre.)

LA PEAU ET L'ESTOMAC

LE CUIR CHEVELU — LES MALADIES ARTHRITIQUES

« La Peau et l'Estomac » est le titre d'un livre de vulgarisation fort intéressant dû à la plume d'un médecin parisien, le Dr Monnet, spécialiste des plus réputés et écrivain très distingué. Dans ce livre, le Dr Monnet expose magistralement les rapports intimes existant entre la peau et l'estomac au point de vue de leurs fonctions et de leurs maladies. Celles-ci sont presque toujours liées les unes aux autres par une corrélation intime et l'on peut dire que la guérison des premières entraîne celle des secondes et réciproquement.

Le meilleur moyen de guérir un mal est d'en connaître la cause pour la mieux soigner. Partant de là, le Dr Monnet montre comme cause primordiale de ces affections le « ferment ». Voyez-vous, dit-il, sur un vieux morceau de pain la moisissure : ferment. Voyez-vous le vin qui tourne à l'aigre : ferment.

Le ferment agit de même sur nous ; il fera moisir notre peau, comme il aigrira notre estomac. Il viciera notre sang, le rendra âcre, brûlant. De là, les *eczémas*, les *dartres*, les *psoriasis*, comme aussi les *gastrites*, la *dyspepsie*, la *gastralgie*.

C'est là ce que nos pères appelaient les *vices du sang*. Aujourd'hui que Pasteur a jeté sur toutes ces questions une grande clarté, on sait que le *vice du sang* n'est rien autre chose que l'accumulation dans l'organisme d'acides, de substances toxiques, de ferments en un mot que les maladies ne peuvent éliminer. Tout leur système digestif est ébranlé et leur peau est brûlée comme si la lave d'un volcan avait coulé sur elle.

Combattre ce ferment qui mine la vie, qui corrode l'estomac et la peau, comme l'acide corrode et use les mains de ceux qui le manient, voilà le premier point et le dernier. Tuer la cause pour supprimer l'effet.

Et surtout, lorsqu'on veut se donner la peine de le chercher et de l'observer, on retrouve cet élément fermentatif. Qu'est-ce donc en effet que ces *affections du cuir chevelu* où l'on voit disparaître, comme fauchées par une invisible main, les chevelures les plus solides et les plus opulentes ? Elles sont la conséquence certaine de l'action spéciale d'un ferment qui vit et se développe dans les poissières des pellicules ou dans les sécrétions grasses provenant d'excès de *fonctionnement des glandes sudorales* ou d'exagération de fonction des *glandes sébacées du cuir chevelu*.

Que de chevelures seraient encore debout si ce principe n'avait pas été inconnu ! Combien peuvent être encore restaurées si, au lieu de chercher dans de miraculeux et fallacieux produits la guérison de leurs affections, les malades veulent prendre la peine de se soigner avec un traitement approprié ?

En somme, le ferment est à la base et à l'origine de l'être,

comme à son sommet. Car il est l'élément nécessaire de la vie comme il est générateur de maladie et de mort quand on ne le fait pas rentrer dans ses fonctions, dans ses actions normales ; et c'est là précisément le rôle de la médecine et du médecin.

Sortant des sentiers battus de la routine médicale, le Dr Monnet aborde très nettement la question du traitement. Il répronve avec énergie l'abus trop fréquent des arsenicaux et des mercuriaux, médicaments dangereux quand ils sont maniés sans sagacité et sans justesse, au point d'aggraver souvent les affections qu'ils sont destinés à guérir.

La vraie médication sera la médication dépurative, la médication dont la base sera un antiferment. Lequel ?

La question est ici complexe. Il faut prendre la médication antifermentive partout où on la trouve et autant que possible l'établir d'après la connaissance et l'analyse du sang et les urines du malade, d'après ses antécédents constitutionnels, héréditaires, d'après son genre de vie, son milieu, ses ambiances.

Que ce soit au règne végétal, minéral, animal que l'on doive s'adresser ; que ce soit par la voie de l'estomac, par l'emploi des sécrums, le principe doit être de purifier le sang, de le débarrasser de ses éléments étrangers. Refaire la vie normale là où le ferment menace d'engendrer la mort. Aider la nature à reprendre ses fonctions normales sans la blesser, sans la forcer, sans l'empoisonner.

C'est, en effet, à cette médication réellement active et dépurative que le Dr Monnet donne la préférence et dont il développe très clairement les résultats dans son ouvrage.

Il faut, en effet, se méfier de ces soi-disant dépuratifs qui sont le plus souvent des formules dangereuses ou sans action et qui, dans tous les cas, ne sauraient et ne pourraient convenir à tous indistinctement.

Nous avons lu, en particulier, un chapitre écrit de main de maître sur l'appropriation des sécrums aux sujets. Chaque malade a une façon particulière d'être malade ; et il serait absurde de donner un même remède à tous ceux qui, d'apparence, ont une semblable maladie, écrit le Dr Monnet. Je ne connais rien de plus justement dit, de plus judicieusement étudié. J'avoue que j'ai eu là une vision très nette et très émouvante de l'action et du rôle du médecin dans la direction d'un traitement, et j'ai mieux compris comment il se faisait que le succès allait, en médecine comme ailleurs, non pas à l'empirisme et au hasard, mais à la science vraie, guidée par l'expérience et l'observation.

D'ailleurs, je renvoie au livre lui-même, lequel est véritablement captivant. Il est écrit en un style simple, élégant, accessible à tous,

et l'agrément de sa lecture se double de sa très grande utilité pratique.

Ceux qui souffrent de la peau, du cuir chevelu et de l'estomac, sont légion aujourd'hui par ce temps de nervosisme et de vie surchauffée. Ce n'est souvent que la résultante de l'inflammation survenant à la suite d'excès cérébraux ou d'efforts matériels. Le livre du Dr Monnet, plein d'excellents conseils, apprendra à s'en préserver et à s'en guérir. C'en est assez pour justifier le succès énorme avec lequel il a été accueilli.

Mais nous ajouterons que les résultats sont là pour corroborer les espérances du livre. Nous avons pu connaître nous-mêmes de nombreux malades guéris lesquels, depuis longtemps, avaient pris le stérile parti de désespérer.

Aussi bien, considérons-nous comme un devoir de le recommander à ceux qui souffrent ; ils apprendront à mieux connaître leur maladie, à la mieux soigner, et surtout à la guérir, ce qui est leur légitime espérance. Quant à nous, nous serions trop heureux si cet article, en faisant connaître une méthode bienfaisante, peut aider à soulager quelques douleurs et atténuer quelques souffrances.

Dr FOLTES.

La plupart des maladies de ces organes sont liées, comme chacun sait, à des constitutions que les médecins appellent arthritiques ou herpétiques.

L'idée d'étudier ces constitutions, d'apporter à ceux qui en sont victimes les conseils utiles, devait venir tout naturellement à l'esprit du Dr Monnet. Aussi a-t-il publié une autre brochure dont voici le titre : **CONSULTATIONS POUR LES ARTHRITIQUES**. Là, il étudie par chapitres successifs : l'*Arthritisme* et l'*Herpétisme* en tant que *diathèses constitutionnelles*, les *Rhumatismes aigus chroniques*, la *Goutte*, la *Gravelle*, le *Diabète*, l'*Obésité*. Chacun de ces livres est assez suggestif par lui-même pour nous dispenser de l'analyse. Qu'il nous suffise de dire que c'est sous forme de consultation spéciale à chaque cas que le Dr Monnet a voulu établir et résumer ses conseils. De cette façon, il ne perd pas le lecteur dans le délire de théories vaines et de médications fantaisistes. Il leur dit : *voici le mal et voilà le remède qui l'évite et le guérit*.

Chacun de ces livres, **CONSULTATIONS POUR LES ARTHRITIQUES**, de même que son précédent, **PEAU ET ESTOMAC**, est vendu dans toutes les librairies et envoyé franco contre 1 franc qu'il suffira d'adresser, soit au Dr Monnet, 17, place de la Madeleine, soit à la Société des Publications hygiéniques, 3, rue Greffulhe, Paris (8^e). Téléph. 242-18.

MAISON FONDÉE EN 1755

MARIE BRIZARD ET ROGER

BORDEAUX — COGNAC

Membre du Jury (Hors Concours) à l'Exposition Universelle de 1900.



LIQUEURS

ANISETTE

Superfine

ANISETTE

Extra dry

CACAO CHOUAO

PUNCHS



SUPERFINES

CHERRY BRANDY

CURAÇAO

"TOPAZE" CURAÇAO

à la Fine Champagne

PEPPERMINT

MOKA



COGNACS

FINE CHAMPAGNE

VO

SVFVO

1848



Si la Maison MARIE BRIZARD ET ROGER de Bordeaux est renommée pour ses excellentes liqueurs, la maison qu'elle a établie à Cognac pour ses affaires d'eaux-de-vie ne lui cède en rien comme importance.

Placée au centre du pays de production, elle est à même de fournir des Cognacs dont la qualité et la finesse ne peuvent que donner pleine et entière satisfaction aux consommateurs de vieilles fines champagnes.

La MERVEILLE
DU SIÈCLE

La MERVEILLE
DU SIÈCLE

LE PHÉNIX

PERFECTIONNÉ

Grand Phonographe pour Gros Cylindres

Modèle 1903

Seul Phonographe au Monde ayant une telle puissance d'émission qu'on peut l'entendre distinctement à **500 mètres.**

Important!

Ne confondez pas le "Phénix" à gros cylindres avec ces machines de pacotille en fonte de fer qui emploient **ENCORE** les petits cylindres nasillards qui imitent si bien la légendaire voix de polichinelle.

SEUL
Grand Phonographe
fourni à l'essai
PENDANT 10 JOURS

26 MOIS
DE CRÉDIT



20
CENTIMES
par
Jour!

N'ACHETEZ PAS de Phonographe avant d'avoir essayé le "PHÉNIX"; comparez-le avec les anciens modèles et vous serez édifié.

Seul Phonographe ne livrant pas de petits cylindres, sans aucune valeur, en prime, pour faire nombre.

Avec le "PHÉNIX" perfectionné, modèle 1903, la voix humaine est reproduite deux fois plus forte qu'elle ne l'est en réalité; un chanteur, ayant enregistré une romance à mi-voix, sera émerveillé de l'entendre reproduite avec le son de sa voix, augmenté du double de sa force, tout en conservant le ton naturel.

Il n'existe rien d'aussi merveilleux dans le Monde les gens prévenus ou sceptiques seront en extase devant cette invention fantastique!

Ce n'est plus un Phonographe qui parle, qui chante, qui rit, qui joue de la musique — c'est la réalité embellie, c'est une voix quelconque qui paraît idéale!

Le PHÉNIX est un appareil scientifique de précision, que nous vendons avec la plus absolue confiance, puisque nous le livrons avec un crédit de

Vingt-six Mois

pour le prix inouï de **154 FRANCS**, payables:

6 FRANCS PAR MOIS

20 Centimes par Jour

Sans déboursier un centime, vous recevrez chez vous, franco de port et d'emballage le

PHÉNIX

Accompagné des Accessoires suivants:

- 1° VINGT GROS CYLINDRES ARTISTIQUES enregistrés sur des petits cylindres.
- 2° CINQ GROS CYLINDRES VIERGES.
- 3° UN DIAPHRAGME REPRODUCTEUR.
- 4° UN DIAPHRAGME ENREGISTREUR.
- 5° UN GRAND PAVILLON en aluminium.
- 6° UN SPLENDEIDE COFFRET verni, pour l'emballage.
- 7° UNE INSTRUCTION DÉTAILLÉE.
- 8° CATALOGUE de 1200 NOUVEAUX GROS CYLINDRES à 1 fr. 50 est joint à l'appareil.

SEUL PHONOGRAPHE AU MONDE

offrant à ses Souscripteurs des gros Cylindres pouvant être entendus à **500 mètres**, au prix de **1 fr. 50.**

Le "PHÉNIX" SEUL OFFRE 25 GROS CYLINDRES

et nous paierons mille francs à celui qui pourra nous prouver qu'une offre aussi avantageuse a déjà été faite!

Création Fantastique

Le "PHÉNIX" modèle 1903, est une stupéfiante machine parlante, aussi, tous les Amateurs de Phonographie, voudront-ils posséder cet appareil magique, qui leur procurera des satisfactions célestes.

Les progrès réalisés par la création du "PHÉNIX" sur tous les modèles lancés dans le commerce, jusqu'à ce jour, peuvent être comparés à ceux de l'éclairage. Le "PHÉNIX" c'est la lumière électrique, tandis que les anciens Phonographes sont comparables aux chandelles avec lesquelles nos ancêtres s'éclairaient!

Ce merveilleux Phonographe emploie des gros cylindres qu'on peut entendre à **500 mètres** avec une netteté telle, qu'il est impossible d'apprécier la différence entre le fort Tenor de l'Opéra chantant dans le "PHÉNIX" et le même chanteur, chantant à l'Opéra!

L'illusion est complète!

L'intensité des sons du "PHÉNIX" est à ce point considérable, qu'on l'entend distinctement, en plein air, à plus de **500 mètres**, et que, malgré cela, on peut l'écouter dans une chambre, sans fatiguer l'oreille, grâce au suprême perfectionnement de son ingénieux mécanisme, qui adoucit les sons en proportion de l'espace!

Le ton naturel est absolu!

Le "PHÉNIX" modèle 1903 dépasse en beauté, perfection et ravissement, tout ce que l'imagination la plus féconde peutfanter; c'est, en un mot, la

Machine magique.

Les grands Phonographes vendus dans le Commerce 500, 600 et 700 fr., n'atteignent pas la perfection absolue du "PHÉNIX" et, cependant, nous pouvons offrir ce merveilleux modèle, au prix

absolument réduit de **154 fr.** tout en accordant une prime exceptionnelle de Cent dix francs, et payables,

6 francs PAR MOIS

Ces conditions sont uniques au Monde, et nous sommes persuadés que toutes les personnes passionnées pour les merveilles scientifiques, se hâteront de nous envoyer leur souscription avec d'autant plus de rapidité, que ce chef-d'œuvre vaudra plusieurs centaines de francs lorsque la fabrication sera épuisée.

Les gros cylindres employés avec le "PHÉNIX" perfectionné sont **6 fois plus sonores, réels et naturels** que les petits cylindres vendus dans le Commerce, et n'ont pas l'inconvénient d'être nasillards et faux.

Les gros cylindres sont offerts aux souscripteurs du "PHÉNIX" AU PRIX DE **1 fr. 50**, au lieu de 5 fr. (prix du commerce), alors que les petits cylindres sont vendus **1 fr. 50** dans les Maisons de détail.

Il est certain que la personne qui aura entendu les gros cylindres du "PHÉNIX" ne voudra plus écouter les petits.

Ne pas confondre :
Nous ne livrons que des gros cylindres, puisque les petits sont nasillards.

Le "PHÉNIX" est l'unique phonographe avec lequel on puisse impressionner soi-même des cylindres vierges, et les écouter avec la même mesure, en employant le cadran de vitesses, qui permet de régler mathématiquement la vitesse, de telle sorte qu'une chanson chantée dans le "PHÉNIX" avec la vitesse 4, 5 ou 6, pourra être écoutée dans le même ton!

Le mécanisme du PHÉNIX est absolument silencieux.

LISTE des GROS CYLINDRES offerts en Prime Gratuite aux Souscripteurs du Phénix

- 1° QUATROU DE TROMPES DE CHASSE.
- 2° LES OISEAUX ET LES ROSES (Flûte), solo exécuté par M. OSTROFF, de la Garde Républicaine.
- 3° TROMPETTE-POLKA (Piston), solo exécuté par M. JOSEPH, de la Garde Républicaine.

- 4° Le trio de GUILLAUME TELL, chanté par MM. AUMONIER, GAUTHIER et BIDEZ.
 - 5° Orchestre: LA VIE PARISIENNE (Quadrille).
 - 6° — SANTIAGO (Valse espagnole).
 - 7° — MICHEL STROGOFF (Marche de Trompette).
 - 8° — LES PETITS PIERROTS (Marche).
- Ces 4 morceaux (5, 6, 7 et 8) exécutés par des Artistes de la Garde Républicaine et des Grands Concerts de Paris.
- 9° Chansonnette romaine: QUAND ON A TRAVAILLE! Solo romain par CHARLES avec orchestre.
 - 10° FAUST (Entrée Salut! O mon dernier matin! Grand air chanté par M. GAUTHIER).
 - 11° FAUST (Gavotte), chanté par M. GAUTHIER.
 - 12° Grand Air du TROUVERE, chanté par M. GAUTHIER.
 - 13° BEBE A L'EGLISE.
 - 14° L'ETOILE D'AMOUR.
 - 15° JUANITA.
 - 16° DITES-MOI SI VOUS AVEZ UN CEURI (Les quatre ravisants a mélodius 13, 14, 15 et 16) chantées par MERCAUDIER.
 - 17° BÉNÉDICTION des POIGNARDS, chantée par AUMONIER.
 - 18° Marche de SAMBRE et MEUSE, chantée par MARCHAL.
 - 19° LA DERNIERE CAROTTE, créée et dite par POLIN.
 - 20° L'AUTO DU COLON, créé et chanté par POLIN.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

N° 6

A Monsieur G. MALEVILLE, Editeur à Libourne.

Veillez m'expédier le nouveau Phonographe "PHÉNIX" Modèle 1903 perfectionné, avec les accessoires et les vingt gros cylindres artistiques, au prix de 154 Francs, que je m'engage à vous régler par paiements mensuels de 6 Francs jusqu'à complète liquidation.

A _____ le _____ 1902

Nom et Prénoms _____ SIGNATURE: _____

Profession _____

Domicile _____

Département _____

En gare de _____

Prière d'adresser ce Bulletin, après l'avoir rempli, à M. G. MALEVILLE, Editeur, à Libourne (Gironde).

N'achetez pas de FUSILS, de BICYCLETTES, d'APPAREILS DE PHOTOGRAPHIE, d'INSTRUMENTS DE MUSIQUE de toutes sortes, de PIANOS et d'HARMONIUMS, d'OUVRAGES en tous genres, sans consulter les catalogues de la Maison G. MALEVILLE, de Libourne (Gironde).

Envoi franco sur demande. — Concurrence impossible.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Cette réflexion, faite de multiples déductions, est toujours vraie. Quel que soit le progrès qui nous entoure et les raffinements de civilisation au milieu desquels nous vivons, nous arrivons toujours à trouver que d'autres civilisations, plus raffinées même, nous ont précédées et que tout le progrès pourrait se résumer en l'adaptation différente d'idées déjà connues et de principes déjà trouvés. Même pour la mode, cette chose d'aspect si futile et qui tient cependant une place si considérable dans la vie féminine moderne, les créations de nos couturiers actuels, qui nous semblent si nouvelles, peuvent toujours trouver la source de leur idée dans des documents anciens. Tous les atours de notre élégance moderne, manteaux, robes, déshabillés... etc., ne sont que l'interprétation moderne d'idées déjà exploitées par les élégantes qui nous ont précédées dans les siècles passés. La mode vingtième siècle a su toutefois tirer parti d'idées connues de si habile façon, en les combinant entre elles, qu'elle présente un ensemble homogène, tout comme le « modern style » dans le mobilier, « l'art nouveau » dans le bijou, ne sont que des rééditions d'art égyptien et byzantin dont on retrouve la trace en les analysant.

Voyez les deux gravures reproduites ici. D'un côté se trouve la reproduction d'une gravure authentique de 1804 montrant une toilette de soir style empire dans tout le luxe et l'esprit de l'époque qui elle-même évoquait le style grec. De l'autre on verra, telle que nous la comprenons à présent, une robe de soir « Empire ». C'est-à-dire, que tout en conservant l'allure de la ligne, notre goût moderne a su mettre son empreinte en y associant le flou de la mousseline, la note plus enveloppante par la longueur de la toilette, longueur qui n'existait pas, devant, à l'époque Empire.

Cette intéressante étude peut se continuer et se faire avec les robes Louis XV, Louis XVI; même dans nos manteaux modernes, on retrouve des idées des manteaux mousquetaires de l'époque Louis XIII. Décidément :

« Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ».

PARFADETTE.



Robe et manteau de cour (an 13).



Robe de soir « Empire » (1902.)

ROSIERS
COLIS RÉCLAME
contient 20 var. extra
8 francs franco.
COLIS HOLLANDE
166 oignons à fleurs
9 francs franco
Catalogue complet et instruction pour la culture gratis
Chez GEMEN et BOURG, LUXEMBOURG (Grand-Duché).
Paris, Exposit. Univers. 1900 Hors Concours Membre du Jury.

EAU MINÉRALE ARSENICALE et FERRUGINEUSE.
Source GUBER en Bosnie.
Désigné chez tous les M^{rs} d'Eaux Minérales et Pharmaciens.

VEILLEUSES
Françaises
FABRIQUE A LA GARE
JEUNET Fils, S^r
Toutes nos boîtes
portent
en timbres secs
JEUNET, inventeur
—
ENVENTE PARTOUT

LE TREFLE
Incarnat
PARFUMERIE NOUVELLE
L. PIVER
PARIS

Machines à Coudre **H. VIGNERON**
CYCLES FRANÇAIS DE
LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES. — ENVOI FRANCO DU CATALOGUE.
PARIS, 68 et 70, Boulevard Sébastopol, PARIS.

YOST
« Porte-plume YOST en or »
à réservoir d'encre.
Prix : 12.50, 17.50 et 20 francs.
C^{ie} de la Machine à écrire "YOST"
PARIS, 36, boulevard des Italiens, 36, PARIS.
CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE

ARGUS DE LA PRESSE
FONDÉ EN 1879

Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, « qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit les extraits sur n'importe quel sujet. »

Hector Malot (ZYTE, p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc.

S'adresser aux bureaux de l'Argus, 14, rue Drouot, près du boulevard.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

Vient de paraître à la LIBRAIRIE LAROUSSE, 17, rue Montparnasse, Paris,
— et chez tous les libraires —

**Dictionnaire illustré
DE MÉDECINE USUELLE**
Par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE

Médecine d'urgence; Petite pharmacie; Hygiène préventive et professionnelle; Hygiène curative (altitude, mer, sanatoria, massage); Hygiène de l'ouïe, de la vue, etc.; Soins spéciaux aux mères et aux enfants; Accidents, empoisonnements, falsifications; Régimes, eaux minérales, médecine coloniale. — Un volume de 560 pages; 810 gravures, photographies, radiographies; 3 cartes, 4 planches en couleurs. Broché: 6 francs; — relié toile: 7 fr. 50. (Envoi franco contre mandat-poste.)

Conçu dans un esprit essentiellement pratique, et d'une forme toute nouvelle, cet excellent ouvrage a sa place marquée dans toutes les familles, où il est appelé à rendre des services journaliers. Une large place y a été faite entre autres aux soins à donner aux jeunes enfants, à la médication par l'eau chaude ou froide, par le massage, par les petits moyens de la médecine d'urgence sans drogue proprement dite, etc.

AGENDA (8-15 novembre).

Examens et concours. — Un concours pour l'admission aux emplois de médecins adjoints des asiles d'aliénés s'ouvrira à Paris le 10 nov. — A la même date, ouverture d'un concours pour l'admissibilité à l'emploi de commissaire de surveillance administrative des chemins de fer. — Le 15, au ministère des Affaires étrangères, clôture des inscriptions au concours d'admission dans la carrière diplomatique et consulaire. — Le concours de jouets sera clos le 10. — Le 15, dernier jour d'envoi pour le concours d'enseignes (Salle Saint-Jean, Hôtel de Ville).

Le Conseil général. — Par arrêté du Préfet de la Seine, le Conseil général de la Seine est convoqué pour le 12 novembre.

Expositions agricoles. — L'exposition d'automne de la Société nationale s'ouvrira le 12 nov., dans les serres du Cours-la-Reine. Elle comprendra outre les chrysanthèmes, les fruits, fleurs et légumes de saison. — Le 8, à Corbeil, exposition de chrysanthèmes. Clôture le 10.

Expositions artistiques. — Paris: Grand Palais, jusqu'au 16 nov., exposition des industries du mobilier et tapisseries des Gobelins. — Galerie Georges Petit: œuvres de José Frappa et Alphonse Stengel. — Rue Taillbout, 29: exposition d'œuvres d'artistes étrangers. — Province: expositions à Toulon, Nancy. — Etranger: expositions à Francfort, Bade. — Le 16, ouverture de l'Exposition d'Hanov.

Nouvelles religieuses. — Le 11 nov., à 10 h. 1/2 à Notre-Dame-des-Victoires, messe en musique de la Société fraternelle des anciens officiers de terre et de mer, membres de la Légion d'honneur. La cérémonie sera présidée par son Em. le cardinal Richard, archevêque de Paris. La messe sera dite par Mgr Lanusse, aumônier de l'Ecole militaire de Saint-Cyr. M. l'abbé Macchiavelli, curé de Saint-Ouen, prononcera une allocution. Une quête sera faite au profit de la caisse de secours des veuves et des orphelins de la Société. — Le 11, à la cathédrale de Versailles, célébration solennelle du Jubilé de Mgr Goux, évêque de Versailles. — Les 12 et 13, à Toulouse, ou célébrera le centenaire du P. Lacordaire, et le 25^e anniversaire de l'Institut catholique. Le R. P. Ollivier prononcera le panégyrique. — Le 15, à Bruxelles, service funèbre à la mémoire de la reine des Belges et de la reine Louise, mère de Léopold II.

Sports. — COURSES DE CHEVAUX: le 8 nov., Saint-Cloud (courses au trot); le 9, Auteuil; le 10, Saint-Cloud; le 11, Enghien; le 12, Colombes; le 13, Auteuil; le 14, Enghien; le 15, Saint-Cloud (courses au trot); les 12, 14 et 15, courses à Nice.

Tir: au Stand Gastinne-Renette (avenue d'Antin); le 12 nov., réunion de la Société Le Pistolet (9 h. 1/2 du matin).

GOLF: à la Boulie (près Versailles): le 8 nov., prix de Jony-en-Josas; le 11, prix du Départ; le 15, coupe de Malsons-Laffitte.

FOOTBALL: à Dijon, le 9 nov., Racing-Club Bourguignon, contre Football-Club de Lyon.

CYCLISME: le 9 nov., à Champigny, course de côte pour le prix Bottiau.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

FAILLITE FRÉDÉRIC HUBERT
BELLES FOURRURES
 importante garde-robe de femme
 sortant des maisons Doucet, Callot, Laferrère, Worth.
BELLE LINGERIE, DENTELLES, GUIPURES
 Eventails, ombrelles, linge de maison.
 Vente en exécution d'ordonnance de M. le juge-commissaire, à la requête de M. BONNEAU, syndic, et en présence de M. Lemaquis, administrateur judiciaire, HOTEL DROUOT, salle 6, les 10, 11 et 12 nov. 1902, 2 h.
 Commissaires-priseurs : M^e Motel, rue Rossini, n° 3; M^e LANTIER, rue de Provence, 7; M^e LAH DUBREUIL, rue de Hanovre, 6.
 Expert : M. A. Bloche, 28, rue de Châteaudun.
 Exposition publ. dimanche 9 nov., de 2 h. à 6 heures.

2 MAISONS 1^{re} rue d'Argout, 54. Rev. net bail 3.000 fr. 2^e r. sauffroy, prol., 59. Rev. br. 4.600 fr. Mise à prix : 35.000 et 45.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. not., 25 nov. S'ad. not. M^e Bachelez et Fay, 11, r. Saint-Florentin.
 Propriété AV D'ORLÉANS, 71. Rev. 15.380 fr. à Paris. C^o 1.600 m. M. à p. 300.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. not., 18 nov. S'ad. à M^e G. Aubron, notaire à Paris, 20, r. de Flandre.

Vente au Palais, le 29 novembre 1902.
GRAND HOTEL AVEC JARDIN
 A PARIS
RUE DE BABYLONE, N° 57
 et rue Honsteur, 1. Contenance environ : 2.165 mètres. Façade sur rue Babylone : 60 mètres. Façade sur rue Monsieur : 22 mètres.
 Mise à prix : 600.000 fr.
 S'adresser : A M^e Manceau et Cortot, avoués à Paris; M^e Michel, notaire, et sur les lieux pour visiter.
 MON rue de Vanves, 142. C^o 249^m. Rev. br. 2.890 fr. M. à p. 35.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 25 nov. 1902. M^e Vincent, not., 183, bd Saint-Germain.
 Etude de M^e Bertinot jeune, avoué à Paris, 48, rue de Provence.
 le mercredi 26 novembre 1902, 2 heures, au Palais de Justice, à Paris.
VENTE PROPRIETES A AIRE-S.-L'ADOUR
 (Landes) de 397 hectares environ, en 11 lots.
 Mise à prix totale de 328.500 fr.
 S'adresser : A M^e Bertinot jeune, avoué, et Baudrier, notaire à Paris, et à M^e Ducasse, notaire à Aire-sur-l'Adour.

VENTE au Palais, le 29 novembre 1902, à 2 heures.
 MAISON A PARIS
45 ET 47 RUE SAINT-DENIS
 4 et 6, rue Berger.
 Revenu brut annuel : 22.758 fr. 77.
 Mise à prix : 220.000 fr.
 S'adresser : à M^e Berton, avoué à Paris, 14, rue d'Anjou; M^e Loufier et Tréhou, avoués à Laval; M^e Lefebvre, notaire à Paris.

Maison R. S^{te}-ANNE, 58 bis. Rev. br. 16.000 fr. à Paris. C^o 238^m. Mise à prix 160.000 fr. A adjuger s. 1 ench. en l'étude de M^e Chagot, notaire à Melun, le samedi 6 décembre 1902, à 2 heures.
 Maison B^e HAUSMANN 95 et r. Roy, 3. C^o angle 238^m. R. b. 290 f. 60. M. à p. 400.000 fr. Cr. fons. à cons. A adj. ch. not. 25 novembre. M^e P. Delapalme, not., 15, Ch.-d'Antin.
 Etude de M^e Meignan, avoué à Epernay (Marne).
 VENTE en un seul lot, le dimanche 16 novembre 1902, à 2 heures, en l'étude et par le ministère de M^e Bruyant, notaire à Orbais-l'Abbaye, de LA PROPRIETE dite LES PUISARDS sise terroir de la Chapelle-sur-Orbais, canton de Montfort, arrondissement d'Epernay, d'une contenance totale de 146 hectares environ, comprenant : Ferme, Terre, Pré, Pâturage, Bois.
 Mise à prix : 30.000 fr.
 La ferme est louée jusqu'au 1^{er} mars 1903, moyennant un fermage annuel de 1.700 fr., et la chasse moyennant un loyer annuel de 120 fr.
 S'adresser : A Epernay, à M^e Meignan et Croizillac; à Orbais, à M^e Bruyant; à Montmirail, à M^e Daval, huissier.

2 MAISONS R. VEZELAY, 6 et 8 (VII^e). C^o contiguës 16.330 fr. et 16.823 fr. M. à p. 260.000 fr. chacune. A adj. s. 1 ench. en 2 lots avec fac. réun. ch. not. Paris, 25 nov. 1902. S'ad. M^e Fauchey, not., 3, r. du Louvre.
 CROIX BERNY Joli petit hôtel près gare et tramway, 4 ch. maître, s. bains, calorifère, grande terrasse. Cont. 590 mètres. A rendre. S'adresser à M^e Perrot, notaire à Bourg-la-Reine.

4 TERRAINS rue Lecourbe, 202 et rue Croix-Nivert, 177. C^o 233^m à 312^m. M. à p. 53 fr. et 48 fr. le m². A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, le 2 déc. 1902. S'ad. ét. feu M^e M. Robin, 5, r. du Louvre.

VENTE au Palais, le samedi 29 novembre 1902, à 2 heures.
 MAISON A PARIS
RUE DE LA CONVENTION, N° 67
 Contenance : 236 mètres environ.
 Mise à prix : 100.000 fr.
 S'adresser : A M^e Dallery, avoué poursuivant, 49, rue Sainte-Anne, et à M^e Chaffotte, avoué, 76, rue de Rennes.

VENTE sur saisie immobilière, le 20 novembre 1902, au Palais à Paris.
 PROPRIETE de L'HOTEL-DE-VILLE et 22, quai de l'Hotel-de-Ville (4^e arrondissement).
 Mise à prix : 36.000 fr.
 S'adresser à M^e Déglise, avoué à Paris, 39, rue de l'Arcade.

SOINS DE BEAUTÉ

Si la saison d'hiver est la plus agréable de toutes en ce qu'elle apporte de « vie mondaine », elle présente quelques petits inconvénients féminins. La divine coquetterie sait, d'ailleurs, y remédier avec grâce. C'est ainsi que, fort déplaisamment, les visages se composent dès les premiers froids. Il faut donc, avant de sortir, avoir l'élégante précaution de « se houper » de Fleur de Pêche; la poudre de riz délicate et si suavement parfumée, la boîte, 3 fr. 50; franco, 4 fr. de la Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre. Elle vous fera un visage hilal. Attention, aussi, aux cheveux blancs (c'est de l'hiver, cela

aussi!) qui se glissent prématurément dans une chevelure et en ternissent l'éclat! Nous avons à portée de notre coquetterie la Poudre Capillus, qui rend aux personnes, qui ne veulent pas user de teintures, les mêmes services. Elle est inoffensive et redonne, à sec, à la chevelure, sa couleur primitive. Envoyez, pour la première commande, un échantillon de vos cheveux, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre.
 DUCHESSE DIANE.

LA SCIENCE RECREATIVE

LES ÉCHECS A LA RÉGENCE

La fin de la belle saison a fait rentrer à Paris un bon nombre de fidèles dans le vieux temple. Les parties sont plus animées; de petits tournois se succèdent entre les maîtres étrangers en attendant le Concours général annuel des amateurs.
 La partie ci-dessous est la première jouée dans le Tournoi du mois de septembre entre les deux joueurs arrivés premier et second.

N° 1559. — Début Ruy Lopez.

Blancs. — Taubenhaus.		Noirs. — Janowsky.	
P — 4 R	1	P — 4 R	
GR — 3 F	2	C — 3 F D	
F — 5 C	3	P — 3 T D	
F — 4 T	4	C — 3 F R	
Roq. R	5	F — 2 R	
P — 3 D	6	P — 3 D	
C — 3 F	7	F — 5 C	
F — 3 R	8	Roq. R	
C — 2 R	9	C — 4 T R	
C — 3 C	10	C — 5 F	
F × C D	11	P × F	
P — 3 T R (a)	12	F — 2 D	

a) Les N. ne sont pas en état de sacrifier la pièce pour deux pions.

D — 2 D	13	C — 3 C
P — 4 D b	14	P × P

b) Ou plutôt C — 5 F R.

C × P	15	F — 3 F
P — 3 F D	16	T — 1 R
P — 4 F R	17	F — 5 T (c)

c) Les Bl. ne devaient pas se hâter de pousser P — 4 F puisqu'ils donnaient à l'adversaire cette bonne réplique.

C R — 2 R	18	T — 1 C D
P — 3 C D (d)	19	F — 3 F

d) Pour empêcher éventuellement le Fou de prendre position à 4 C D.

T D — 1 D	20	P — 4 F D
D — 5 D	21	C — 2 R (e)

e) Si les Bl. avaient joué P — 5 D, le Fou se repliait à 2 R.

D — 3 D (f)	22	F — 4 C D
-------------	----	-----------

f) A considérer D — 5 R, P — 3 C, D — 6 T, F — 2 C, D — 4 T.

P — 4 F	23	F — 3 F
P — 5 R (g)	24	P × P

g) Provoquant des échanges dans l'espoir d'être mieux pour le final à cause des pions D.

P × P	25	F × P
D × D	26	T D × D
F × P	27	C — 3 C
C — 5 F	28	P — 3 F (h)

h) On ne gagne rien à prendre la Tour, afin de donner ensuite échec avec le Fou. Il est nécessaire de donner de l'air au Roi.

R — 2 F	29	F — 5 R
C — 3 R	30	P — 4 F
T × T	31	T × T
T — 1 D	32	T × T
C × T	33	P — 5 F
C — 3 F D	34	F — 3 F D
F — 4 D (i)	35	F — 3 D (j)

i) Voudrait bien se débarrasser de l'un des deux Fous.

j) Pourquoi pas de suite à 2 C D?

C — 1 C D	36	F — 2 C
C — 2 D	37	P — 4 F D (k)

k) Maintenant les pions blancs ont moins de valeur.

F — 3 F	38	C — 5 T
P — 3 C	39	P × P *
C × P	40	F — 1 F D
C — 5 T	41	F — 1 F R
R — 3 C	42	C — 4 F *
R — 4 F	43	R — 2 F
C — 4 R	44	R — 3 C
C — 3 C	45	C × C
R × C	46	R — 4 F (l)

l) Ne soupçonnant pas l'ingénieuse riposte qui va suivre et qui assure la remise aux Bl.

F × P	47	F × F
C — 6 D *	48	R — 3 R
C × F	49	F — 4 R * (m)

m) Ceci empêche le Cavalier blanc d'échapper, mais ne procure pas le gain de la partie.

R — 3 F	50	F — 2 F
R — 4 R	51	R — 2 D
R — 5 D	52	R × C
R × P	53	R — 2 C
P — 4 C	54	F — 5 F
P — 4 T D	55	R — 2 F
R — 4 D	56	F — 7 D
P — 5 C	57	P — 4 T
P — 5 F (n)	58	

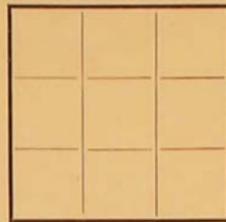
n) Toute la partie est intéressante et instructive.

Partie remise.

N° 1560. — Carré magique à grille de module.
 Par B. Portier (Mustapha).
 $(2N + 1)^2 = 9$. Constante = 369.

Le carré à grille est un carré diabolique, c'est-à-dire que, sans toucher au carré, si l'on transporte parallèlement à lui-même un bloc de lignes horizontales ou verticales de l'autre côté du carré et que l'on répète l'opération, on forme un réseau infini et tel que si l'on applique sur le réseau une grille découpant un carré de même grandeur que l'original, on trouve toujours un carré magique.

De plus, lorsque le carré est de module composé a b, s'il est possible de placer dans un endroit quelconque du réseau une grille rectangulaire de côtés a b laissant à jour ces nombres donnant aussi pour somme une constante, on dit que le carré est à grille.



Dans le module 9, on peut considérer dix cas. Ils donnent en tout 40.320 solutions arithmétiques, c'est-à-dire d'aspect différent pour un spectateur immobile. Dans toutes ces solutions les nombres occupant des cases symétriques par rapport au centre sont complémentaires. Elles se réduisent à 105 solutions géométriques ou primordiales. L'exemple ci-dessous est tiré du troisième cas (inédit).

56	14	53	37	76	7	21	33	72
54	57	15	8	38	77	70	19	31
13	52	55	78	9	39	32	71	20
59	17	47	40	79	1	24	36	66
48	60	18	2	41	80	64	22	34
16	46	58	81	3	42	35	65	23
62	11	50	43	73	4	27	30	69
51	63	12	5	44	74	67	25	28
10	49	61	75	6	45	29	68	26

(A suture.)

LA GEOGRAPHIE

Bulletin de la Société de Géographie, publié tous les mois par le baron Hulot, secrétaire général de la Société de Géographie et M. Charles Rabot, membre de la Commission centrale de la Société de Géographie, secrétaire de la Rédaction.

Paris, MASSON et C^o, Editeurs

ABONNEMENT :
 Paris, 24 fr. Départements, 26 fr. Etranger, 28 fr.

Pâte dentifrice de Botot. Supériorité reconnue. Exig. la Signal. BOTOT, 17, r. de la Paix, Paris.

ROYAL HOUBIGANT. NOUVEAU PARFUM HOUBIGANT, 10, F^e St-Hippolyte.

LE SAVON à l'Extrait de FIEL. L'AMIRAL MAIGRIR. LA PARTIE DU CORPS SAVONNÉE. Sans altérer ni la santé ni l'épiderme, la b^e 2 p^o plus 10^e (no F^o 1000 cm³). Drochur sur dem. SAVONNERIE de L'AMIRAL, 35, r. Le Peletier, Paris.

Le Meilleur des Toniques
VIN DE BUGEAUD
 Quina Jaune Royal, Cacao, Vin d'Espagne. TOUTES PHARMACIES.

GRANDS MAGASINS DE LA SAMARITAINE
 Rue de Rivoli, 75, Rues du Pont-Neuf et de la Monnaie, Paris.

Lundi 10 Novembre
 ET JOURS SUIVANTS
 GRANDE MISE EN VENTE DE ROBES et MANTEAUX
 COSTUMES, PEIGNOIRS, FOURRURES
 MODES, SOIERIES, LAINAGES, etc.
 OCCASIONS EXCEPTIONNELLES

CHOCOLAT PIHAN. A. FAUDONNÉ, BAPTÊMES, BONBONS, CHOCOLATS, PIHAN. A. FAUDONNÉ, BAPTÊMES, BONBONS, CHOCOLATS, PIHAN.



AUX TROIS QUARTIERS

Boulevard de la Madeleine

Lundi 10 Novembre

Grande Mise en vente de

BAS DE SOIE

Chapeaux

Gants, Linge de Soie

Chapeaux capeline en feutre taupé et loques en velours drapé garnies de feuillage de velours ou de guirlandes de fleurs de soie, nuances très variées. Prix. 20 »

Chapeaux cloche pour billettes en feutre pelucheux toutes nuances, bordés de gaine noire et garnis d'un grand nœud de taffetas plissé assorti. 16.75

Boléros soie à côtes, ouverts, manches longues, crème, rose, ciel. Valeur réelle 5 fr. 75. Grande occasion. 3.90

Bas de soie noirs ou nuances claires légèrement défrachés (d'une valeur de 7 fr. à 9 fr.). 4.90

Bas de soie noirs unis ou à jours (d'une valeur de 9 fr. 75). 6.75

Bas de soie noirs très solides (Article absolument recommandé) d'une valeur de 10 francs. 7.75

Parapluies sergé garanti, manches bois des îles, bijouterie argent, doublé or ou bijouterie et pierres fines (Valeur réelle, 32 fr.). 16.75

Gants de chevreau fin, lavage absolument garanti, 3 boutons nacre, deux teintes mode, blancs et perle. Exceptionnellement. La paire. 3.75

Gants de Toscane, 2 gros boutons nacre, broderie encadrée, spécialement fabriqués pour notre maison. La paire. 1.95

Gants de chevreau de Paris réservés pour cette mise en vente, toutes teintes et noirs, 3 boutons. La paire. 2.90

Gants de peau lard genre chamois, contours et blancs, 2 boutons pression corozo. La paire. 1.95

Jolis corsages tout en mousseline de soie plissée accordéon, toutes nuances, garnis d'entre-deux guipure et pampilles de soie, entièrement doublés de satin souple. Sans précédent. 29 »

Chemises de jour ou pantalons en soie de Chine, toutes teintes, garnis de Valenciennes imitation. Prix. 12.75

Chemises de nuit assortie. 27 »

Matinées en ouatine de soie, chaudement doublées, col et parements festonnés soie. Article exceptionnel. Prix. 39 »

Jupons en taffetas glace belle qualité, toutes nuances et noirs, haut volant orné de petits plis quadrillés. Exceptionnel. 19.75

Les mêmes, doublés mousseline de laine. 22.50

Eau de Cologne et eau de Lavande blanche d'Ecosse, très bonne qualité, pour bains, frictions et massages. Le litre. 5.25

Savon fin violette et rose. La boîte de 3 pains. 0.95

Savon des Familles. Recommandé. La boîte de 12 pains. 1.95

Cravate-Collet en plumes marabout avec chute de queues en naturel ou noir, long 2 mètres. En blanc ou gris. 16.50

« Dernière création » Etoile en renards sitka argentés, terminée par 3 queues. Longueur 2 mètres. Occasion. 150 »

Peaux de zibeline de Russie, 1^{re} choix et sans défauts, spéciales pour la couture. Valeur réelle 60 fr. La peau. 39 »

Gilets croisés, en soie noire pointillée couleurs (POUR HOMMES). Prix spécial. 15 »

Cape (POUR HOMMES) entièrement feutre. A voir de suite. 7 »

Cravates (POUR HOMMES) en soie brochée fantaisie pour faire la régale ou le plastron à la main. Valeur 3 fr. 75. Prix. 1.95

Gants tannés 1 bouton corne, coupe large (POUR HOMMES) 2^e choix. Valeur 3 fr. 90. Prix. 2.60

Vin Désiles Cordial Régénérateur

TOUTES PHARMACIES

DÉPÔT CENTRAL : 80, Rue Réaumur 80, Paris.

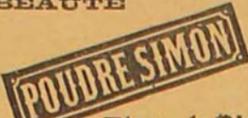
Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion. L'homme débilité y puise la force, la vigueur et la santé. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretien par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment digestif et fortifiant et agréable au goût comme une liqueur de table.

HYGIÈNE



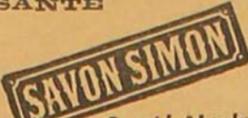
Souveraine contre les démangeaisons, feux, rougeurs, piqûres, etc.

BEAUTÉ



Fleur de Riz SANS BISMUTH invisible, adhérente, impalpable.

SANTÉ



Pureté Absolue Recommandé aux Dames et aux jeunes enfants.

GRUBER & C^{IE}

BRASSERIES à STRASBOURG et MELUN
Maison à PARIS, 82-84, boul. Voltaire
Bière en Fûts, Bout., 1/2 Bout. Livraison à domicile.

Station Climatérique d'Altitude fréquentée toute l'Année

Air pur, clair, léger, tonique et frais. Ni vent, ni brouillard

VILLÉGIATURE D'HIVER sans concurrence pour les personnes fatiguées

DAVOS

Suisse, Grisons

1 560 mètres au-dessus de la mer. DAVOS a reçu, en 1901, 17.028 étrangers y ayant séjourné 567.550 jours.

STATION ET BUREAU DE POSTE A DAVOS-DORF ET A DAVOS-PLATZ
Résultats magnifiques confirmés par une expérience continue dans la PHTISIE à tous ses degrés, l'Anémie, l'Asthme, toutes les affections du poumon et la Malaria.

L'efficacité exceptionnelle de ce climat est reconnue par toutes les autorités médicales.

HOTELS et SANATORIA de premier ordre et pour toutes les bourses. Installations hygiéniques les plus modernes. — Eclairage électrique partout. — Drainage excellent. — Orchestre, théâtre. — Centre européen de tous les sports d'hiver. — Champ de glace. — Centre d'excursions alpines. — Station terminus du chemin de fer Rhétien.

Pour tous les renseignements, s'adresser en nommant ce journal : Association des intérêts de Davos.

L'ÉVASION DE DEMAIN, par Henriot.



— Toute tentative d'évasion serait vaine, je vous prévins que toutes les précautions sont prises. Nous sommes seuls, mais j'ai un revolver!...



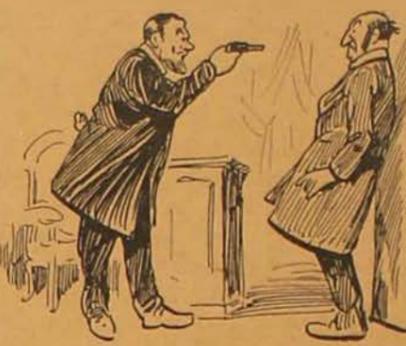
... Vous avez peut-être séduit en venant les deux agents qui vous ont conduit ici, cabriolet au poing? Ces agents sont partis...



... Ceux qui vous attendent à la porte sont deux lascars incorruptibles qui ne vous ont jamais vu... ni moi non plus, d'ailleurs...



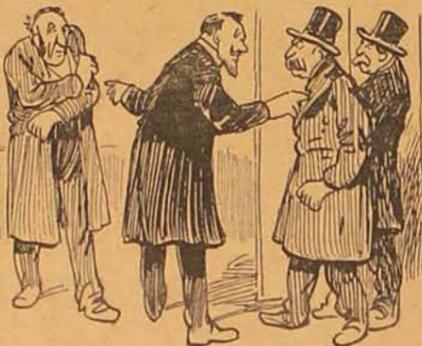
(Aussitôt l'inculpé se précipite sur le juge d'instruction, le saisit à la gorge et lui prend son revolver.)



— Ne bronchez pas, Monsieur le juge, ou vous êtes mort.
— Mais...
— Pas un mot, s. v. p.



L'INCULPÉ. — Répondez... c'est moi qui suis le juge!
LE JUGE. — Mais...
L'INCULPÉ. — C'est comme ça, j'appelle les agents.



L'INCULPÉ. — Tenez, ramenez cet homme au Dépôt. Il simule la folie. Il dit que c'est lui le juge, et moi l'accusé.
LE JUGE. — Au secours!!!



LES AGENTS. — Pas de rouspéance; nous la connaissons, pas vrai. Allons! houst! le bâillon, le cabriolet et la cellulaire.



Ils entraînent le juge, malgré les bonds désespérés de celui-ci.



L'inculpé sort tranquillement et rejoint l'automobile qu'un ami dévoué a fait stationner à la porte du Palais.

PRÊTS de Capital avec toute la sécurité et la discrétion d'une maison sérieuse et de confiance, sans frais préalables et avec avance immédiate sur IMMEUBLES (3/4 de leur valeur), depuis 3 1/2 o/o.

sur NUES-PROPRIÉTÉS (Titres de Rentes, Actions ou Obligations dont un aura la jouissance à l'insu de l'usufruitier); sur SUCCESSIONS et BIENS INDIVIS (sans le concours d'un héritier); sur TITRES NOMINATIFS, même s'ils sont entre les mains d'une autre personne, à son insu et sans besoin des titres; sur TITRES INCESSIBLES ou revêtus de Retours; sur CRÉANCES, Rentes Viagères, Usufruits, Assurances et tous autres titres.

Actual comptant de CRÉANCES et de NUES-PROPRIÉTÉS. Ancienne Maison VORMUS (11^e ANNÉE)

BAQUE GENERALE HYPOTHECAIRE, Successeur, 5, Rue Cambon PARIS (De 1 h. à 6 heures), TELEPH 250 44. Lettres sans co-tête. — RENSEIGNEMENTS GRATUITS.

SEUGNOT DRAGÉES, BOITES BAPTÈME Rue du Bac, 28 BONBONS, DESSERTS

COOK & C^o 23, RUE AUBER PARIS.

"L'Indispensable" pour DAMES pour MESSIEURS

la paire : **3.75**

Ces embauchois vendus à un prix de réclame, sont indispensables pour empêcher les chaussures de se déformer.

Pour les expéditions en colis postal joindre 0.60 (en gare), 0.85 (à domicile).

Indiquer la pointure des chaussures.

Le catalogue général illustré est envoyé gratis et franco sur demande.

TOUTES LES EAUX RENDUES INOFFENSIVES

STERILISATEUR LEPAGE PARIS

105, r. de la Convention

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

NE COUPEZ PLUS VOS CORS

QUÉRISSEZ-LES AVEC LE **CORICIDE RUSSE**

1/2 FLACON 1^{fr} 20 2 FLACON 2^{fr} 40

On le trouve PARTOUT et PHARMACIE CENTRALE : 50 et 52, Faub. Montmartre, et 47, Rue Lafayette, PARIS.

Le Coricide Russe étant liquide pénètre par capillarité dans les racines des cors et les détruit. Les emplâtres, anneaux, etc., etc., pressent les cors et augmentent la douleur sans aucun effet.

N. B. — Bien exiger les mots **CORICIDE RUSSE** pour éviter imitations inefficaces et même dangereuses.

VRAIES TAPISSERIES **GOBELINS** TISSÉS SOI-MÊME

SUR LE **L'INDEPENDANT** BREVETÉ S. O. D. O.

MANUEL DÉTAILLÉ FRANCS 1.60 — RENSEIGNEMENTS GRATUITS 18, B. DES FILLES DU CALVAIRE, 18 — PARIS-XII

ANÉMIE EN 20 JOURS

PAUVRETE DU SANG, CHLOROSE PALES COULEURS, NEURASTHENIE CONVALESCENCE de toutes les Maladies.

GUÉRISON RADICALE par **L'ÉLIXIR DE S^t VINCENT DE PAUL**

Le Seul autorisé spécialement

Renseignements chez les **SŒURS de la CHARITÉ**, 105, Rue St-Dominique, PARIS

Dépôt G^o des Produits de St Vincent de Paul : L'Assace Sainier, PARIS.

Si vos Cheveux tombent! "**PÉTROLE OURAL**"

Inflammable, à la **PILOCARPINE** du D^r JOVIN.

Seul produit efficace destructeur du microbe des Maladies du cuir chevelu. Le Seul approuvé par la Société de Médecine de France contre Pellicules et Chute. Exiger le nom **D^r JOVIN**, FLACON 3^{fr}.

Chaz Gaillet, 14^{me}, Gros. Cruquy fils Aîné, 25, R. Bergère, PARIS

EXIGER le Seul "**Pétrole Oural**" qui est vert; le Seul à la Pilocarpine. Le Seul approuvé par S^{te}de Médecine de France.

Quelques Gouttes suffisent pour rendre exquis Potages, Sauces, etc.

en **FLACONS de 50^{cs} à 8^{fr}**

AROME Maggi

HORS CONCOURS, MEMBRE DU JURY 1889 EXPOS. UNIVERSELLES PARIS 1900

POUR CORSER les POTAGES

USINE : 49, Boulevard Arago, PARIS.

GANT PERRIN

A LA CHEVRETTE (Marque Déposée)

Les plus hautes Récompenses Exposition Universelle 1900

GRAND PRIX et MÉDAILLE D'OR

MAISONS de VENTE au DÉTAIL :

PARIS, 45, Avenue de l'Opéra.

PARIS (Au Petit Saint-Thomas : 35, Rue du Bac.

LYON, 7, Rue de la République.

LYON, 100, r. de l'Hôtel-de-Ville

BORDEAUX, 56, Allées Tourny

LILLE, 80, Rue Nationale.

NANCY, 29, R. St-Georges.

ET DANS LES PRINCIPALES VILLES DE FRANCE.

Manufacture, Bureau et Administration : A L'AIGLE — GRENOBLE

CAPSULES DE QUININE DE PELLETIER

UNE PETITE CAPSULE EST PLUS ACTIVE QU'UN GRAND VERRE DE QUINQUINA

Ces Capsules, inaltérables, de la grosseur d'un pois, ne durcissent pas comme les pilules et s'avalent plus facilement que les cachets. Elles sont souveraines pour combattre les rhumes, la grippe, l'influenza et en général les accès fébriles qui se manifestent au début de toutes les maladies. Les migraines, néuralgies, les fièvres intermittentes et paludéennes, la lassitude, le manque d'énergie, le rhumatisme, la goutte, les maux de reins sont tributaires de cet héroïque médicament. — Exiger sur chaque Capsule le nom PELLETIER

Dépôt Pharmacie **VIAL**, 1, rue Bourdaloue.

GRANDE MAISON DE BLANC

6, BOULEVARD DES CAPUCINES, 6 - PARIS

Linge de Table
Linge de Maison
ETC., ETC.

ENVOI DES CATALOGUES
ET DEVIS DE TROUSSEAUX
SUR DEMANDE

TROUSSEAUX
complets depuis 1,500

LES MEILLEURS PHOTOGRAPHES

ADOPTÉS PAR

Le Monde élégant

ET

Les Artistes dramatiques

- BARY (Ancienne Maison BENQUE), 33, rue Boissy-d'Anglas.
- BRAUN, CLEMENT et C^{ie}, 18, rue Louis-le-Grand.
- CAUTIN et BERGER, 62, rue Caumartin.
- DU GUY, 368, rue Saint-Honoré.
- OGERAU, 18, boulevard Montmartre.
- PIERRE PETIT, 31, place Cadet et 122, rue Lafayette.
- PIROU, 5, boulevard Saint-Germain.
- Professeur STEBBING, 30, rue de Grammont.
- WALERY, 9 bis, rue de Londres.

LES MEILLEURS PHOTOGRAPHES

ADOPTÉS PAR

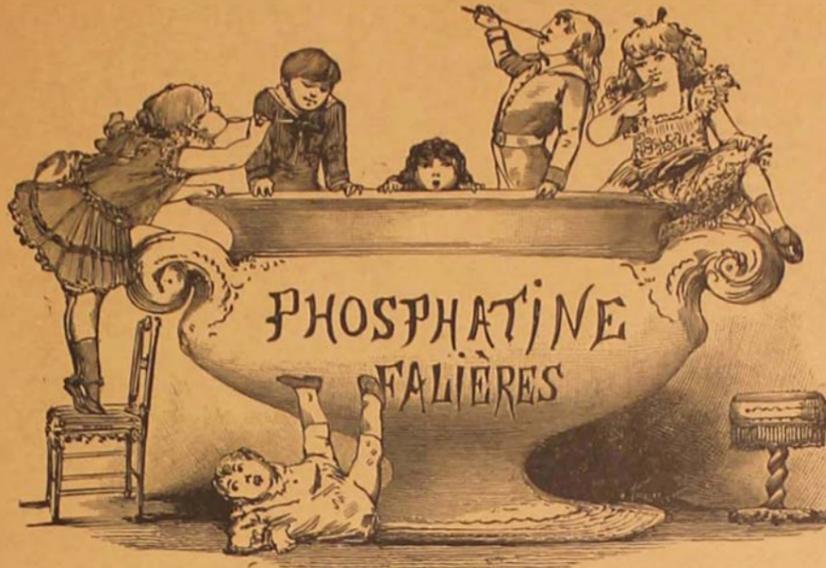
Le Monde élégant

ET

Les Artistes dramatiques

AUTOMOBILES
LE NOUVEL ALBUM DES LANTERNES ET PHARE DUCELLIER
25, Passé Dubail, PARIS est envoyé^{gratuit} à toute personne qui en fait la demande en indiquant ce journal.

CRÈME FLORÉINE
Supérieure à toutes les Crèmes
POUR LES SOINS DE LA PEAU



La "PHOSPHATINE FALIERES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.
Paris, 6, avenue Victoria.

CARABINES à AIR COMPRIMÉ
Tirant à balles à plombs, et à flèches, pour Jardin et Tir de Salon. — GARANTIES SANS DANGER
Prix : 24 fr., 18 fr., 12 fr., 8'50 Franco.
Catalogue illustré Franco. — RIGAUD, Tab^{ac}, 26, Rue du Temple, Paris.

CACAO d'AIGUEBELLE EN Poudre soluble

Le Parfum rêvé

J^e Grand Fils

GRASSE

CRÉATION POUR 1903
En Vente à partir du 15 Décembre prochain.
PARIS 78, Rue des Petits-Champs
ET TOUTES LES BONNES PARFUMERIES

NOUVELLES INVENTIONS

Tous les articles publiés sous cette rubrique sont entièrement gratuits.

UNE MACHINE A COUDRE ÉLECTRIQUE

L'électricité appliquée avec tant de succès à la traction, l'éclairage, le transport de l'énergie, pénètre aujourd'hui partout, dans les petits établissements comme dans les grandes usines, et même dans les appartements où elle fournit non seulement l'éclairage et le chauffage, mais encore la force nécessaire à l'alimentation de divers appareils d'un usage domestique.

Il y a déjà longtemps qu'on a eu l'idée d'appliquer un moteur électrique aux machines à coudre. Mais, si simple que paraisse le problème on s'était heurté à des difficultés de détail, qui avaient nui au succès de ce genre de moteurs. Il faut évidemment obtenir, avec une faible dépense, une grande régularité de marche. C'est ce qu'est parvenue à faire la Compagnie Thomson-Houston en créant, pour cet usage, un moteur analogue à celui des ventilateurs d'appartement et fonctionnant de même avec le courant d'éclairage.

L'appareil représenté dans nos gravures peut être installé sur toute machine à coudre, quel qu'en soit le modèle. Il se compose d'un moteur, un tendeur de courroie, une chaînette et une base en forme de mâchoire qui sert à fixer le moteur sur la table de la machine au moyen de deux vis. Le tendeur a la forme d'un V largement ouvert,

qui comporte à l'une de ses extrémités une poulie sur laquelle glisse la courroie, et à l'autre extrémité un patin qui, à l'arrêt, forme frein sur la jante du volant de la machine.

La chaînette est destinée à relier le tendeur à une pédale qui peut être celle de la machine; c'est par son intermédiaire que s'effectuent la mise en marche et l'arrêt.

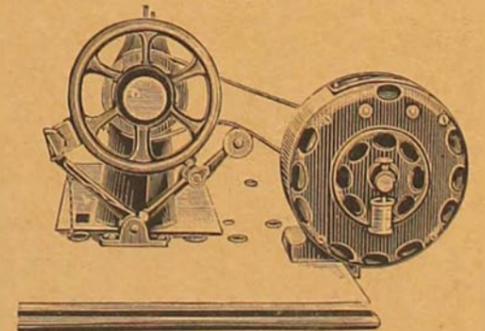
Lorsque le moteur est fixé au bord de la table,



Machine à coudre fonctionnant électriquement.

dans l'axe du volant de la machine, ce dernier est relié à la poulie du moteur au moyen d'une

courroie qui offre suffisamment de jeu pour ne pas entrainer le volant lorsque le moteur est mis en marche. A ce moment, la courroie glisse sur la poulie du moteur qui tourne donc à vide. Dès



Moteur Thomson-Houston pour machine à coudre.

que l'on veut mettre la machine en marche, il n'y a qu'à appuyer légèrement du pied sur l'extrémité de la pédale; par suite, le levier, en tendant la courroie, entraîne le mouvement de l'arbre. Pour l'arrêt, il suffit d'interrompre la pression du pied; alors, la courroie détendue glisse de nouveau sur la poulie du moteur et, en même temps, le frein placé à l'autre extrémité du levier vient automatiquement s'appliquer sur la jante de la roue, de façon à provoquer un arrêt presque instantané.

La vitesse est réglée à volonté par une pression plus ou moins forte sur la pédale. Comme

MAISONS RECOMMANDÉES

- AMEUBLEMENT D'ART. ROSSI ET FILS, 398 r. B-Honoré
- ARMES POUR ENFANTS CARD FABRICANT BREVETÉ S. G. D. G. 15, Bd St-Martin, Paris.
- BAPTEMES BOITES JACQUIN FRÈRES ET DRAGÉES 12, RUE FENELLE, PARIS.
- BAPTÊMES "AU CHAT NOIR" 32, rue Saint-Denis, Paris
- DRAGÉES et BOITES BONBONS et CHOCOLATS
- BAZAR D'ÉLECTRICITÉ 34, bd Henri IV. App^{ts} électriques en tous genres. Cat. fr.
- BILLARDS DE PRÉCISION. — TABLES-BILLARDS. Jeux de société. — Catalogues franco. BATAILLE, 8, bd Bonne-Nouvelle, PARIS.
- BOUQUET FARNESE. VIOLET 29, 34 Calvados, Paris.
- CALFEUTRAGE MESNARD, Bourrelets chenille laine, 130, boul. St-Germain.
- CARBONYLE TRIPLE LA DURE DU BOIS, 156-158, Faub. St-Denis, PARIS.
- L.P. CORSETS L.P. A LA COURONNE 24 B^e des CAPUCINES et Passage JOUFFROY Envoi Franco du Catalogue

ECHANGES D'ART. PHOTOGRAPHIQUES CH. ALIBERT 12, Bd St-Martin, Paris

A. HERZOG 41, rue de CHATEAUDUN Objets d'Art. Ameublement CURIOSITÉS

LAJEWETT, Machine à ÉCRIRE 32, BOULEVARD DES ITALIENS, PARIS.

OPTIQUE LUNETTES, 30 Bis, Rue de Rivoli et G. Rue Parrotail. COUPE de VERRES SPÉCIAUX. — YEUX ARTIFICIELS.

OUTILS FRANÇAIS — ANGLAIS — AMÉRICAINS TARIF ILLUSTRÉ 428 (pap. 1680) 210 en timb. tous pays remboursables à la 1^{re} commande de 25^{fr}. — F. GUILLET, 308, Rue St-Martin, PARIS.

PARIS-TAILLEUR 3, RUE DU COSTUME TAILLEUR 100^{fr} POUR DAMES

PHARES et LANTERNES pour Autos et Numéros réglementaires A. DENICH, 144, Rue Saint-Maur, PARIS

SIROP FORGET calme toux, insomnie.

THÉS COMPAGNIE ANGLAISE. — 6, Avenue d'Antin. Fondée en 1823. — Place Vendôme, 23.

"VASELINE" CHESEBROUGH

VINS de BOURGOGNE E. DELAUNAY, P^{re}, à Is-s/Tille (Côte-d'Or). Pr. cour. fco.

BANDAGE BARRERE Cet ingénieux Appareil, inventé par le Médecin Spécialiste L. BARRERE et adopté pour l'armée, contient toutes les Hernies sans aucune gêne, il est élastique, sans ressort, imperceptible. — Il peut se porter jour et nuit, sans se déplacer. C'est le plus doux, le plus puissant et le plus connu des bandages. — So méfier des Contrefacteurs qui présentent, dans ces mêmes termes, comme une nouveauté ce qui n'est qu'une mauvaise copie. Brochure et Kssai gratuits : M. BARRERE, 3, B^d DU PALAIS, PARIS